

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME. — LVe DE LA COLLECTION

PREMIÈRE LIVRAISON — JANVIER



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 et 5, RUE SAINT-SIMON, 2 et 5
(Boulevard Saint-Germain)

LONDRES
Burns et Oates, 28, Orchard Street.

FRIBOURG EN BADE
B. Herder.

VIENNE
Gerold et Cie, Stefansplatz.

BRUXELLES
Guillaume Larose (Librairie catholique), 8, rue des Paroissiens.

ROME
Le Chevalier Melandri, Directeur-Administrateur de la Librairie de la Propagande.

MADRID
Fernandez Castro (Libreria Gutenberg), 11, Principe.

LISBONNE
Manoel-Jose Ferreira, 132, rua Aurea, 134.

MONTRÉAL
Cadieux et Derome, rue Notre-Dame.

BUCHAREST, BUDAPEST, COPENHAGUE, CHRISTIANIA, STOCKHOLM
SAINT-PETERSBOURG, VARSOVIE :
BUREAUX DE POSTE.

—

1889

...omin...
...gne jusqu'en 1789.

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DE JANVIER 1889

Supplément au **Polybiblion.** — *Janvier 1889.*

VOLLORE & MONTGUERLHE

HISTOIRE

De Vollore-Ville, Vollore-Montagne, Sainte-Agathe

ET LES ENVIRONS

(ÉTUDE D'HISTOIRE ET D'ARCHÉOLOGIE LOCALES)

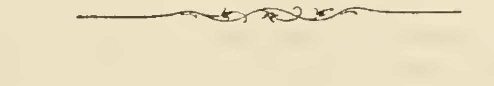
PAR

l'abbé **P. F. GUÉLON**

MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS DE CLERMONT-FERRAND

—

Un volume grand in-8° raisin de 350 pages environ. Prix : **10** *fr.*



Ce livre est la *monographie complète* d'une ancienne paroisse frontière de l'Auvergne et du Forez. L'auteur, déjà connu par ses travaux d'histoire et d'archéologie locales, suit l'histoire très curieuse du pays de Vollore, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, et résume les faits contemporains jusqu'en 1889. Il a puisé les éléments de son travail dans les dépôts d'archives, les anciens cartulaires, les nombreux documents que de savants collectionneurs ou d'autres personnes ont mis à sa disposition. Le lecteur y trouvera grand nombre de documents inédits sur le moyen-âge et une étude approfondie sur les communautés agricoles qui se sont perpétuées en Auvergne jusqu'en 1789.

Voici, d'ailleurs, quelques extraits de la table des matières de cet ouvrage divisé en quatre livres :

Époque gallo-romaine. — La voie romaine. — La colonne milliaire, son inscription. — Objets gallo-romains et du moyen-âge.

Époque mérovingienne. — Le roi Thierry en Auvergne. — Ravages de ses soldats.

Les seigneurs de Vollore. — Fiefs. — Vassaux. — Origine des noms et liste des anciennes familles. — Armoiries...

Fief de La Barge. — Ses seigneurs. — Le château et ses richesses artistiques...

Les terres de Vollore et Montguerlhe : Accroissement, administration, revenus, luttes et procès. — 1257. — 1259. — 1270. — 1308. — Charte de franchise de 1312.

Etat religieux depuis 1276. — Histoire du prieuré, de la communauté de prêtres. — Chartes de 1313 et 1332. — Visites épiscopales.

Les *Communautés agricoles*. — Esprit religieux.

Coutumes aux XVIIe et XVIIIe siècles, — en 1848 et 1889.

DU MÊME AUTEUR

1° **Histoire de la Sauvetat-Rossille,** chef-lieu d'une commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, en Auvergne. 1 vol. grand in-8°, papier de luxe, planches ; prix, 6 francs.

2° **Documents inédits** concernant le village et le chapitre du Crest, en Auvergne, in-8°.

3° **Découverte d'un canal** renfermant des poteries et autres objets gallo-romains, à Clermont-Ferrand, in-8°.

4° **Le reliquaire** de l'église d'Augnat, in-8°, avec 2 planches.

5° **Notice biographique** sur Mgr de Bonal, 92° évêque de Clermont ; son testament olographe, in-8°.

6° **Nouveaux documents inédits** sur le Crest, 1787 à 1883, in-8°.

Ceux de ces *imprimés* qui ne sont pas *épuisés* se trouvent : chez les éditeurs, et MM. *Ribou-Collay*, rue Saint-Genès, 5, — *J.-B. Rousseau*, rue de la Treille, 14, libraires.

Clermont, imp. Bellet. — 1480.

LA MÉDAILLE

DE L'ART CHRÉTIEN

Les sociétés d'art chrétien, à la suite des expositions et des concours, se font un devoir d'encourager par des récompenses les œuvres qui ont réussi à unir le sentiment religieux au mérite esthétique.

La remise de médailles a toujours été le mode d'encouragement le plus apprécié par la délicatesse des artistes; mais on rencontre dans cette voie une difficulte pratique qui est demeurée jusqu'à présent insurmontable.

Quelle est la médaille qui allait être remise par des asssociations religieuses? Parmi les œuvres existantes, dont plusieurs sont remarquables par leur exécution, on ne rencontre, à part quelques portraits, que de vaines allégories ou des sujets païens; ou bien on se heurte à des compositions dénuées de toute valeur au point de vue de l'art rien, en un mot, qui satisfasse à la double nécessité de rappeler au donataire et l'idée religieuse et l'idée du beau.

A la suite d'une communication de ses confrères de Montpellier, la société de Saint-Jean de Paris a entrepris de présenter aux associations chrétiennes une médaille qui remplît ces deux conditions. Quelques généreux donataires, en tête desquels la société de Saint-Jean de Montpellier figure pour l'allocation la plus importante, ont bien voulu contribuer, avec la société de Paris, aux frais nécessités par la confection de cette médaille qui vient d'être éditée par l'honorable maison de M. Bescher, successeur de M. Delongueil. — Elle a été exécutée sous l'inspiration et la direction de la société de Saint-Jean de Paris, par le sculpteur M. Dropsy.

Au centre est la sainte Vierge sur son trône, tenant l'Enfant Jésus qui bénit les artistes. Dans le sens mystique de la symbolique chrétienne, cette figure représente en même temps l'Eglise qui a été et qui doit toujours être l'inspiratrice de l'art. — A droite et à gauche, il a

été placé deux figures destinées à rappeler quels ont été sur la terre les ministres de l'inspiration divine dans l'art. Ce sont la papauté et la royauté chrétienne.

Saint Grégoire le Grand, accosté de la colombe caractéristique, tient en main le rouleau du chant liturgique, cette gloire incomparable et impérissable de l'art chrétien, toujours vivante et toujours jeune.

A gauche saint Louis présente à la Vierge triomphante la Sainte-Chapelle, qui réunit toutes lss merveilles du XIIIe siècle, la plus grande époque de l'art religieux en architecture, en sculpture, en peinture, en verrerie, ferronerie, etc.

Au bas, on a placé cette exergue tirée de l'ecclésiastique : *Pulchritudinis studium habentes;* c'est aussi la devise de la Réunion artistique dirigée par le R. P. Clair, s. j.

Le revers a été laissé libre pour recevoir les inscriptions occurrentes. — Le module est de 0^m 05.

M. Bescher (1), qui possède le coin, s'empressera d'expédier les exemplaires qui lui seront demandés en bronze (2 fr. 50); en argent (17 fr. 50); en vermeil (21 fr. 50); en or (300 fr).

(1) Quai Conti, N° 15. — Paris.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RENNES, IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-NEUVIÈME

(CINQUANTE-CINQUIÈME DE LA COLLECTION)



PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
2 ET 5, RUE SAINT-SIMON, 2 ET 5

1889

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *En ce temps-là,* contes, par Savinien Lapointe. Paris, Lemerre, s. d. (1889), gr. in-8 de vii-306 p., illustré de 115 dessins par Henri Pille. Br., 10 fr.; relié toile, fers spéc. tr. dorées, 12 fr. — 2. *Le Cheval bleu,* contes pour adolescents, par Émile Pouvillon. Paris, Lemerre, s. d. (1889), gr. in-8 de 316 p., illustré par Bonnisset, Bourdelle, Marre, Myrbach et H. Pille. Br., 10 fr.; rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 3. *De Paris à Paris à travers les deux mondes. Capitales et Grandes Villes,* par Jules Gourdault. Paris, Jouvet, 1889, gr. in-8 de 247 p., orné de 53 grav., br. 10 fr., cartonné plaque en couleur, tr. dorées, 14 fr. — 4. *La Babylone électrique,* par A. Bleunard, docteur ès sciences. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-4 de 316 p., illustr. de Montader, br. 7 fr. 50; relié fers spéc., 12 fr. — 5. *François François,* par Edgard Monteil. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-4 de 307 p., illustr. de E. Loevy, br. 7 fr. 50; rel. fers spéc., 12 fr. — 6. *Le Parrain de Cendrillon,* par Louis Uldach. Paris, Hetzel, s. d., gr. in-8 de 271 p., illustr. de E. Bayard, 7 fr. — 7. *Contes d'un vieux savant,* par Henry de Graffigny. Paris, Quantin, s. d. (1889), gr. in-8 de 324 p., illust. de P. Fac, br. 5 fr. — 8. *La Vengeance d'un Hautecœur,* par Mme L. de Bellaigue, née de Beauchesne, Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 255 p., illustr. de Montader, 2 fr. 25. — 9. *Jacques l'abandonné,* par Marc Anfossi. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 273 p., illust. de Paul Destez 2 fr. 25. — 10. *Histoire d'un enfant de Paris, 1870-1871,* par Mme G. Mesureur (Amélie Dewailly). Paris, Quantin, in-16 de 304 p., illustrations par V.-A. Ponsin, 2 fr. 25. — 11. *Les Héros modestes,* par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 379 p., illustrations par G. Roux, 2 fr. 25. — 12. *Moi et mes Poupées,* par Mme J. de Sobol. Paris, Quantin, s. d. (1889), in-16 de 112 p., orné de grav., 0 fr. 80. — 13. *Les Bons Points de Bébé,* par Mme Marie de Bosguérard. Paris, Quantin, s. d., in-8 de 102 p., orné de grav. 0 fr. 80.

II. — **Périodiques et Albums.** — 1. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis, journal de toute la famille.* Paris, Hetzel, 1888, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 396 p., avec de nombr. grav., 14 fr. les 2 vol. br. — 2. *Encyclopédie enfantine,* publiée par la maison Quantin. Volumes albums : *La Comédie chez Bébé.* Illustrations de F. Bonnisset, petit in-4 cart., 5 fr.; *Imagerie artistique : Vingt Fables de La Fontaine. Imagerie enfantine,* 2 albums gr. in-4 cart. à 3 fr. 50. — Albums in-4 à 0 fr. 75 : *Frère et Sœur;* petit in-4 à 0 fr. 40 : *Jean le chasseur; La Semaine de Julie;* in-8 à 0 fr. 25 : *Cendrillon; Tom Pouce;* petit in-8 à 0 fr. 15 : *Saint-Nicolas* et *Guilleri; Gribouille.*

Nous allons passer rapidement en revue les publications illustrées qui nous sont parvenues trop tard pour être annoncées dans notre dernière livraison.

I. — 1. — Il y a deux ans (*Polybiblion,* t. XLVII, p. 493), nous avons été heureux de faire l'éloge de M. Savinien Lapointe, à propos de son recueil de contes : *Il était une fois...* Aujourd'hui nous allons parler d'un cousin germain de cet ouvrage, que nous venons de recevoir : *En ce temps-là.* Comme édition et illustration, *En ce temps-là* est à la hauteur de son devancier ; mais l'esprit qui l'anime n'est point aussi pur. Sans doute, Dieu y tient une large place, et si tout était aussi parfait que la légende *le Sou,* nous n'aurions qu'à applaudir ; mais on rencontre

dans l'histoire de *Cailloutin,* pauvre petit diable devenu colonel de l'Empire, plusieurs phrases dissonantes dont l'une vise la Monarchie légitime (p. 125) : M. S. Lapointe nous a, de la sorte, gâté le plaisir réel que nous avons eu à lire son livre. Ajoutons qu'il sait si bien intéresser l'enfance, qu'il serait malheureux de voir cet écrivain de talent s'embourber piteusement dans des considérations et un pathos auxquels les enfants ne peuvent rien comprendre.

2. — Ce qui saute aux yeux d'abord dans les « contes pour adolescents » que M. Émile Pouvillon a intitulés : *Le Cheval bleu,* à cause du premier de ces contes, c'est une humeur railleuse qui s'exerce trop souvent, non pas sur la religion elle-même, mais sur les prêtres et quelques usages ou cérémonies de l'Église. N'allez pas croire toutefois que M. É. Pouvillon ait commis un livre sciemment hostile : son livre donne plutôt l'idée d'un campagnard narquois, chrétien au fond, sceptique à la surface, qui se souvient des espiègleries de mauvais ton de son adolescence, et qui aime à narrer des farces, fussent-elles condamnables aux yeux des gens qui, comme nous, pensent que le culte ne doit jamais être tourné en ridicule, même de la façon la plus anodine d'apparence. Nous devons signaler comme ravissants les deux contes qui ont pour titres : *Dans les feuilles* et *Ménine.* Mais quel repoussoir ne forme pas la bataille entre deux confréries rivales, au seuil de la cathédrale, dans *la Rue des Vêpres !*

3. — Le volume consacré par M. Jules Gourdault à la description des grandes villes du monde entier forme un très beau cadeau d'étrennes. Les gravures qui donnent des vues panoramiques et des représentations des principaux monuments sont très bien exécutées. Le texte est correct, mais un peu terne ; il semble n'avoir pour objet que de servir de commentaires aux gravures : il était difficile, à la vérité, d'éviter la monotonie dans une course aussi rapide à travers les continents et les îles. Mais du moins l'auteur aurait-il pu donner un peu de vie à quelques-unes de ses descriptions en rappelant, par exemple, avec une émotion communicative, les grands souvenirs qu'éveillent Rome et surtout Jérusalem ; on s'étonne que M. Jules Gourdault y ait manqué ; dans certains de ses précédents ouvrages, il nous avait habitués à le considérer comme un penseur de la bonne école. Du moins, à défaut de sentiment religieux, son nouveau livre est-il irréprochable au point de vue de la morale.

4. — Lord Badger, richissime Anglais, s'est mis en tête de reconstruire l'antique Babylone en mettant au service de ses projets toute la puissance de l'électricité. A cet effet, un personnel de savants et d'ingénieurs, parmi lesquels se trouve un Français des plus sympathiques, quitte les brouillards de la Tamise pour le soleil brûlant de la Mésopotamie actuelle. Comme un tel voyage ne s'accomplit pas élec-

triquement (la science n'en est point là encore), la caravane, soit en bateau, soit à cheval ou à dos de chameau, soit même à pied, traverse des régions où la civilisation est des plus rudimentaires et où les aventures ne leur font point défaut. Enfin l'on arrive à Babylone et les travaux commencent. Tout marche à souhait et la légendaire capitale assyrienne s'annonce déjà comme pouvant reprendre plus tard sa place dans le monde, lorsque, tout à coup, des hordes musulmanes viennent, en quelques jours, anéantir l'œuvre colossale entreprise par les « chiens de chrétiens » et justifier en quelque sorte la parole du prophète : « Babylone ne sera jamais rebâtie ! » Un roman parfaitement honnête se mêle à ce récit qui vaut les meilleurs de M. Jules Verne et dont l'illustration est soignée.

5. — *François François* est l'histoire aussi dramatique qu'invraisemblable d'un petit Parisien qui, en quatre années, amasse une fortune énorme, tout là-bas au fond de la Bolivie. Voici de quoi il s'agit. Le père de François François est frappé de cécité à la suite d'un accident de laboratoire : c'est la misère pour toute la famille. Notre petit héros a quinze ans. Son jeune âge ne l'empêche pas de prendre aussitôt la résolution d'abandonner ses études et de travailler pour que les siens ne manquent de rien. Sitôt dit; sitôt fait : François se lance dans la bataille de la vie avec une témérité qui, d'aventures en aventures le conduit chez des sauvages boliviens qui se préparent à le croquer lorsqu'il réussit à leur fausser compagnie. Plus tard, il réapparaît dans la tribu anthropophage en vainqueur et en maître qui ne badine pas, fonde une ville en pleine forêt vierge et recueille, dans un Pactole inconnu, une quantité d'or qui le fait riche, lui, ses parents et les aventuriers qu'il s'est associés. M. Edgar Monteil croit plus au hasard qu'à la Providence et il fait acclamer, avec une complaisance visible, la *Marseillaise* dans les salons de Cuzco ; mais il évite tout ce qui pourrait devenir immoral sous une plume moins circonspecte.

6. — N'ayant jamais connu sa mère, la petite Camille, qui a ensuite perdu son père, est recueillie finalement par sa belle-mère qui se remarie. L'orpheline n'est pas heureuse dans cet intérieur où la vie lui devient tellement insupportable qu'elle déserte le foyer de ses parents d'adoption. Elle trouve asile chez un saltimbanque d'espèce rare qui la fait élever dans un pensionnat des environs de Paris, tout comme son propre fils, qui suit les cours d'un lycée. Après bien des épreuves courageusement supportées, Camille, jeune fille accomplie, et le fils du saltimbanque, devenu savant distingué, se marient, union qui est comme la consécration de leur amitié d'enfance. Tel est le sujet du *Parrain de Cendrillon*. Le sentiment religieux n'est point banni de ce joli livre où l'auteur parle (p. 153) de la première communion de son héroïne, en termes émus.

7. — Un bon vieux grand-père voulant obtenir que ses petits-enfants fussent bien sages, leur raconte quantité d'histoires instructives ou amusantes. La science et le merveilleux des légendes se donnent une main amie dans ces *Contes d'un vieux savant.* M. H. de Graffigny, en un style très vivant, entretient ses lecteurs de mécanique, de chimie, de physique, d'électricité, etc. Il va même jusqu'à dire quelque chose des armures et de l'artillerie à travers les âges. L'un des récits les plus intéressants du « vieux savant » a pour titre : *Comment on fait un livre.* M. Nac, qui a illustré ce volume, a été pour l'auteur un collaborateur précieux.

8. — Est-elle terrible *la Vengeance d'un Hautecœur !* Jugez-en. La scène se passe en Bretagne, en plein quinzième siècle. Alain de Hautecœur, jeté en prison par des oncles avides qui l'accusent d'un crime qu'eux seuls ont commis, est solennellement reconnu innocent par le tribunal du duc de Bretagne qui sait démasquer les véritables coupables. Ceux-ci, déshonorés, flétris, obtiennent enfin un notable adoucissement à la peine qu'ils ont encourue, grâce aux supplications d'Alain : Hautecœur s'est vengé de ses ennemis en leur rendant le bien pour le mal. Roman aussi bien illustré que parfaitement chrétien.

9. — André Francœur a disparu pendant la guerre de 1870 et son fils Jacques, ne le croyant point mort, pense à le retrouver : c'est sa constante préoccupation. Le pauvre enfant, protégé par un riche peintre, M. de la Vieuville, perd tragiquement son bienfaiteur au cours d'un voyage en Espagne, à Malaga. Les malheurs de Jacques ne sont pas près de finir, et, de fil en aiguille, nous le voyons arriver à Rio-Janeiro. Pendant un temps, il fait du commerce en cette ville pour subsister, puis il se remet en route, nouveau Télémaque, à la recherche de son père. Cet ouvrage, nous assure l'auteur, aura une suite : attendons-la et souhaitons-lui l'intérêt qui s'attache à *Jacques l'abandonné.*

10. — L'*Histoire d'un enfant de Paris* est plutôt l'histoire d'une famille pendant le siège. La famille Dubois se compose du père, de la mère et de deux enfants. Le père et l'aîné des enfants endossent l'uniforme et courent aux remparts ; la mère et le jeune François restent à la maison, inquiets, anxieux à la pensée des dangers qui menacent ceux qu'ils aiment, et épiant à leur retour de bonnes nouvelles qu'ils n'apportent, hélas ! jamais. Et puis, ce sont les horreurs, les souffrances et les mille incidents du siège, les combats glorieux, mais sans résultats, les pigeons voyageurs et les ballons, seuls moyens de communication avec la France, puis le rationnement, la queue aux boucheries municipales, le bombardement, les nuits passées dans les caves, le pain noir et presque la famine, en attendant la capitulation qui doit rendre tant d'efforts et tant de souffrances superflus. Toutes ces choses ont été souvent racontées, mais il est toujours opportun de les rappe-

ler, car le souvenir en est réconfortant et salutaire. Si nous avions à refaire le livre de Mme Mesureur, nous y effacerions assurément quelques *Vive la République!* inutiles, sauf à les remplacer par quelques rayons d'en haut qui rendraient le livre meilleur.

11. — *Les Héros modestes,* dont Mme de Witt nous raconte l'histoire, sont des enfants protestants et hollandais, habitant l'Angleterre, qui, surpris par une inondation, font des prodiges d'ingéniosité et de courage pour se sauver d'abord, puis pour se procurer des ressources, de la nourriture et un abri. Malheureusement l'un d'eux, un pauvre bébé de deux ans, meurt de privations et de froid, et ses pauvres petits frères ont le douloureux devoir de lui creuser un tombeau sur une éminence que l'inondation n'a pas atteinte. Quand ils retrouvent enfin leur mère, ils apprennent que leur père aussi a été victime des eaux débordées, sans qu'elle ait pu avoir la consolation de lui rendre les derniers devoirs et de lui donner une tombe. — A la suite de cette première histoire, l'auteur nous raconte les aventures de Hugues Proctor *au collège de Crofton.* Le récit dont les héros sont encore, naturellement, protestants et anglais, est conçu dans le genre à la fois intime et ému des romans de Dickens. C'est la vie de collège en Angleterre vraiment prise sur le fait, et racontée dans des pages fort bien écrites et très vivantes.

12. — *Moi,* c'est Marguerite qui raconte son histoire et celles de ses poupées, ou plutôt de sa poupée; car si elle a eu plusieurs poupées, et fort belles, comme Chaperon-Bleu et Bouton d'Or, elle n'en a aimé qu'une, Chiffonnette. Elle n'était pas belle. Oh! non, mais « le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas, » Marguerite aimait Chiffonnette. Aussi quelle douleur quand, dans une course folle à travers la neige, entreprise à l'instigation de Henri, la petite Marguerite fut rapportée à la maison bien malade, laissant derrière elle sa poupée perdue. Rien ne put la consoler, rien, ni les caresses, ni les consolations, ni la belle poupée apportée par grand-père. Il lui fallait Chiffonnette; enfin Henri la retrouva. Quel bonheur! Les fillettes heureuses n'ont pas d'histoire sans doute, car l'histoire de Marguerite s'arrête là. Elle est d'ailleurs toute charmante.

13. — *Les Bons Points de Bébé* représentent une série d'histoires tout à fait gracieuses et gentilles, écrites pour intéresser les enfants, fixer leur attention ou les endormir, tout en laissant dans leur mémoire qui s'éveille quelques bons souvenirs et de très pratiques et très utiles leçons. Il y en a treize, mauvais nombre; mais les enfants ne se plaindront pas que l'auteur ne se soit pas arrêté à la douzaine, puisque cela leur fait une charmante histoire de plus. Signalons particulièrement *la Boutique enchantée, les Quatre Cents Volontés de Mlle Liline, Perdu dans les bois, Un bon petit frère;* nous pourrions les noter toutes. Il suffira de

les lire au hasard pour goûter le charme et l'intérêt de ce petit livre.

II. — 1. — M. Jules Verne, comme d'habitude, occupe la principale place dans les deux volumes de l'année 1888 du *Magasin d'éducation et de récréation. Deux ans de vacances,* qu'il a publié, c'est encore des aventures « robinsoniennes. » Ces nouveaux Robinsons forment une collection pittoresque de tout jeunes enfants — un pensionnat naufragé, — échantillons de peuples rivaux, dont les tribulations dans une île déserte ne récréeront pas les seuls adolescents. Il y aurait encore d'autres récits à mentionner; mais la place nous manquant, nous dirons simplement que, comme l'an dernier, le *Magasin* représente, en images, un certain nombre de fables du Bonhomme et plusieurs villes et monuments de la France expliqués par une courte notice. Nous avons remarqué aussi huit dessins de M. Kurner classés sous le titre de : *Une maison inhabitable,* qui égaieront tous les âges. Ce périodique a du mérite ; il en aurait pour nous davantage encore si la pensée religieuse y avait plus d'écho.

2. — La maison Quantin publie une *Encyclopédie enfantine,* « honorée des souscriptions du ministère de l'instruction publique et de la ville de Paris. » C'est assez dire qu'elle est conçue dans un esprit absolument laïque. Nous y trouvons un joli album : *la Comédie chez Bébé,* avec illustrations en couleurs par Firmin Bonisset, agréable mise en scène d'une représentation théâtrale donnée par des *babies* de trois à sept ans, et dont les gravures sont très réussies; puis deux *Albums d'images,* de format grand in-4 : l'un, sous le titre d'*Images artistiques,* est la reproduction de vingt fables de La Fontaine : les allégories sont spirituelles, les dessins vraiment « artistiques, » mais tout n'est point dans la note qui convient à l'enfance (témoin : *la Cigale et la Fourmi, les Deux Pigeons* et *les Deux Coqs*), et il y perce même une certaine tendance démocratique (voir *le Loup et l'Agneau* et *le Chêne et le Roseau*); l'autre, intitulé *Images enfantines,* offre une série de scènes pleines d'humour, telles que : *Navigation forcée, le Mandarin gourmand, les Oies de Petit Jean, les Allumettes, Un projet téméraire, Médor et le Pêcheur,* mais la leçon morale est trop absente. Nous en dirons autant des petits albums faits « dans le double but de distraire l'enfant par des récits merveilleux et amusants, et de lui être utile par les considérations morales qui s'y trouvent. » Amuser, oui, le but a été atteint; instruire, c'est autre chose : il y a trop de « merveilleux, » trop de féeries, trop de fleurettes et de « douces choses contées; » on voudrait pour l'enfance des enseignements plus fortifiants. Nous signalerons en particulier dans *Gribouille* un passage fort peu convenable (p. 13-15); ajoutons que l'écrit porte cette signature : H. Carnot.

VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Rêve,* par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1888, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Misérables,* par Victor Hugo. Édition définitive d'après les manuscrits. Paris, Hetzel et Quantin, 1888, 8 vol. in-18 de 200 p. chacun, 16 fr. — 3. *La Tresse blonde*, par Gilbert-Augustin Thierry. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 226 p., 3 fr. 50. — 4. *Istar,* par Joséphin Péladan. Paris, C. Edinger, 1888, 2 vol. in-16 de 252 et 238 p., 4 fr. — 5. *Disparu*, par Albert Delpit. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 6. *Demi-Crimes*, par Henry de Pène, avec une préface d'Arsène Houssaye. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 7. *Un monstre,* par Léon Barracand. Paris, Havard, 1888, in-18 de 358 p., 3 fr. 50. — 8. *Madame Béguin*, par le marquis de Castellane. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 9. *Madame Fulbert,* par Jeanne France. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 10. *Le Tréfonds,* par Mme Paria Korrigan (Émile Lévy). Paris, A. Savine, 1888, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 11. *Sœur Sainte-Agnès,* par Paul Perret. Paris, Ollendorff, 1888, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 12. *Paule de Brussange,* par Édouard Delpit. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 330 p., 3 fr. 50. — 13. *La Seconde Mère,* par Mme Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 14. *Les Victimes de la vie*, par B. Mossé. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 15. *En Israël,* par Amédée Jubert. Paris, L. Sauvaître, 1888, in-12 de 222 p., 3 fr. — 16. *Milord Tripot*, par Henry de Fonbrune. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Royaume de Saba,* par Alfred de Sauvenière. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 18. *Teurkia* (mœurs algériennes), par Albert Caise. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 19. *Coups d'épée au pays comtois,* par Alfred de Besancenet. Paris, Sauvaître, 1888, in-12 de 200 p., 1 fr. 50. — 20. *La Fiancée de la Fontenelle,* par Charles d'Héricault. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 410 p., 3 fr. 50. — 21. *Sire,* par Henri Lavedan. Paris, Quantin, 1888, in-18 de 260 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Chemin de la gloire,* par Ouida. Paris, Perrin, 1888, 2 vol. in-12 de 380 et 372 p., 7 fr. — 23. *Une Seconde Vie,* par Mrs Alexander; traduit de l'anglais par E. Dian. Paris, Hachette, 1888, 2 vol. in-18 de 352 et 362 p., 2 fr. 50. — 24. *Maud Dexter* (mœurs américaines), par Henri Gaullieur. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Écume de la mer,* par Salvatore Farina; traduit de l'italien par S. Blandy. Paris, Hachette, 1888, in-18 de 282 p., 1 fr. 25. — 26. *Une grande dame,* par Alexandrovitch Vonliarliarski; traduit du russe par Xavier Marmier, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1888, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 27. *Les Parents de la capitale,* par Dmitri Gregorovitch; traduit du russe par Éléonore Tsakny; avec un portrait de l'auteur par Théophile Bérenguier. Paris, Savine, 1888, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 28. *Ceux de Podlipnaïa*, par Th. Réchetnikov; traduit du russe par Ch. Neyroud. Paris, Savine, 1888, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Prince Nekhlioudov,* par le comte Léon Tolstoï; traduit du russe par Halpérine-Kaminsky. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 272 p., 3 fr. — 30. *Pour les enfants,* par le comte Léon Tolstoï; traduit du russe par B. Tseytline et E. Joubert. Paris, Savine, 1888, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 31. *Marsouins et Mathurins,* par Paul Bonnetain. Paris, Marpon et Flammarion, 1888, in-16 de 250 p., 0 fr. 60. — 32. *Scènes de la vie médicale,* par Jules Cyr, médecin-inspecteur adjoint à Vichy. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-12 de 294 p., 3 fr. 50. — 33 et 34. *Petite Bibliothèque française: Les Trois Belles,* par Albert Cim; *Colombine*, par Mme Georges de Peyrebrune. Paris, Jouaust et Sigaux, 1888, 2 plaquettes petit in-8 de 36 p. chacune. Les deux : 1 fr. 20. — 35. *La Grande Bleue*, par René Maizeroy, avec des préfaces de Guy de Maupassant, Paul Bourget, Pierre Loti, Paul Bonnetain, Jean Richepin et Paul Arène. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-18 de 250 p., 3 fr. 50.

1. — Au *Polybiblion,* la critique *in odium auctoris* n'est pas admise, et, pourvu que l'on maintienne comme il se doit les droits de la Vérité, on y peut loyalement reconnaître le talent des écrivains qui, en reli-

gion, en philosophie, en littérature, pensent autrement que nous. C'est ainsi que, tout en déplorant le triste usage fait par M. Zola des dons intellectuels dont le Ciel l'a comblé, j'ai toujours librement rendu justice à ses très réelles qualités de styliste et de romancier. Aujourd'hui, par exemple, l'éloge de l'auteur du *Rêve* n'a rien qui nous coûte, car ce roman, sa dernière œuvre, est réellement de nature à désarmer même l'école de l'anathème systématique. Et, précisément, parce que M. Zola est doué d'un immense talent, il n'y a pas lieu de s'étonner le moins du monde qu'il ait pu écrire *le Rêve*, après *Nana,* après *Pot-Bouille,* après *la Terre.* Précédemment, ce talent se plaisait dans l'ordure, mais il existait. Cette fois, il s'exerce sur un terrain propre et il n'en est pas amoindri pour cela : on le voit s'épanouir en une brillante floraison de sentiments exquis, de tendresses chastes, d'élans juvéniles vers l'amour permis qu'il enveloppe très esthétiquement d'un nuage d'innocence, employant tout ce que le réalisme lui offre de puissance, de force et de couleur au profit de tout ce que sa fantaisie a su créer d'idéal. La grâce, la poésie, la chasteté relative du *Rêve* succédant immédiatement aux obscénités et incongruités de *la Terre,* ne prouvent qu'une chose : la souplesse merveilleuse d'une intelligence vraiment artistique. Ne devons-nous pas à l'auteur de *Madame Bovary* cette radieuse et superbe légende de *Saint-Julien l'Hospitalier* qui est, à mon avis, le chef-d'œuvre littéraire de Flaubert ? L'effort d'art et d'imagination qui s'appelle *le Rêve* ne nous cause donc aucune surprise, d'autant que, ne vous y trompez pas, M. Zola reste, au fond et malgré tout, ce qu'il a toujours été : un romantique de tempérament, mais un naturaliste de parti-pris en littérature, un déterministe en philosophie, un matérialiste en morale. Dans ce *Rêve* même, si éthéré, si idyllique, le vieil homme ne laisse pas que d'apparaître par-ci par-là. On sent passer, dans le long défilé qu'il nous donne des saints et des saintes de *la Légende dorée,* comme une pointe d'ironie et de persiflage, et en certains autres endroits un peu troublants se devinent les prédilections sensuelles du maître. Mais, c'est à peine indiqué, et dans son ensemble l'œuvre est bonne. Alors pourquoi ne pas le dire ? Il s'en dégage comme un bain d'air frais : pourquoi ne pas s'en délecter et s'en réjouir?

L'action se déroule à l'ombre d'une vieille cathédrale gothique, dans la paix religieuse de la petite ville de Beaumont-l'Église. C'est l'hiver. A gros flocons la neige tombe : une fillette de huit ans, effarée et farouche, s'est réfugiée sous les voussures d'une des portes de la cathédrale. Elle a passé la nuit là, tremblant le froid et la misère dans sa résignation sombre. En face, Hubert et Aubertine, un ménage de chasubliers. Ouvrant le matin les volets de leur chambre, ils aperçoivent la pauvre enfant. Les Hubert ont eu des malheurs, et leur âme est

charitable et miséricordieuse. Très pieux, ils sont persuadés que si leur fille à eux est morte, c'est parce qu'ils s'étaient mariés jadis malgré la volonté de leurs parents. Mais ils espèrent que Dieu leur a pardonné. Aussi quand ils aperçoivent cette petite mendiante réfugiée sous le porche de la maison divine, se figurent-ils que c'est la Providence qui la leur envoie, et, tous deux, sans se parler, saisis d'une grande pitié, mus par la même pensée, vont chercher la fillette évanouie, la réchauffent, la raniment, l'interrogent et cherchent à l'apprivoiser. Elle ne leur répond d'abord qu'avec défiance, puis elle leur conte sa lamentable histoire. Elle se nomme Angélique-Marie. Elle ne sait pas autre chose, sinon qu'elle a quitté les deux ivrognes à qui l'Assistance publique l'avait confiée, et qu'elle est décidée à tout plutôt que de se laisser reprendre par ses bourreaux. Ce récit va au cœur des Hubert. Ils feront leur fille de cette martyrisée, de cette abandonnée. Elle vivra dans ce milieu bourgeois et suprêmement honnête. On l'adoptera et « papa » et « maman » auront bientôt la plus gentille et la plus adroite brodeuse sur or qui se soit jamais vue. Huit ans s'écoulent. Angélique-Marie est maintenant dans sa seizième année. Avec le sang des Rougon qui coule dans les veines de l'enfant trouvée (car il paraît que l'un d'eux est pour quelque chose dans sa venue au monde), elle eût pu, livrée à elle-même, devenir une seconde Nana. Dans la maison paisible des Hubert, son âme seule s'éveille. Elle n'entend rien des bruits du dehors. Elle a constamment sous les yeux les statues des saintes de la vieille cathédrale, qui l'ont protégée la nuit de sa fuite et pour qui elle se prend d'une enthousiaste tendresse. Elle apprend à lire dans la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. Les martyrs, autour desquels chantent les anges, lui font envie: le récit de leurs triomphes la plonge dans l'extase. Le miracle lui semble naturel : elle l'attend volontiers pour elle-même. Des voix intérieures lui disent qu'elle épousera un jour le prince le plus beau, le plus noble et le plus riche qui fut jamais. Sa mère, plus raisonnable et moins poétique, essaie de lui arracher cette idée folle. Mais c'est en vain. Or, un soir qu'Angélique-Marie rêvait, accoudée sur son balcon, le prince que ses voix lui annonçent apparaît à ses yeux sous les traits d'un jeune homme de vingt ans, en blouse de peintre-verrier. Elle transfigure aussitôt l'apparition, voit en lui une sorte de saint Georges vainqueur, et ne doute pas que ce jeune homme ne soit l'élu auquel sa destinée doit être enchaînée. L'apparition se renouvelle, un matin, au bord de la Chevrotte, où Marie-Angélique savonne la lessive de sa mère Hubertine. Ils font, cette fois, connaissance. Le jeune homme s'appelle Félicien : ils se promettent de se revoir, et les apparitions se répètent, toujours virginales et pures, Félicien et Angélique-Marie ne sachant pas ce que c'est que le mal. Arrive la proces-

sion de la Fête-Dieu. Sous un magnifique dais dont les franges ont été brodées par les Hubert, l'évêque de Beaumont-l'Église porte la sainte Hostie, et quelle n'est pas la stupéfaction de la petite chasublière! Derrière le dais, en habit noir, s'avance, marchant crâne, un beau jeune homme qu'elle reconnaît, Félicien. Elle s'informe. On lui dit : « C'est le fils de Monseigneur! » Oui, Monseigneur, de la noble, riche et puissante famille des Hautecœur, a été marié, et c'est quand sa femme est morte, donnant naissance à Félicien, qu'il est entré dans les ordres. Mais bien qu'il soit d'une austérité de mœurs exemplaire et que la piété domine tous ses actes, quelque chose de l'époux d'autrefois est resté sous le prêtre. Le souvenir de son bonheur perdu et de son deuil le tourmente encore, et il n'en triomphe que par la mortification et la prière. Comment Angélique peut-elle espérer que l'évêque de Beaumont, le descendant des Hautecœur, consentira jamais à donner son fils à une simple ouvrière, à la fille adoptive des Hubert? Elle espère cependant contre toute espérance. Félicien l'aime : elle l'épousera. Félicien a demandé le consentement à son père, qui refuse net. Angélique alors va elle-même trouver l'évêque, s'agenouille devant lui, le supplie. — « Jamais! » répond Jean de Hautecœur, et il passe. Une réaction se produit alors dans l'âme de la jeune fille. Elle s'exalte de la joie de mourir; car, elle le sent, de cet amour elle mourra. En effet, peu à peu la vie se retire d'elle. Il semble que ses derniers moments soient venus. Monseigneur de Hautecœur s'est laissé fléchir par les prières de son fils, et c'est lui-même qui porte à Angélique agonisante les saintes huiles. « Si Dieu veut, je veux! » dit-il, répétant l'ancienne devise de sa maison. Aussitôt la mourante se ramine : « Oh! je le savais, murmure-t-elle; tout ce que j'ai rêvé doit être! » Le mariage est décidé : il a lieu. Le rêve s'accomplit, au milieu du grondement des orgues, de l'éblouissement des fleurs et des lumières, dans l'*Hosannah* de la cathédrale. Hélas! le rêve doit rester un rêve. Vierge a vécu Angélique, vierge elle mourra. La cérémonie est terminée. Les mariés sortent du temple. Tout à coup, sur la première marche du grand perron, Angélique s'affaisse dans les bras de Félicien : elle n'est plus.

Maintenant, lecteurs, vous connaissez *le Rêve*. Littérairement, ce n'est pas le chef-d'œuvre de M. Zola. On peut reconnaître la Esmeralda, de *Notre-Dame de Paris,* dans Angélique, Phœbus de Châteaupers dans Félicien, et même l'archidiacre Claude Frollo dans l'évêque de Beaumont, sauf que le premier brûle d'une flamme impure, tandis que Jean de Hautecœur est tourmenté par les souvenirs d'un amour très légitime. On y trouve aussi des réminiscences involontaires d'un poème de Mistral : *La Communion des Saints.* Enfin, l'air ambiant des premières pages du *Curé de Tours,* de Balzac, semble entourer vague-

ment la cathédrale de Beaumont-l'Église. Ce sont là néanmoins de légères taches. Ce qui est plus grave, c'est que les personnages du *Rêve,* en dehors de l'évêque et de Mme Hubert, ne vivent pas : Angélique moins que tout autre. Elle a souvent l'air d'une marionnette mystique ; elle se concentre dans sa pensée hallucinée ; on cherche la personne humaine, on ne la trouve point ou du moins elle n'apparaît que très rarement, dans la scène de la lessive, par exemple, ou lorsqu'elle donne ses chaussures à une pauvresse. Elle n'est pas assez naïve. Le récit de M. Zola ne l'est pas non plus : on y sent trop l'effort. Il fallait, dans un sujet pareil, moins d'exactitude, moins de précision, plus de fantaisie. Il était inutile d'inventorier si longuement les ornements sacerdotaux qui ornent l'atelier des Hubert, et on souffre de voir exposer les difficultés de l'art du brodeur avec la même minutie que l'extraction de la houille dans *Germinal.* Je reprocherai encore à M. Zola, non d'avoir mis en scène un évêque qui fut autrefois marié : la chose n'est pas sans précédents. Il n'y a pas cinquante ans, Mgr Levezou de Vezins, évêque d'Agen, se faisait servir la messe par ses deux fils. Je reprocherai seulement au romancier d'avoir insisté plus qu'il ne convient sur les luttes morales, les souvenirs et les regrets de Mgr de Hautecœur. Il en jaillit comme une sorte d'irrévérence qui choque. Mais, ces réserves faites, j'ai plaisir à constater les splendides tableaux, les adorables scènes que *le Rêve* contient : et la nuit de neige qui ouvre le volume ; et la maison des Hubert ; et l'atelier des brodeuses où l'on voit les doigts courir sur le métier ; et le récit des premiers sentiments d'Angélique, entrevoyant pour la première fois, du haut de son balcon, la silhouette du bien-aimé argentée par la lune ; et les bords riants de la Chevrotte où se trempe la lessive des chasubliers ; et l'idylle charmante où Félicien rattrape les dentelles d'Angélique emportées au fil de l'eau ; et la magnifique procession de la Fête-Dieu ; et la cérémonie de l'extrême-onction, étonnante de vérité, d'émotion, de détails impressionnants ; et le mariage en grande pompe ; et la délicieuse page qui termine le roman : tout cela est beau, frais, charmant, vivant. Car il est à remarquer que les choses, dans cette œuvre de M. Zola, vivent d'une façon plus réelle que les personnages qu'il met en scène. Ainsi, quoi de plus vivant que sa cathédrale gothique? Elle s'affirme, elle s'anime, elle respire avec les hirondelles qui ont maçonné leurs nids dans le creux de ses clochetons, avec les ramiers qui se rengorgent sur ses contreforts et ses arcs-boutants, avec les lichens et les graminées qui poussent aux fentes de ses murailles, avec la pluie qui bat les feuilles de plomb de ses combles, avec le vent qui souffle à travers sa forêt de pignons, avec le soleil qui se joue dans ses vitraux et les rajeunit de sa gaîté blonde, avec enfin les cérémonies quotidiennes dont elle vibre toute, le branle de ses cloches,

la musique de ses orgues, le chant de ses prêtres. Oui, elle vit, et la plume créatrice de M. Zola nous en donne une magnifique description qui tient de l'épopée. Et maintenant, après cette envolée vers l'idéal, l'auteur du *Rêve* a-t-il bien le droit de jeter la pierre aux idéalistes? Ce n'est pas tout. Pourquoi M. Zola qui, par l'exemple d'Angélique se nourrissant de la *Légende dorée,* démontre si souverainement l'influence du livre sur les jeunes imaginations, en a-t-il écrit de si obscènes et de si dangereux? Il vient cette fois de se juger et de se condamner lui-même. Hélas, il manque à M. Zola cette lumière de la foi qui ne l'empêcherait pas d'être réaliste, mais qui donnerait à son talent cet apaisement salutaire, ce relief de haute moralité, ce rayonnement vivifiant dont les œuvres de l'esprit ont besoin pour devenir impérissables. Il dit quelque part : « Tout n'est que rêve. » Non, tout n'est pas rêve, et il n'y a rien de chimérique dans le Beau, dans le Vrai, dans le Bien. Il dit, quelque autre part, vers la fin : « L'âme d'Angélique retourna au Néant divin. » C'est une contradiction. Le Néant n'a rien de divin. Que M. Zola me permette de lui citer cette belle pensée de l'auteur des *Ames mortes,* de Nicolas Gogol, l'ancêtre des réalistes russes : « J'ai poursuivi la vie dans sa réalité, et je suis arrivé à Celui qui est la source de la vie. » Le jour où il en sera ainsi de M. Zola, il nous donnera le roman réaliste chrétien, et ce roman sera bien supérieur au *Rêve,* dont je n'ai certes pas trop médit.

2. — On vient de rééditer *les Misérables,* la seule des œuvres de Victor Hugo (avec *Notre-Dame de Paris*) qui soit à l'Index. On sait que l'action n'en est pas la partie principale : à chaque instant nous la trouvons noyée dans les dissertations les plus fastidieuses et les plus inutiles, où des Pélions de sophismes sont entassés sur des Ossas de bizarreries et d'excentricités. Il y a pourtant des tableaux et des caractères où la griffe du maître a laissé sa marque : la bataille de Waterloo (avec le célèbre mot naturaliste de Cambronne), le couvent de Picpus, l'insurrection de la rue Saint-Denis, Javert, Gavroche, Enjolras, M. Gillenormand, Mgr Myriel, — et ce Valjean, autour duquel tout pivote. Il serait si bon d'admirer sans réserves, si l'on n'était pas sans cesse dérouté par l'hégélianisme de l'auteur. Il y soutient alternativement le pour et le contre, le bien et le mal. Nous voyons un évêque de la primitive église, un saint Vincent de Paul, exalté, glorifié, déifié. Tournez la page : Victor Hugo vous montre le même évêque demandant sa bénédiction à un régicide mourant. Plus loin, on lit un chapitre de toute beauté sur la bonté absolue de la prière, sur la liberté religieuse, sur les moines, sur ces hommes qui se réunissent et habitent en commun pour prier Dieu. C'est la thèse ; ne craignez rien : l'antithèse ne se fait pas attendre. Et l'antithèse, c'est une charge à fond contre la superstition, le cagotisme monacal, les « collèges de hiboux faisant face au

jour. » L'histoire de France n'est pas mieux traitée, Victor Hugo exalte 93, et il rapetisse, ridiculise et vilipende la Restauration. Il ne veut voir de cette époque que les verrues. Le portrait qu'il nous donne de Louis XVIII et des royalistes les plus éminents est une caricature sans nom. — Et cela jure d'autant plus que l'on sent visiblement dans ces exagérations la haine de l'obligé pour les bienfaiteurs. Proudhon a dit que l'ingratitude était une « vertu essentiellement démocratique. » A ce compte-là, Victor Hugo serait le plus grand démocrate des temps modernes. Jamais poète ne fut choyé, prôné, acclamé, comme il l'a été, par les gens qu'il traîne ainsi sur la claie de ses moqueries et de ses mépris. *Les Misérables* sont un roman à thèse : réhabilitation du forçat, réhabilitation de la fille-mère, légitimité de la Révolution. Les deux premières thèses peuvent se développer et se soutenir ; mais en les étayant sur les principes chrétiens, sur l'application de l'Évangile à la vie sociale. Or, du christianisme Victor Hugo n'a cure. Il le tient pour quantité négligeable, et quand il l'invoque il le défigure au point qu'il ne diffère guère de la *Profession de foi du vicaire savoyard.*

3. — M. Gilbert-Augustin Thierry affectionne les sujets étranges, mystérieux, inexpliqués et il est comme sollicité par les problèmes de la suggestion, de l'hypnotisme, du somnambulisme. Déjà dans *Marfa*, il nous avait raconté l'histoire d'une volonté annihilée et rendue servile par une mauvaise influence prépondérante. C'est un cas semblable qui, dans *la Tresse blonde,* est exposé tout au long, mais agrémenté de théories sur la réincarnation des âmes, la métansomatose, la double vision. Autrefois, en 1813, le marquis de Mauréac commandait, sous le nom de Sans-Pareil, une insurrection de chouans bretons. Il aimait Anne-Yvonne, la femme d'un bleu, et ce bleu, capitaine de l'*Albatros*, tenait la côte, son navire rempli de prisonniers vendéens que les chouans voulaient délivrer. Il y avait un mot de passe, un mot d'ordre. Ce mot, Anne-Yvonne le savait, mais ne voulait pas le dire. Les hommes de Sans-Pareil la « chauffent, » la brûlent et l'enterrent vive. Sans-Pareil laisse faire, se contentant de couper comme souvenir une tresse de cheveux de la victime. Depuis lors, le marquis de Mauréac n'est plus le même homme. Triste et sombre au milieu des honneurs et des dignités, il vit bourrelé de remords. Il est frappé dans sa famille. Un seul fils lui reste : René. Comment le mage Élias, qui se vante de célébrer les « mystères de l'Éternel-Maintenant, » de mettre en rapport l'humanité terrestre « avec les esprits et les péresprits de l'éther, » d'adoucir et d'abréger les épreuves de la fatalité, de révéler « le grand secret de la vie et de la mort, » a-t-il appris le crime commis jadis par le marquis de Mauréac? M. Gilbert-Augustin Thierry ne le dit pas. Toujours est-il que cet Élias, qui fait songer à Apollonius de Thyane, à Cagliostro et à Éliphas Lévy, s'empare, à

l'aide d'une somnambule à sa dévotion et de quelques prestiges occultes, de l'esprit de René de Mauréac, l'empêche d'épouser la jeune fille qu'il aime, Thérèse Le Barze, et le force à se marier sans amour réel avec sa somnambule, une cabotine de bas étage, laquelle serait la petite fille d'Anne-Yvonne, celle-là même que brûlèrent les compagnons de Sans-Pareil. Le cas de cette suggestion d'amour imposée au cœur d'un homme aimant déjà, mais ailleurs, ne laisse pas que d'être à la fois terrifiant et curieux. Par suite d'un dédoublement de sa conscience, sous l'étreinte de la volonté d'Élias, René de Mauréac nous offre le spectacle d'un cerveau faible dans un corps affaibli, devenant quelque chose d'effroyable et d'innommé, vivant par intermittences deux vies contraires, plein de tendresses délicates et d'aspirations vers l'idéal quand il est lui-même, brute aux appétits désordonnés et grossiers quand il est dominé par son hypnotiseur. Seulement — et c'est là qu'il faut en venir — qu'a voulu prouver M. Gilbert-Augustin Thierry? Il ne fait pas connaître explicitement toute sa pensée. Mais il ressort de son livre, malgré le déterminisme idéaliste qui s'affirme dans la préface, que pour le neveu de l'éminent historien dont M. Thierry porte le nom, le libre-arbitre n'existe pas, dans le sens du moins donné à ce mot par les philosophes et les théologiens. On voit du premier coup le danger d'une semblable théorie. Il est évident qu'il y a des cas de psychologie morbide; il est évident que la liberté morale de René de Mauréac dominé par le sieur Élias n'a plus de ressorts. Mais il n'avait qu'à ne pas aliéner cette liberté. Une fois ivre, l'ivrogne non plus n'est pas libre; mais il était libre de ne pas s'enivrer. La volonté vraie, même dans un corps malade, peut, si elle veut, résister à toute suggestion. Cela dit, il ne nous en coûte pas de reconnaître que *la Tresse blonde* est l'œuvre d'un artiste consciencieux et d'un véritable écrivain.

4. — M. Joséphin Péladan poursuit ses *Études de décadence latine. Istar,* la cinquième éthopée, qui vient de paraître, ne saurait laisser la critique indifférente. C'est un de ces livres qui provoquent à la fois la louange et le blâme, l'admiration et l'indignation. Le poète Nergal est à Lyon. Dans un salon de la riche bourgeoisie, il rencontre une femme splendidement belle, Mme Capimont, dont le mari fait le commerce de la soie. Cette femme est juive et s'appelle Istar. Nergal se place en dehors des idées reçues, des convenances sociales. C'est un élohite, un taïmon, un mage, le fils spirituel du kabbaliste Mérodack. A ce titre, il consent à aimer Istar, dont l'âme est de la même essence que la sienne. Leur liaison forme une sorte de sororat et d'adelphat, ce que l'auteur appelle « un inceste spirituel. » Le monde, qui ne juge que par les apparences, croit que Mme Capimont est réellement la maîtresse du poète Nergal, et dès lors celle-ci est méprisée, vilipendée

traitée comme une brebis galeuse... Mon Dieu ! la bourgeoisie lyonnaise va certainement trop loin dans ses médisances et ses excommunications. Mais cependant, il faut bien reconnaître que si Mme Capimont ne trompe pas son mari matériellement, si son corps lui reste fidèle, son cœur est à un autre. Elle n'aime plus que Nergal, et cet amour éteint en elle jusqu'à l'amour maternel. Il est vrai que Nergal et Istar sont deux êtres supérieurs à l'humanité. Sur l'avis d'un jésuite, le P. Nicaut, qui a dit à Nergal, parlant de Mme Capimont : « Vous seul pouvez ramener à Dieu cette âme, » l'élohite s'emploie à la conversion d'Istar, et, malgré la bizarrerie des moyens, il y réussit. Il la baptise même. Après quoi, Istar meurt, victime d'une formidable illusion, et, le jour des funérailles, le P. Alta prononce son oraison funèbre. Nergal tue mystérieusement les deux principaux ennemis de Mme Capimont. Tout cela est d'une étrangeté voulue. Aussi, n'est-ce point par le drame que vaut cette œuvre. Elle fixe surtout l'esprit du lecteur par les pensées, par les réflexions, par les traits de mœurs. Lorsque le « mage » se tait en M. Joséphin Péladan, apparaît, servi par des facultés artistiques de premier ordre, l'écrivain, l'observateur, le penseur. Il fait revivre en quelques pages très mouvementées le salon de son père, le chevalier Adrien Péladan, qui avait fondé à Lyon la *Décentralisation littéraire.* Quel va-et-vient ! Là se voyaient Péricaud l'aîné, le spirituel érudit ; Sauzet, l'ancien ministre ; de Jussieu, l'ancien préfet de police ; Victor de Laprade, encore retenu dans son beau rêve de païen mystique ; Blanc Saint-Bonnet, ayant l'aspect sage et profond de ses ouvrages ; l'abbé Chevrier, le dom Bosco lyonnais ; l'abbé Perrin, qui, rencontrant un pauvre sans souliers, lui donnait les siens et continuait sa route nu-bas ; l'archéologue Morel de Voleine ; Joséphin Soulary, le sonnettiste impeccable ; qui encore ? Toute la province hiératique et intelligente. Mais aussi tout à côté, quelle collection de mégères, de vipères ! Et Mme Aynes, et Mme Potevinière, et Mme Vayout ! Certes, quand la femme est méchante, elle ne l'est pas à demi. Pourtant, j'estime que l'auteur d'*Istar* exagère. Il n'est pas possible de voir réuni sur les mêmes fronts tant d'ineptie, tant de cruauté, tant de fiel. Cette partie du livre, malgré qu'elle soit poussée au noir, reste la mieux observée, la mieux écrite, la plus intéressante. J'aime d'ailleurs en M. Joséphin Péladan cette violence et ce dédain : ils témoignent d'un esprit souverainement aristocratique. On me permettra de ne pas insister sur la partie élohimique, kabbalistique et théurgique de son *Istar.* Je ne goûte de cette partie que la « cantilène de Sainte-Sébaste » et les litanies que Nergal récite devant l'autel de la Vierge à Notre-Dame de Fourvières. Par exemple, je n'en garantis pas l'orthodoxie, le catholicisme particulier de M. Péladan étant sujet à caution. Mais, comme poésie rayonnante, harmonique et suave, il est impossible de

faire mieux. En résumé, il en est d'*Istar* comme des précédents romans de l'auteur de *la Décadence latine* : ils ne doivent être lus que par des philosophes, des artistes, des lettrés, exclusivement.

5. — Étienne Darcourt, jeune officier de marine, vient d'épouser Clémence Aubry. Tous deux savourent en paix les douceurs de la lune de miel, quand un ordre du ministre, et cet ordre est inéluctable, envoie Étienne au Tonkin. Il s'y bat héroïquement, est blessé à mort et passe pour tel. Un mandarin, frappé de la bonne mine de l'officier, le fait porter dans sa maison, le soigne, le guérit, l'accapare et s'en sert à la fois comme de secrétaire et de précepteur de ses enfants. Étienne se trouve parfaitement à son aise chez ce mandarin, sauf qu'il est prisonnier, que les lettres qu'il écrit sont interceptées et qu'il n'en reçoit aucune de France. Je le crois bien. Il n'est plus de ce monde pour sa femme et ses amis. Clémence finit même par se remarier avec un banquier. Mais voilà qu'un jour, grâce à la fille du mandarin, à la douce Hang-ma-Nao, qui l'aime, Étienne parvient à s'échapper. De retour en France personne ne le reconnaît, pas même sa femme. Il est vrai que les blessures et la maladie dont il a failli mourir l'ont rendu méconnaissable. Ses cheveux sont tombés et, en repoussant, de blonds qu'ils étaient, sont devenus noirs. Il va sans dire que cette méconnaissance a bientôt un terme et que la bigame Clémence quitte sans regret son second mari, le banquier Geffroy, qu'elle n'aime pas, pour revenir avec Étienne Darcourt, qu'elle aime toujours, qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Ainsi finit *Disparu.* Vous savez maintenant tout ce qu'il faut savoir de ce nouveau roman de l'infatigable M. Albert Delpit. L'œuvre est honnête et l'action ne manque pas d'intérêt. Mais, sauf deux ou trois pages émues sur les pauvres petits soldats qui laissent leurs os dans ce désastreux Tonkin, la forme est d'une banalité désespérante.

6. — S'il est vrai, comme le prétend Voltaire, que l'on ne doive aux morts que la vérité, je vais la dire tout entière au regretté Henry de Pène. En ces derniers temps, il s'était adonné au roman. Ce fut un tort. Avant tout et surtout, ce galant homme, ce gentilhomme de lettres, était journaliste, polémiste et chroniqueur et ni *Trop Belle,* ni *Née Michon,* ni même aujourd'hui *Demi-Crimes,* malgré quelques pages vraiment remarquables, ne valent et ne feront oublier certains articles, certaines chroniques de Nemo, de Loustalot, de Popinot, pseudonymes sous lesquels Henry de Pène amusait, instruisait et enthousiasmait les lecteurs de *Paris-Journal* et du *Gaulois.* M. Arsène Houssaye, qui vient d'écrire une préface à *Demi-Crimes*, est implicitement de mon avis. C'est surtout le journaliste, le polémiste et le chroniqueur qu'il vante sans restriction. « On réimprime, dit-il, Bonald, Paul-Louis Courrier, Armand Carrel, Louis Veuillot. Pour-

quoi ne réimprimerait-on pas la politique d'Henry de Pène ?... Qui eut plus d'esprit que cet autre Rivarol ? Il savait l'art de tout dire, et son talent jaillissait comme un vin généreux. Son eau bénite de cour gardait le grain de sel. Nul n'était tout à fait content de ses éloges parce qu'il y marquait le coin de vérité. » Je souscris sans réserves à ce jugement. Mais, avec la meilleure volonté du monde et une sympathie pour l'homme aussi profonde que sincère, il m'est impossible de retrouver le « Rivarol » dans ses romans. C'est élégamment écrit ; l'intérêt s'y soutient, il y a de l'observation ; çà et là une intention philosophique et sociale ; parfois un brin de satire. Malheureusement la brillante griffe de l'autre Henry de Pène n'y est pas, et cela pourrait être signé Delpit ou Ohnet. On connaît *Trop Belle* et *Née Michon*. Ce sont des études de la vie contemporaine. *Demi-Crimes* rentre dans la catégorie. Ce que l'auteur ici dévoile, poursuit et flagelle, c'est l'humanité dépravée par la morale (?) relâchée de cette fin de siècle. Joseph de Maistre disait de certains « honnêtes gens » qu'il n'y avait rien de plus affreux. L'ingénieur Delalonde est de ces honnêtes gens-là. L'élasticité de sa conscience arrive au point où elle se confond avec l'inconscience. Sans aucun remords, sans le moindre retour sur lui-même cet homme fait faillite, lèse ses créanciers, se remarie pour rire en Amérique (bien qu'il ait laissé en France une femme et trois enfants), se livre à des commerces interlopes, devient amoureux d'une de ses filles qu'il suppose n'être pas de lui, commet enfin une foule d'actes qui, s'ils ne mènent pas leur auteur devant les assises ou la police correctionnelle, n'en font pas moins un être méprisable sous l'apparence de la plus stricte correction. Autour de ce Delalonde pivotent trois types dont le sens moral est oblitéré tout autant : sa fille aînée Louise, une effrénée coquette, égoïste et sans pudeur ; le Yankee Marc Smalbones, léger de scrupules ; l'Américaine divorcée Angela. Mais, en revanche, quels braves cœurs que Jacques et Marie Delalonde, la petite Sarah Dodley et le bon vieux viveur d'Altaroche ! Ils représentent dans le roman la probité, le dévouement, l'esprit de sacrifice, le désintéressement. Leurs qualités n'en font que mieux ressortir l'infamie des autres, des « demi-criminels. » Le roman posthume de M. Henry de Pène où la note comique domine se dénoue par trois mariages et se ferme sur cette page vengeresse : « La dignité, fille de l'honneur, est une vierge que les uns violent et que les autres séduisent. Les premiers s'appellent des criminels ; les seconds sont encore d'honnêtes gens selon le monde, mais non selon la conscience. Combien de coquins nous coudoyons qui n'ont pas de casier judiciaire ! S'ils ne sont pas allés jusqu'au crime, c'est qu'une fatalité protectrice a retenu leur bras. Ils sont plus méprisables que les criminels. Oh ! les demi-crimes ! »

7. — Quelqu'un qui n'est pas criminel à demi, c'est l'odieuse femme dont M. Léon Barracand, dans son dernier roman : *Le Monstre,* nous détaille un à un tous les forfaits. Jeune fille sans fortune, elle a épousé un bon et doux savant de Grenoble, M. Daveline, lauréat de l'Institut, auteur d'une *Histoire des Dauphins de la maison de Bourgogne.* Ce brave homme est plus âgé qu'elle ; mais il a un cœur si généreux, une âme si droite, un caractère si sympathique et si franc, que tout le monde l'aime, le respecte et le vénère. Seule, Mme Daveline ne pense pas sur ce point comme tout le monde et ne se fait aucun scrupule de tromper son mari en se livrant à Raymond Nolhand de la Brotière. Vous croyez paut-être qu'elle donne des coups de canif au contrat conjugal, parce que la passion l'aveugle et l'entraîne ! Détrompez-vous. Mme Daveline est pauvre, et Raymond est immensément riche. Or, la Grenobloise, dont le veau d'or est l'unique dieu, s'est mise en tête d'hériter un jour de M. Nolhand. Et elle y parvient. Les Daveline ont une fille, Françoise. Celle-ci, qui ignore les relations adultères de sa mère, aime Raymond et désire devenir sa femme. Mme Daveline offre elle-même la main de Françoise à M. Nolhand. On pourrait conjecturer que le gendre et la belle-mère, dès ce jour-là, cessent de se voir. Il n'en est rien : l'épouse adultère est maintenant une mère incestueuse. Françoise surprend l'horrible secret, et elle en meurt, laissant en ce monde un enfant, la petite Hélène. Le pauvre Daveline meurt aussi, ce qui n'empêche pas sa femme, le soir même du malheur, d'aller au bal. Voici nos deux complices en présence. Ils se brouillent. Mme Daveline plaide contre Raymond et veut le faire interdire comme fou. Raymond va se tuer sur la tombe de Françoise. La petite Hélène hérite de son père, quand elle est emportée par la variole noire. Et la prédiction se réalise ! L'immense fortune des Nolhand de la Brotière passe tout entière sur la tête du « monstre. » Mme Daveline est désormais riche, heureuse, glorieuse et vertueuse. Vous me direz qu'elle s'est donné assez de mal pour en arriver là. Je n'en disconviens point. Ce que je reprocherais à M. Léon Barracand, qui a dépensé dans son *Monstre* une somme énorme de talent, ce n'est pas d'avoir imaginé un type aussi atrocement criminel, puisqu'il l'a étudié avec conscience et en a décrit les forfaits avec décence ; c'est de n'avoir pas tiré de cette épouvantable histoire la vraie leçon morale qu'elle comporte. Le récit est bien empreint d'une certaine ironie socratique. Mais est-ce là une boussole suffisante pour doubler d'aussi scabreux et dangereux promontoires ? Je ne le pense pas. A la fin du volume, on s'aperçoit, il est vrai, que la conduite de Mme Daveline répond absolument aux théories scientifiques dont notre époque s'engoue de plus en plus. Cette conformité entre la pratique et la doctrine rend-elle, comme l'insinue M. Barracand, la mégère de Grenoble excusable ? Nullement, tout ce qu'on peut dire, c'est que

Mme Daveline est dans la logique du mal. Il n'est pas plus rationnel de prétendre que ces théories nous imposent « une conception plus juste de l'humanité et de ses lois inexorables. » Pur fatalisme !. . Au décalogue selon Spencer, l'humanité préférera longtemps encore, espérons-le, celui qui fut dicté à Moïse sur le mont Sinaï et dont vivent moralement tous les peuples civilisés depuis bientôt dix-neuf cents ans. Un autre reproche doit être adressé à M. Barracand, qui est maintenant un romancier hors pair : il a essayé de rendre sympathique Raymond Nolhand de la Brotière, et c'est, à notre avis, un vilain monsieur, un monstre-mâle, bien digne du monstre-femelle dont il a bien voulu être la victime. Il n'y a de sympathique dans ce livre que le vieux Daveline et sa fille Françoise. Les deux autres, M. Barracand n'a pas à s'en défendre, sont des êtres réellement monstrueux.

8. — M. le marquis de Castellane recherche, lui aussi, comme l'auteur du *Monstre,* les sujets risqués. Qu'est-ce que sa *Madame Béguin?* Une très honnête femme certainement. Mais qu'il est donc malaisé de raconter son aventure ! Elle a une fille, Cécile, qui s'est laissé conter fleurette par un brillant officier, Jean de Maisonneuve. Celui-ci lui a promis mariage, et il tiendrait certainement parole, si un obus prussien ne l'envoyait pas dans l'autre monde. Que faire, que devenir, et que dira le terrible père de Cécile, un grossier soudard à qui le gouvernement de la Démence nationale a donné les épaulettes de général ? Mme Béguin n'hésite pas. Jusque-là très froide avec son mari, elle devient très câline, très aimable, et elle obtient de lui qu'elles iront avec Cécile passer l'hiver en Algérie. Le général commande la garnison du Mans. Un beau matin, il reçoit de sa femme une dépêche lui annonçant qu'il allait être père. Fureur du soudard qui court dans toute la ville, criant partout que sa « moitié » est une « gueuse, » et pimentant son récit de propos lubriques et de rires grossiers. Après la délivrance de Cécile, Mme Béguin revient au Mans avec la mère et l'enfant. Toute la ville lui tourne le dos. Pauvre femme ! Pour sauver l'honneur de sa fille, elle s'est substituée à celle-ci. Proclamer son innocence serait publier la honte de Cécile. Elle se tait et en meurt. Cécile épouse un peintre qui adopte l'enfant de Jean de Maisonneuve. A la fin, le général comprend tout et se désole d'avoir ainsi calomnié sa femme. Trop tard ! M. le marquis de Castellane a tracé de ce Béguin un portrait qui n'est pas flatté. Homme nouveau, plus soucieux des applaudissements de la plèbe que de l'estime du soldat, le mari de *Madame Béguin* est bien le type de ces officiers vantards, beaux parleurs, exaltés, vaniteux, incapables, tels enfin que cette triste époque de 1871 en vit surgir. Celui-ci, toujours à la parade, toujours empanaché, se faisait suivre dans les rues par des bandes de voyous, criant : « Vive Béguin ! Vive la République ! » Ces rugissements l'avaient sa-

cré grand général, et il se figurait avoir « sauvé la patrie. » C'est bien cela, et un pareil personnage a évidemment existé.

9 et 10. — Voici deux romans signés par des plumes féminines : *Madame Fulbert,* par Jeanne France ; *le Tréfonds,* par Paria Korigan (Mme Émile Lévy). Le premier est pétri de bonnes intentions. L'auteur a voulu prouver quels abîmes, quelles tortures, quelles hontes et quelles douleurs attendent les femmes coquettes qui jouent avec le devoir. Pour avoir trop aimé qu'on lui fît la cour, Valérie Vuillaumin devient la proie d'une série de circonstances fatales qui la séparent de son mari et de ses enfants, la forcent malgré elle à vivre avec un individu qu'elle n'aime pas, la réduisent à la misère, au désespoir, et finalement lui imposent l'hôpital pour unique refuge à sa vieillesse déshonorée. Cette douloureuse histoire a son utilité. On voudrait seulement la voir présentée en un style d'une plus belle tenue, plus incisif et moins lâché. — Le second roman est mieux écrit. Mais ce *Tréfonds* (puisque de la sorte il se nomme) pèche précisément par le « fonds. » Le moyen, je vous le demande, de s'intéresser à une jeune fille qui, au sortir du couvent, est violée par son père, court cacher sa honte à Paris, se lie avec une ancienne cantatrice (dont le passé n'est pas non plus sans reproche), est aimée par un Anglais, mène une vie fantasque, ne s'intéresse à rien, fait à la fois la prude et la passionnée, et, demi-mourante, finit par épouser un artiste ardemment épris d'elle. Assurément, de telles conceptions n'offrent plus le moindre attrait. L'auteur a dû, d'ailleurs, comprendre quel mortel ennui distillait son livre; car pour amorcer le lecteur (je parle du lecteur qui aime les sottises anticléricales), Paria Korigan a intercalé dans ce *Tréfonds* le personnage absolument inutile d'une vieille dévote, avare, hypocrite et sans cœur. Ces choses-là plaisent toujours aux francs-maçons, aux commis-voyageurs et aux imbéciles. De même, les déclamations contre les couvents. Or, elles pullulent dans les premières pages du *Tréfonds.* « Le mysticisme (lequel ?) fausse et gâte la plupart des nonnes. » « La dissimulation » et « la tartuferie » règnent parmi les Sœurs du couvent des Saints-Cœurs, à Brest. Toutes sont « laides, flétries, papelardes, béatement engourdies » dans leur « âme desséchée. » La supérieure seule, parce qu'elle a installé un gymnase pour ses petites pensionnaires, trouve grâce devant Paria Korigan. C'est encore heureux.

11. — Je regrette de voir un esprit libéral, comme M. Paul Perret, partager, jusqu'à un certain point cependant, les préjugés de Mme Lévy contre les couvents. De celle-ci, cela se conçoit : elle veut se faire applaudir par M. Camille Sée, le grand apôtre des lycées de filles. Mais M. Paul Perret n'en est pas là certainement. Alors pourquoi cette tirade : « C'est empêcher l'œuvre de la nature, c'est nier la vie, c'est

commettre un attentat contre la liberté et contre Dieu, que d'étouffer la jeunesse, lentement, jour par jour, pendant des années qui ne finissent point, entre des pierres froides, qui sont le vestibule de la tombe! » Il est bon de prévenir que l'homme dont la voix amère déblatère de la sorte est le docteur Jacques Allain. Il a jadis ardemment aimé Mlle Julia de Ferréol. Il l'aurait même épousée avec bonheur si les parents de la jeune fille ne la lui avaient brutalement refusée. Ils la destinaient au comte Charles de Vaudeneuil. Ne pouvant pas être à Jacques Allain, Julia ne sera qu'à Dieu. Elle disparaît du monde et prend le voile au monastère de Royaumont. Jacques croit Julia morte. Il se fixe à Paris et ne tarde pas à devenir célèbre. Il s'y marie, sans amour, l'esprit et le cœur toujours préoccupés par le souvenir de Julia de Saint-Ferréol. Plusieurs années s'écoulent. Celle-ci, dont la vie religieuse n'a pas apaisé l'âme, si elle a dompté le corps, va mourir. Le comte de Vandeneuil, qui est cousin de la supérieure de Royaumont, engage sa cousine à appeler de Paris, pour la Sœur malade, le célèbre docteur Allain. La supérieure n'y entend pas malice et ne soupçonne pas qu'elle concourt à un acte de basse vengeance. Allain arrive, ne se doutant de rien. La moribonde et lui se reconnaissent. Je n'insiste pas sur la scène : elle est éminemment dramatique. Le docteur Allain parti, Julia de Saint-Ferréol raconte toute son histoire à la supérieure et meurt, cette fois l'âme en repos. *Sœur Sainte-Agnès* est une œuvre hardie et renferme de belles pages : ce qui nous fait encore plus regretter que M. Paul Perret ait cru devoir, ne fût-ce qu'en passant, sacrifier aux préjugés du jour. Il y a dans ce roman des caractères profondément fouillés; je citerai notamment les deux Vandeneuil : le comte et le marquis. L'un est la honte de sa caste; l'autre en est l'honneur. Et l'on a plaisir à voir ce gentilhomme rural, franc de collier, bon pour le pauvre monde, faire la prière, le soir, à ses domestiques. Oui, le marquis de Vandeneuil est bien de cette robuste race de la noblesse poitevine, si croyante, si chrétienne, si attachée aux traditions.

12 et 13. — Des cinquante romans dont se compose le bagage, à certains égards encombrant, de Mme Henry Gréville, *la Seconde Mère* est, à mon avis, le plus honnête, le moins mal venu, le mieux observé. Veuf à trente-quatre ans, après dix années d'une union paisible, l'avocat parisien Richard Brice a résolu de se remarier. Le célibat ne s'accommode guère, en effet, aux exigences de sa situation dans le monde, et la solitude est pesante à ce père privé de ses tout jeunes enfants, Edme et Yveline, jalousement gardés en province par leurs grand'mères, Mme Brice et Mme de la Rouveraye. Il faut ajouter (ce qui augmente la nécessité pour lui de convoler en secondes noces) que Richard vient d'être élu député. Il se remarie donc avec Odile Montau-

bray. Et c'est ici que commencent les difficultés. Richard veut reprendre avec lui son fils et sa fille, certain qu'Odile aura pour eux une affection maternelle. Mais ni la vieille Mme Brice, ni Mme de la Rouveraye ne l'entendent ainsi. Jamais elles ne consentiront à voir les enfants de la morte soumis à l'influence et à l'autorité d'une étrangère. De sorte que la tendre Odile, avec tout son amour et sa bonne volonté, se trouve avoir constamment à lutter contre deux belles-mères, la mère de son mari et la mère de la première femme de celui-ci. Pourtant elle ne se décourage pas, et le succès couronne ses généreux efforts. Au bout de quinze ans, après des péripéties poignantes (dont une maladie grave, provoquée par son dévouement), Odile finit par conquérir le cœur d'Edme et d'Yveline si cruellement influencés contre elle, contre la « marâtre. » Elle arrive ainsi à reconstituer cette famille désunie, à en être vraiment « la seconde mère. » Pas de grands coups de théâtre, pas de coups de poignards, ni d'empoisonnement. C'est la vie de tous les jours dans sa saine réalité. On trouve, avec le sentiment religieux en plus, la même honnêteté dans *Paule de Brussange,* de M. Édouard Delpit. Il s'agit aussi d'une grande abnégation, d'un grand dévouement. Mais le but diffère. Paule se distingue par une foi ardente et une charité surnaturelle. Un hasard conduit près d'elle un jeune sceptique, son cousin Gérard, pour qui Dieu, la religion, l'âme, l'autre monde sont des termes vides de sens. Gérard se prend à aimer Paule : un abîme les sépare. Il faut le combler. Alors commence l'apostolat de Paule de Brussange. Elle s'attache à convertir son cousin, et elle y parvient. Rien ne s'oppose plus à leur mariage et on croit que ce dénouement à la Scribe est tout indiqué. Il en va autrement. Le bonheur terrestre n'est pas celui que convoite Paule : elle est appelée à une vocation plus haute et se fait Sœur de Saint-Vincent de Paul. Quant à Gérard, vous vous dites que, désappointé, il revient à son vomissement. Vous le prenez donc pour un hypocrite? Non, non! Gérard accepte le sacrifice : il est sincèrement chrétien. *Paule de Brussange* nous a un peu surpris, l'auteur ne nous ayant pas jusqu'ici habitué au roman catholique et à l'imitation du *Polyeucte.*

14 et 15. — M. B. Mossé, officier de l'instruction publique, ne se jette pas des pierres. Dans la prévision que la critique pourrait bien négliger de louer son œuvre : *Les Victimes de la vie,* il commence par la louer lui-même : « C'est un récit ému de plusieurs drames de « famille... C'est un roman moral... Ce livre contient des scènes touchantes prises sur le vif. » Tout compte fait, je ne contredis pas à ces compliments amènes. L'histoire d'Élise, la fille séduite, poussée au repentir par la « charitable » Zadezia, ne laisse pas que d'être émouvante si l'on veut. De même, l'aventure de Paul et de Virginie qui, frère et sœur sans le savoir, allaient se marier ensemble, si Rodolphe,

un *deus ex machinâ,* ne fût arrivé à temps, est suffisamment dramatique. On peut enfin s'intéresser convenablement au martyre immérité de Berthe, abandonnée par Julien son mari. Mais c'est tout ce que l'on peut concéder. Or, M. B. Mossé a de ses *Victimes* une bien autre opinion. Il s'écrie, satisfait et rayonnant : « Mes *Victimes* sont un roman d'un genre tout nouveau, original, sortant des sentiers battus. » Comment l'entend-il ? De longtemps je n'ai lu d'ouvrage aussi solennellement prudhommesque. Et si je critique ainsi ce brave M. Mossé, ce n'est point parce qu'il est juif. S'il avait fait un chef-d'œuvre, je ne lui marchanderais pas plus l'éloge que je ne l'ai marchandé à son coreligionnaire, le brillant conteur Sacher-Masoch. Il est vrai que, dans une lettre à l'auteur des *Victimes de la vie,* le poète de *Mireille* lui dit : « Monsieur, vous travaillez non pour la gloire, mais pour le bien. » Cette réflexion du bon et grand Mistral me désarme — et, puisqu'il s'agit de juifs, j'épingle ici le roman de M. Amédée Jubert : *En Israël.* M. Jubert est catholique : ce qui ne m'empêche pas de trouver son livre littérairement très mauvais. Il y est question d'un riche usinier alsacien qui a le malheur d'accueillir chez lui un banquier israélite et franc-maçon. Laissez à ces gens-là prendre un pied chez vous, « ils en auront bientôt pris quatre, » comme dit La Fontaine. C'est ce qui arrive. L'usinier a besoin d'argent ; le banquier lui en prête. L'usinier ne peut pas rendre, aux termes échus, la somme prêtée. Alors le mielleux banquier se révèle dans toute sa beauté. Ou l'expropriation de l'usinier, et partant le déshonneur et la misère ; ou la main de sa fille au tartufe hébraïque. Heureusement, le fiancé de la demoiselle ainsi convoitée veille. Au moment psychologique, il rachète l'usine et chasse le juif à grands coups de pied. M. Jubert fait ici preuve des meilleures intentions ; mais il ne possède pas suffisamment l'art d'intéresser. Tout ce qu'il expose sur les envahissements et les canailleries de la juiverie franc-maçonnique est vrai. Seulement, ce n'est pas nouveau. Avant lui, M. Édouard Drumont avait dit les mêmes choses et beaucoup mieux.

16, 17 et 18. — *Teurkia,* de M. Albert Caise ; *Milord Tripot,* de M. Henri de Fonbrune ; *Le Royaume de Saba,* de M. Alfred de Sauvenières, sont trois romans d'aventures.

Le premier, fort mal charpenté, s'efforce, sans y parvenir, de nous intéresser à l'histoire d'une jeune Algérienne que l'on croit être la fille du notaire Dormois et qui se trouve être, au dénouement, la sœur d'un galantin arabe, amant de la femme de ce tabellion. Il y aurait un inceste au bout, si la véritable origine de la petite Algérienne n'était connue à temps. M. Caise a eu la prétention de nous initier dans ce livre aux mœurs de l'Algérie. Il y parle, en effet, de la prostitution musulmane, des aissaouas, de la danse du ventre et de la préparation

du couscoussou. Mais ce n'est pas suffisant. Ce qui est vraiment observé dans *Teurkia,* c'est l'étude des mœurs dépravées des colons qui exercent là-bas une profession libérale. Signalons aussi, dans les pages du prologue, ce détail historique : « A Marseille, un employé de la douane eut l'infamie de visiter le cadavre d'un des fils du maréchal de Bourmont, héroïquement tombé, le 23 juin 1830, sous les murs d'Alger. Après la chute de Charles X, on rapportait à la terre natale cette glorieuse dépouille. La sonde d'un gabelou la profana, pendant que l'administration refusait au père exilé le passage sur un navire français. » Voilà un juste hommage rendu à une grande mémoire qui vaut beaucoup mieux que les tirades de l'auteur contre les « curés » algériens. N'ont-ils pas l'audace d'essayer de christianiser les Arabes ? Aux yeux de M. Caise, c'est là un crime irrémissible. Ces « curés, » pour parler le langage attique de l'auteur de *Teurkia*, n'ont cependant jamais converti de force aucun musulman.

Le second de ces romans d'aventures, *Milord Tripot,* nous promène dans les vilains dessous et les bas-fonds de la vie parisienne. « Milord, » de son vrai nom, s'appelle Calouche. Chef d'une association d'escarpes et de chourineurs, il a tué (ou du moins cru tuer) un jeune Français, Médéric Lasserre, revenant des Indes. Muni des papiers du prétendu mort, Calouche se fait passer pour Médéric, entraîne le père de celui-ci dans un guet-apens où on l'assassine, s'empare de sa fortune, se débarrasse dans un duel incorrect du fiancé d'une jeune fille de bonne maison qu'il a la prétention d'épouser, enferme dans une oubliette son ancienne maîtresse, laquelle possède tous ses secrets, gagne au jeu, en trichant, des sommes fabuleuses, sait écarter adroitement ses complices, combine son riche mariage, jette de la poudre aux yeux à son futur beau-père, est à la veille de triompher de tous les obstacles, quand surgit le vrai Médéric. Il n'a pas de peine à démasquer « Milord. » On voit que M. Henri de Fonbrune a beaucoup lu MM. Gaboriau et du Boisgobey.

Le troisième roman de la série nous dédommage des deux premiers. Les aventures que raconte M. Alfred de Sauvenière, dans *le Royaume de Saba,* n'ont au moins rien de rabâché ni de banal. Elles sont originales et vraiment extraordinaires. Trois Français, Joseph Véraer, chasseur d'éléphants et chercheur d'or ; le comte Richard d'Aulny, gentilhomme à l'humeur voyageuse ; le lieutenant de vaisseau Rimert, en congé d'un an, partent de la côte de Zanzibar pour l'intérieur de l'Afrique. Ils ont formé le projet de se rendre dans le royaume de Saba qui, d'après un manuscrit trouvé par Veraer, existe encore et possède des trésors incalculables. C'est de là que vint la reine Balkis qui visita Salomon. Pour entrer dans cette nouvelle terre promise, peuplée d'hommes superbes, parsemée de cavernes pleines de diamants, il faut

traverser quarante lieues de sable et gravir ensuite des montagnes de neige et de glace. Plusieurs Européens ont tenté l'entreprise : tous sont restés en route. Cela ne rebute pas nos hardis explorateurs. Un nègre mystérieux, d'une force herculéenne, nommé Bampa, demande à se joindre à eux. Un instinct secret l'avertit qu'il retourne vers sa vraie patrie. Les hommes blancs l'admettent. Ils achètent leurs munitions à Port-Natal et l'expédition commence. Elle a quelque chose de fabuleux. Ils ont à lutter d'abord contre les éléphants, les singes, les antilopes et les serpents. Bampa leur est ici d'un grand secours. Puis ils pénètrent dans le désert, un désert de sable, immense, sans eau, sous un soleil torride. Ce désert est mortel : l'aigle lui-même ne le traverse pas. Eux le traversent, grâce à Bampa, qui sait découvrir les sources cachées et les oasis. Il leur faut gravir ensuite de petits pics arides : leurs provisions de bouche sont épuisées. Ils vont mourir de faim, lorsque le providentiel Bampa découvre un ravin garni de melons sauvages. Plus haut, c'est pire encore. De la chaleur sénégalienne, ils passent brusquement au froid sibérien. Ils rampent sur la neige ; ils glissent sur la glace. Enfin, après des efforts surhumains, ils abordent l'autre versant de la montagne. Changement à vue : c'est un véritable Éden. Quatre hommes à teint cuivré et qui parlent zoulou les arrêtent et vont les tuer : la loi du pays l'exige. Cela contrarie le lieutenant Rimert : il a un ratelier de fausses dents. L'émotion le fait tomber par terre : il le ramasse et le remet tranquillement en place. Stupéfaction des sauvages. Veraer tire en l'air un coup de fusil : nouvelle stupéfaction. Ils prennent les hommes blancs pour des êtres supérieurs, descendus des planètes, s'inclinent devant eux, et les mènent devant le roi du pays, l'atroce Tuala. C'était un géant à l'œil crevé, altéré de sang, et qui gouvernait selon les avis d'une vieille sorcière plus cruelle encore. Comment nos courageux Français parvinrent à dominer Tuala, comment ils en imposèrent à ses féroces sujets, comment ils surent tirer parti d'une éclipse de soleil qu'ils avaient prédite à l'avance, comment ils firent une révolution dans le pays et aidèrent Bampa (qui était le fils du prédécesseur de Tuala le Sanguinaire) à monter sur le trône, comment ils se défirent de la sorcière Cagaola, comment ils entrèrent dans les fameuses cavernes de diamants, comment ils en sortirent, heureux d'avoir la vie sauve, et sans pouvoir rien emporter, comment enfin ils purent revenir à Port-Natal, ce serait trop long à raconter. Mais on dirait vraiment un conte des *Mille et une Nuits*. Il y a néanmoins, dans cette fantaisie, un chapitre à la Jules Verne dont les détails scientifiques sont des plus précis. C'est celui qui a trait à l'ascension par nos quatre voyageurs des hautes montagnes qui leur dérobent le « royaume de Saba. » Tout en lisant, je pensais à l'ascension, très réelle celle-ci, que viennent de faire, pour

aller du Caucase aux Indes, trois Français, nos contemporains, MM. Bonvalot, Capus et Pépin. Ils ont, pendant quatre-vingts jours, grimpé sur le « toit du monde, » sur le plateau du Pamir, marchant et couchant dans la neige, dans l'air raréfié, à des altitudes qui varient entre trois mille et cinq mille mètres, sous la morsure d'un froid qui tombait la nuit à vingt-huit degrés, alors que vers midi le thermomètre rebondissait à quarante, chauffé par un insupportable soleil. Et l'on prend la peine d'écrire des romans!... Mais, si bien imaginé qu'on le suppose, jamais roman n'offrira l'intérêt de ces vivantes réalités-là!

19, 20 et 21. — Le roman historique est, depuis quelque temps, bien abandonné. On peut néanmoins rattacher à ce genre illustré par Walter Scott, Alexandre Dumas père et Auguste Maquet, *les Coups d'épée au pays comtois,* par M. Alfred de Besancenet; *la Fiancée de la Fontenelle,* par M. Charles d'Héricault; *Sire*, par M. Léon Lavedan.

Si M. de Besancenet, dans un récit un peu écourté mais très dramatique, nous transporte en Franche-Comté et en Lorraine, pendant la période agitée de la guerre de Trente Ans, et nous montre un brave gentilhomme de Besançon qu'un dépit amoureux change en reître implacable, brûlant, tuant et saccageant, M. d'Héricault nous initie aux infamies et aux grandeurs d'une époque plus agitée encore, l'époque révolutionnaire, et nous offre le spectacle d'une jeune fille de haute noblesse qui, par amour aussi, mais surtout par vengeance, foule aux pieds les traditions de sa famille, se coiffe du bonnet rouge et consent à jouer les déesses Raison dans la ville de Brest. A côté de cette aristocrate dévoyée passent les grandes figures du vieux marquis d'Argentré, de Renée sa petite-fille, du bon chevalier Guy-Émile de Mézarnou, et même du corsaire Bois d'Ébène. Il faut dire à la décharge de Julie de Toulange, devenue la citoyenne Hébé, qu'elle a été trompée, accaparée, séduite par un homme que M. d'Héricault nous présente comme l'incarnation même du mal. C'est le chef des jacobins de Brest, Maurice Éber de la Fontenelle, descendant de ce ligueur qui fut roué en place de Grève, sous Henri IV, pour avoir terrorisé la Bretagne. Il était beau, intelligent, mais d'une âme perverse, d'une ambition effrénée, vendue aux sociétés secrètes qui jouèrent un rôle si néfaste pendant la Révolution. Ce La Fontenelle avait su inspirer une ardente passion à Julie de Toulange, vexée de la façon méprisante dont la noblesse bretonne l'avait traitée à cause de son père condamné à tort comme coupable de haute trahison. Julie épouse La Fontenelle et le suit dans tous ses excès, jusqu'au jour où, fixée désormais sur la perversité de l'homme à qui elle a donné sa foi, la citoyenne Hébé, repentante et désabusée, revient à Dieu. La Fontenelle périt sur l'échafaud. Ce roman est écrit avec beaucoup de verve. — Je rends le même témoignage à *Sire,* de M. Léon Lavedan, mais je

l'aime moins. Il a, d'une façon trop ironique, raconté les égarements d'un culte et d'une conviction des plus respectables. Beaucoup d'excellents royalistes ont cru jadis que Louis XVII n'était pas mort au Temple. De là cette longue série des faux Dauphins qui dure encore. Il fallait aux imaginations crédules un aliment sans cesse renouvelé : Hervagault, Mathurin Bruneau, Richemont, Naündorff eurent, en leur temps, de nombreux et dévoués partisans. C'est contre cette persistante croyance qu'est dirigé ce roman historico-satirique de M. Lavedan. L'action se passe en 1840. La comtesse de Saint-Salbi, dont le mariage a si peu duré qu'on peut la considérer comme une vieille fille, a une véritable religion pour l'innocente victime de l'abject Simon. Elle croit, comme un article de foi, que Louis XVII a été sauvé de la main de ses bourreaux, qu'il vit obscur et ignoré quelque part et qu'il montera un jour sur le trône de ses pères. Chaque jour, elle implore le Ciel pour le retour de son Roi, et peu à peu ses illusions tournent à la manie. Elle en tombe sérieusement malade. Pour la guérir, le docteur Lecharme combine un plaisant stratagème. Le hasard lui fait rencontrer un certain Denis Roulette, qui a été tour à tour postillon, traiteur, écrivain public, teinturier, voyageur en bonneterie et comédien. Il a juste l'âge qu'aurait Louis XVII, s'il vivait, et dans l'ensemble de sa personne on peut trouver à la rigueur une certaine allure bourbonienne. Lecharme invite, moyennant finances, le sieur Roulette à jouer, pour une fois, devant sa cliente le rôle de Louis XVII. L'entrevue a lieu et l'ex-comédien s'en acquitte à merveille. La comtesse est sauvée; mais elle ne peut plus se passer de l'aventurier et celui-ci est si bien accueilli, qu'il prend goût à l'emploi, s'installe à l'hôtel Saint-Salbi, fait chasser le docteur qui le gênerait, suit sa « noble sujette » dans un de ses châteaux et l'épouse morganatiquement. Dès lors l'odieux Roulette jette le masque et donne un libre cours à ses vils instincts. Sûr désormais de l'avenir, riche, gavé, béat, il se grise, court le guilledou, jure comme un païen, insulte sa femme. Une fois même, à la grande stupeur de la comtesse qui ne peut attribuer de tels écarts du « Roi » qu'à son enfance malheureuse, il se déclare... républicain. Tué par une indigestion, il est pleuré sincèrement par Mme. de Saint-Salbi qui lui fit faire des funérailles magnifiques. La mystification est réjouissante : j'aurais voulu dans le récit moins d'irrévérence, un peu plus d'émotion. Le sentiment de la pauvre mystifiée s'égare, c'est vrai. Mais n'y a-t-il pas dans cette foi, que rien n'amoindrit, que rien ne détruit, pas même les aveux de Roulette, quelque chose de mélancolique et de touchant? Il me semble qu'ici la pitié était plus de mise que l'ironie.

22. — Cette fois du moins l'inépuisable Ouïda de la Ramée a su faire un roman, sans l'émailler de blasphèmes païens contre le catholicisme.

Cela passait à l'état de manie et l'énerguménat était au bout. Dans *le Chemin de la gloire*, la manie ancienne n'apparaît pas, et le talent de l'auteur y gagne. Les premières pages de sa nouvelle œuvre sont ravissantes. Nous suivons les débuts dans la vie d'un petit orphelin, qui sera plus tard un compositeur de génie, et qui, en attendant, garde les chèvres sur les collines tristes des Apennins. Signa est son nom. C'est aussi le nom de la ville où habite le brave Bruno, son père d'adoption. Signa, petit bonhomme aux yeux noirs, aux membres grêles et hâlés, à la figure maigre et pensive, est doué d'une voix d'ange. Il chante partout, dans les champs, dans les bois, à l'église, aux processions. La poésie et la musique flottent dans son cerveau. Il ne sait pas ce qu'il chante, mais il chante quand même, pensant que Dieu l'a créé pour cela comme il a créé les pinsons et les rossignols. Avec l'âge, le goût lui vient. Il désire apprendre, savoir. Bruno se sacrifie et l'envoie aux écoles de Bologne, de Florence et de Rome. Ce n'est pas de l'argent perdu. Le petit pâtre est maintenant un maëstro célèbre. De Milan à Naples, ses opéras d'*Actée* et de *Lamia* sont joués sur tous les théâtres, et applaudis avec enthousiasme. Signa retrouve un jour à Rome une jeune fille, Gemma, qu'il avait jadis chastement aimée, lorsqu'il venait passer les vacances chez Bruno. Cette rencontre est l'*ananké* mortel de sa destinée. Gemma n'est plus la timide paysanne d'autrefois : c'est aujourd'hui la courtisane à la mode. Dès ce moment, Signa est perdu pour l'art, et son génie s'éteint au contact funeste de cette Dalila. Bruno n'hésite pas à commettre un crime pour sauver son fils. Il arrive à Rome et tue la courtisane. Crime inutile ! Le maëstro se suicide et le pauvre justicier monte sur l'échafaud en priant pour l'âme de son enfant. *Le Chemin de la gloire* est un des meilleurs romans d'Ouïda et l'action s'y déroule en partie au milieu des paysages de la campagne toscane décrits avec beaucoup d'art et de sentiment.

23, 24 et 25. — Tous les intellectuels connaissent ce beau début de *Rolla :*

> Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
> Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
> Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
> Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
> Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?

Valentin Nebuli, peintre italien, s'en est inspiré pour brosser un tableau sur lequel il compte aussi comme un acheminement vers « la gloire. » Or, la malechance fait qu'il ne peut pas vendre sa toile, *l'Écume de la mer*. Gardera-t-il de même Chiarina, la jeune femme qu'il rêve d'épouser, sans se douter que celle-ci est encore en puissance de mari ? La vente du tableau et la noce en perspective, telle est la double question autour de laquelle pivote, très indécis, le peintre Nebuli. Grâce à son ami Ferdinand Pasquali et surtout à l'ingéniosité de la

charmante Henriette, femme de ce dernier, tout se dénoue à la satisfaction du peintre. Il vend son tableau et il épouse Chiarina — dont le premier mari a su mourir au moment psychologique. Ce roman de M. Salvatore Farina est trop vanté. C'est coulant, jovial, écrit à la bonne italienne ; mais l'action, très vulgaire, n' « empoigne » pas. Tel quel pourtant, il est encore préférable au roman plus dramatique, mais par trop diffus de M[rs] Alexander : *Une seconde vie.* Celle qui vit deux fois est une jeune Anglaise, Mildred Carr, orpheline et ruinée, devenue par le mariage, le « patito, » la « chose » d'un certain Welby, homme cupide, avare, jaloux, grossier, aux instincts pervers. Ce qu'il fait soun. à cette douce créature est inimaginable, si bien que, dans une excursion en Suisse, Mildred s'entend avec un guide, simule une chute dans une crevasse qu'elle traversait sur un pont de neige, et, jetant un cri terrible de désespoir, se cache tranquillement derrière un rocher. Les recherches faites n'ayant donné aucun résultat, Welby croit Mildred morte et retourne à Londres. Mildred y retourne aussi, sous un autre nom et par un autre chemin. Elle entre comme gouvernante dans une grande famille rurale, et une existence nouvelle, heureuse, paisible et tranquille, commence pour la prétendue trépassée. Tout irait bien si, plus tard, Welby ne cherchait à se remarier. Il faut empêcher ce crime de bigamie et dût son bonheur en périr, Mildred se montre à son ancien bourreau. Le saisissement est tel qu'il en meurt. Mildred épouse le bon et loyal Leigh, un écrivain connu qui l'avait maintes fois défendue contre ses calomniateurs. Cette histoire ne serait pas sans intérêt si elle était réduite d'une bonne moitié. — Trop longue pareillement est la *Maud Dexter,* de M. Ernest Gaullieur. Cependant, il y a, dans ce roman-ci, des scènes véritablement mouvementées, et l'auteur y esquisse avec une justesse et une vigueur singulières des types américains fort curieux. Tel ce Richard Dexter, qui, abandonné par sa femme et sa fille, pendant qu'il guerroyait dans le sud, change de nom et s'en va dans le Far-West, vivre de la vie aventureuse des convicts ; tel ce Samuel-Nicodémus Clark, banquier véreux qui se marie avec une femme scélérate et, après avoir fait faillite, s'entend avec un avocat non moins véreux pour dépouiller une riche orpheline de sa fortune. M. Gaullieur prétend que ces mœurs-là sont spéciales à l'Amérique. Hélas ! depuis quelque temps, la France, sous ce rapport, s'américanise terriblement.

26, 27, 28, 29, 30. — Je croyais qu'on finirait bientôt par se dégoûter des romanciers russes : je me trompais. On les traduit toujours, et plus que jamais. Et ce sont maintenant des noms nouveaux. Voici Alexandrovitch Vonliarliarski, dont M. Xavier Marmier nous présente *la Grande Dame* : tableau des caprices d'une coquette de haute noblesse qui, s'ennuyant à la campagne, tourne la tête d'un petit capitaine en

retraite, et, à Saint-Pétersbourg, lui ferme brutalement la porte de son hôtel et lui montre un mépris dont il meurt. A mentionner seulement dans cette œuvre quelques pages sur une chasse au loup manquée et sur les nuits d'hiver en Russie, les magnifiques nuits de décembre, avec leur ciel étoilé, leurs neiges étincelantes, leur silence mystérieux. — Voici Dmitri Gregorovitch, et ses *Parents de la capitale.* Chose essentiellement rare dans la littérature moscovite, ce roman est humoristique et gai. Il ne faut point s'en étonner : l'auteur, par sa mère, a du sang français — et, lorsqu'il nous raconte le voyage à Saint-Pétersbourg du couple Fouliguine, les déboires inouïs qui les assaillent dans cette ville où ils sont attirés par un cousin carotteur, roublard et besoigneux, les tours pendables dont ils sont la dupe, on croirait lire du Labiche de derrière les fagots. — Voici Théodor Réchetnikov, et *Ceux de Podlipnaïa.* La gamme change du tout au tout. Nous nageons en plein dans le pessimisme, dans le navrant et dans le noir. C'est un tableau quasi photographique des mœurs grossières, des habitudes superstitieuses, de la vie misérable d'une tribu perdue de paysans qui adorent le soleil, la lune, les étoiles, la pluie, les éclairs, qui vivent dans une bestiale promiscuité, que le fisc écrase, que le pope décime, que le seigneur pressure, que la justice persécute et dont quelques-uns quittent leur pays pour aller « bourlaquer » sur le Volga, tandis que les autres se résignent à leur sort. Certes, ce Theodor Réchetnikov, fils d'un diacre, longtemps vagabond, puis petit employé vivotant d'un appointement dérisoire, connaît le peuple : il plaide sans déclamation la cause des malheureux, des ignorants et des opprimés. Il a fait du naturalisme avec de vrais documents humains bien avant M. Zola. Mais, pour tant qu'on le vante, cet écrivain ne m'attire pas. Ce sont toujours les mêmes tableaux, les mêmes descriptions. Pas de situations poignantes, pas d'intrigues, pas d'affabulation. Il décrit patiemment, lentement et avec une sincérité d'où se dégage parfois une bizarre impression d'amertume, la vie de ses prolétaires, ne négligeant aucun détail. Eh bien ! c'est constamment trivial, terre-à-terre, sans élévation, sans idéal, du Champfleury moins l'éclat de rire et, à la longue cela devient fastidieux. Il y manque l'art dont se réclame toujours, même quand il parle des humbles et des petits, le comte Léon Tolstoï. On nous objectera que c'est moins vrai. Qu'importe ! Dans un roman, le dilettantisme littéraire n'est pas pour nous déplaire. Et d'ailleurs l'art n'empêche pas Tolstoï de rester sincère. Son *Prince Neklioudov*, qui vient de paraître, qu'est-il ? sinon un roman vrai, l'histoire d'un grand seigneur qui ne demande pas mieux que de se consacrer au bonheur de ses moujicks et qui, n'étant payé en retour que par des grossièretés, des rebuffades et des hypocrisies, se dégoûte de l'humanité, s'adonne au jeu, s'y ruine et en meurt. Cette œuvre date

d'avant l'évolution mystique de l'auteur. Aujourd'hui, il n'aurait pas fait Neklioudov se suicider et il aurait parlé des moujicks d'une façon moins cavalière. Témoin le livre, chrétien d'intention sinon de fait : *Pour les enfants,* qu'il vient d'écrire à l'usage de l'enfance et de la jeunesse de son pays. Il y a de tout dans ce volume : souvenirs du jeune âge, fragments du journal d'un chasseur, contes historiques pleins de couleur (comme ce *Yermak* où revit l'époque demi-barbare d'Ivan le Terrible), anecdotes morales, fables, apologues, leçons d'histoire naturelle, et tout est approprié à un but philosophique et social que l'on peut résumer ainsi : « L'éducation de l'enfance est à réformer de fond en comble. » Selon Tolstoï, l'enfant est beaucoup plus près de cet idéal d'harmonie, de vrai, de beau, de bien, auquel on prétend le hausser. Le noble écrivain se lamente sur l'éducation .usse. Que dirait-il donc s'il savait ce que les paulbertistes enseignent dans certaines de nos écoles — les écoles sans Dieu !

31. — La Nouvelle française paraît subir une éclipse. Elle est moins cultivée qu'il y a dix ans. Quelques écrivains, à l'exemple M. de Maupassant, prostituent ce genre délicat et fin à des scènes de mauvais lieu. Ainsi le recueil de M. Paul Bonnetain intitulé : *Marsouins et Mathurins* s'ouvre par *Fille à soldats*, une réduction de la puante *Fille Élisa* de M. Edmond de Goncourt. A la recherche d'une popularité de mauvais aloi, M. Bonnetain débuta, il y a quelques années, par un livre innommable. On croyait qu'il était à jamais sorti de ces musées Tussaud du bas naturalisme où l'on fait payer des suppléments aux curiosités dépravées qui veulent tout voir. *Filles à soldats* prouve qu'il revient encore, de temps à autre, à cette littérature. Il fallait, au moins, imprimer à part une pareille lubricité et ne pas l'accoler à *Tombe bleue, Une évasion, Ours de mer,* qui sont des nouvelles maritimes pleines de fraîcheur, d'émotion et de salubrité.

32. — M. le docteur Jules Cyr déclare que ses *Scènes de la vie médicale* ne s'adressent pas aux gens du monde : il les a surtout écrites pour ses confrères. L'auteur, en effet, y dévoile une infinité de comédies, de tartuferies, de travers, de ridicules, de vices même dont seuls les médecins sont coutumiers. Pourtant, n'exagérons rien. Le docteur Cyr n'appuie pas trop : il se contente d'effleurer. Il a même la plume discrète. Ainsi, quand il décrit les péripéties de son premier accouchement, il a le bon goût de ne pas entrer dans des détails techniques, ne se sentant pas d'ailleurs de force à lutter sur ce terrain éminemment naturaliste avec l'auteur de *Pot-Bouille.* Toutefois, il ne s'est pas privé de quelques histoires risquées à propos des dangers de la consultation et de certaines putiphars qui feignent des maux qu'elles n'ont pas. Les deux meilleures « scènes » esquissées par le docteur Cyr sont : *Les Médecins spécialistes* et *les Médecins journalistes.* C'est pétillant.

33 et 34. — *La Petite Bibliothèque française* de MM. Jouaust et Sigaux vient de s'enrichir de deux nouvelles plaquettes : *Les Trois Belles,* par M. Albert Cim, et *Colombine,* par Mme Georges de Peyrebrune. Les « trois belles » sont les filles d'un chirurgien en retraite dont l'aînée, qui ne veut pas se marier, s'est donné pour mission de marier les deux autres. Elle s'y emploie si naïvement qu'elles prennent toutes irrévocablement place dans le régiment de sainte Catherine. — La *Colombine* de Mme de Peyrebrune est une fine mouche qui, pour avoir son « pierrot, » flatte l'avarice de sa mère, la veuve Liardon, et la ruse lui réussit admirablement. Cela tient sur une pointe d'aiguille, mais cela se lit avec plaisir.

35. — Fantaisie, roman, voyage, philosophie, psychologie, rêverie, poésie, anecdotes, causeries, paysages, portraits, il y a un peu de tout cela dans *la Grande Bleue,* de M. René Maizeroy. Il y a aussi (c'est dans les habitudes de l'auteur) des tableaux sensuels et voluptueux, qui déparent ce livre consacré à célébrer la mer, l'océan, l'infini, et dont certaines pages, d'un coloris superbe, en donnent la vraie sensation. Chaque chapitre de *la Grande Bleue* a été préfacié par MM. Paul Bourget, Pierre Loti, Guy de Maupassant, Paul Bonnetain, Jean Richepin et Paul Arène. La note sombre, l'observation cruelle et douloureuse dominent ces préfaces sur les choses et les gens de mer. Je ne fais d'exception que pour *la Pêche à l'oursin.* C'est, comme on dit aujourd'hui, le « clou » du livre. Il est vrai que ce clou a été planté par Paul Arène, un conteur méridional qui, en ses bons jours, a le soin de tremper sa plume si pittoresque et si française dans l'arc-en-ciel.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur von OSCAR VON GEBHARDT und ADOLF HARNACK. IV. Band. Heft I. *Tatiani Oratio ad Græcos,* recensuit EDUARDUS SCHWARTZ. V. Band. Heft I. *Der pseudocyprianische Tractat de Aleatoribus, die älteste lateinische christliche Schrift. Ein Werk des römischen Bischofs Victor I (Saec. II).* Von ADOLF HARNACK. Leipzig, Hinrichs, 1888, 2 vol. in-8 de x-105 et 135 p.

MM. Oscar von Gebhardt et Adolphe Harnack continuent sans relâche la publication d'anciens textes de la littérature chrétienne. M. Édouard Schwartz nous donne dans leur collection une édition critique du discours de Tatien aux Grecs ou païens. Il travaille depuis six ans à préparer avec M. Oscar von Gebhardt une édition des apologistes grecs. Il nous donne aujourd'hui le premier fruit de ce travail. Dans sa préface, il nous fait connaître les manuscrits dont il s'est servi et la manière dont il a exécuté son travail. Le texte grec est publié avec le plus grand soin ; les diverses leçons et variantes sont indiquées en

notes au bas des pages. Il est suivi des scholies d'Arétas, tirées du manuscrit de Paris 174; de fragments et de témoignages divers, d'une table des auteurs cités dans le discours aux Grecs, des noms propres qu'il contient et enfin des mots grecs. Cette édition du texte doit être complétée par un commentaire de M. Schwartz.

Le petit traité *De aleatoribus* ou des Joueurs de dés, publié par M. Harnack, a une véritable importance, non par son sujet, mais par son auteur. Cet opuscule, imprimé par les éditeurs de S. Cyprien à la fin des éditions de ce Père de l'Église et rangé parmi les *spuria*, n'avait pas jusqu'ici attiré l'attention. Pamélius, dans son édition de saint Cyprien, en 1568, avait déjà reconnu qu'il ne pouvait être l'œuvre de l'évêque de Carthage et il avait même dit, à propos du chapitre Ier : « Il résulte de ce passage que c'est l'œuvre d'un pontife romain. » Bellarmin, dans son livre *De scriptoribus ecclesiasticis*, avait été du même avis. Mais, depuis lors, personne ne s'en était plus guère occupé ; on avait répété seulement ce qu'avaient dit Pamélius et Bellarmin, jusqu'à ce que M. Harnack ait repris la question. Il l'a étudié à fond, et il est parvenu à établir que le *De aleatoribus* a été composé à Rome par le pape saint Victor Ier, Africain d'origine, qui occupa le siège pontifical depuis 189 jusqu'à 198. Ce pape joua un rôle important. Il condamna l'hérésie de Théodore de Byzance, qui niait la divinité de Jésus-Christ, et malgré l'opposition des évêques d'Asie, il fixa la fête de Pâques au jour où nous la célébrons encore aujourd'hui, c'est-à-dire au dimanche qui suit le quatorzième jour de la lune de mars. Il souffrit le martyre sous Septime Sévère. Son opuscule est écrit en latin vulgaire. On y lit par exemple : *pro pecoris* et *pro pecora; sub cura nostri; vellera qui; idem Spiritum sanctum*, etc. Le texte est d'ailleurs mal conservé. Mais, quelle que soit l'incorrection du langage et la corruption du texte, ce monument de l'antiquité n'en est pas moins vénérable, indépendamment de son origine pontificale, car il date du second siècle et est par conséquent le plus ancien écrit ecclésiastique latin qui soit parvenu jusqu'à nous. C'est donc par l'œuvre d'un pape que s'ouvre chronologiquement la Patrologie latine. A cause de son origine, ce petit écrit mériterait bien d'être étudié en détail par un théologien catholique. Nous n'en relèverons ici qu'un trait. Saint Victor cite souvent les saintes Écritures et son traité est le premier écrit latin où il soit fait usage, à Rome même, du passage de saint Mathieu, XVI, 18, qu'on trouve aussi ensuite dans Tertullien : « Je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon église, etc. » Le texte de saint Jean : « Pierre, m'aimes-tu ? » est aussi rappelé dès le commencement du traité, comme le texte de saint Matthieu.

M. Harnack a publié le texte latin avec les variantes et des notes. Il l'a fait suivre d'une étude sur la conduite de la primitive Église

relativement aux jeux de hasard ; sur la forme et sur la langue du traité ; sur les citations de l'Écriture ; sur l'époque, le lieu et l'auteur de la composition du *De aleatoribus*. L'ouvrage se termine par un appendice, où ce traité est comparé avec le Pasteur d'Hermas, et par un index lexicographique latin du *De aleatoribus*. Les idées protestantes de l'éditeur se manifestent çà et là ; mais il a rendu, par sa savante publication, un grand service à la littérature chrétienne et à son histoire, et c'est justice de lui en savoir gré. L. M.

L'Index, *son histoire, ses lois, sa force obligatoire,* par l'abbé Petit, professeur au grand séminaire de Blois, avec approbation et imprimatur. Paris, Lethielleux, 1888, in-8 de IV-120 p. — Prix : 1 fr. 50.

Voilà un livre d'une utilité incontestable et grandement opportun. On ne saurait nier la puissance qu'exerce aujourd'hui le livre, surtout pour le mal ; c'est peut-être le fléau le plus terrible de tous ceux qui ravagent la société. Toutefois, ce mal n'est pas absolument sans remèdes ; mais il n'y a que l'Église qui en possède et qui puisse les appliquer. L'Index en est un. Tout le monde parle de l'Index, sans en avoir le plus souvent de notion exacte, sans connaître ses règles, sa force obligatoire, son importance. Le livre de M. l'abbé Petit, professeur de théologie à Blois, renseigne sur tout cela de la manière la plus satisfaisante. Son exposé est clair et précis ; il procède comme par théorèmes et avec beaucoup de méthode : on reconnaît le théologien à chaque page de ce traité, à la fois solide et complet.

Avant de retracer l'historique de l'Index, ses lois, sa force obligatoire, l'auteur expose les principes généraux sur le magistère de l'Église, son pouvoir d'enseigner, considéré dans sa source, son objet, ses organes, ainsi que dans son triple caractère d'indépendance, d'universalité et d'infaillibilité. De ce magistère découle le droit de l'Église de condamner les mauvais livres, droit sanctionné d'ailleurs par la pratique séculaire, quoique variant suivant les temps. Ici commence le récit des origines de l'*Index,* tant de la congrégation que du livre de ce nom, de la composition actuelle de celui-ci et du catalogue alphabétique des ouvrages défendus ou de l'Index proprement dit. Je signalerai les sages observations de l'auteur sur la lecture des mauvais journaux et revues ; sans être compris au nombre des « livres » prohibés, ils sont atteints par des règles générales de l'Index, s'ils ne le sont déjà par le droit naturel (p. 124). Mais l'*Index* oblige-t-il en France? L'auteur répond affirmativement. Il prouve que les décisions de la congrégation de l'Index ne souffrent pas d'exception, ni au point de vue doctrinal, ni à celui de la discipline ecclésiastique ; qu'on ne peut invoquer la coutume contraire, surtout après la consti-

tution *Apostolicæ Sedis* et les décisions des derniers conciles célébrés en France. Pour conclusion, il insiste sur le vrai point de vue où l'on doit se placer pour considérer toutes les graves questions où se place l'Église elle-même, à savoir le salut des âmes, but suprême de sa mission ici-bas et sa fin unique aussi bien que la nôtre. Si elle avertit et presse, si elle menace et condamne, c'est toujours dans le désir d'atteindre cette fin.

Nous souhaitons qne cet excellent livre, que Mgr Laborde a honoré de son approbation épiscopale, en le déclarant utile et opportun, contribue à faire mieux connaître les lois de l'Église touchant la lecture des mauvais livres, et surtout excite à s'y conformer. J. M.

JURISPRUDENCE

Le Code civil commenté à l'usage du clergé, *dans ses rapports avec la théologie morale, le droit canon et l'économie politique,* t. II, 2e partie, par le chanoine Allègre, docteur en théologie et en droit canon. Paris, Delhomme et Briguet, 1888, in-8 (p. 582-1050). — Prix : 12 fr.

Nous avons parlé, il y a quelques mois (*Polybiblion,* t. LII, p. 425), du *Code civil commenté à l'usage du clergé.* Le quatrième volume paraissait en même temps que notre compte rendu. Cette partie de l'ouvrage de M. Allègre embrasse les articles 711-2281 du Code civil, c'est-à-dire qu'elle s'occupe des différentes manières d'acquérir la propriété. L'auteur, continuant à user de la méthode qu'il a judicieusement adoptée, s'attache à des idées générales offrant un aperçu rationel de chaque titre, puis il rappelle les dispositions du droit romain, celles de l'ancien droit français, et expose le système du Code civil en le soumettant à sa critique. Ce n'est qu'après ce travail préparatoire qu'il donne le texte et le commentaire des articles. Un travail ainsi conçu ne peut manquer de rendre de véritables services à ceux qui n'ont ni le temps, ni les connaissances préparatoires suffisantes pour aborder l'étude scientique de nos lois. Ils trouveront ici un *compendium* excellent qui leur évitera des recherches fastidieuses et souvent inutiles. — Nous signalerons spécialement dans ce quatrième volume un appendice intitulé : « Du prêt à intérêt. » Cette difficile question est présentée au lecteur avec les détails historiques et les appréciations théologiques ou canoniques dont elle est susceptible; mais l'auteur ne nous montre pas assez de quel côté il incline. Nous croyons devoir dire que le système proposé par Ballerini, Waffelaert, etc., et complété par Mgr Gasparri, nous semble le seul acceptable. M. Allègre, comme M. Jaugey dans un remarquable article de la *Science catholique* (numéro d'octobre 1888), malgré des vues très justes, ramène toute la question de la licéité de l'intérêt à un « lucrum cessans » : il y a plus

que cela. Les valeurs ne se négociaient pas autrefois avec la rapidité de notre marché et les besoins de l'industrie ne se traduisaient pas par des mouvements de capital aussi considérables qu'aujourd'hui, aussi le contrat gratuit de « mutuum » avait-il plus fréquemment lieu que le contrat onéreux connu sous le nom de « census reservatibus redimibilis. » Ce dernier existait pourtant et il était admis dans les spéculations commerciales. Dans l'état actuel de nos sociétés, le « census reservatibus » a pris une grande extension et une forme spéciale, voilà tout. Retirer de l'intérêt du contrat gratuit « mutuum » est un péché, aujourd'hui comme toujours, parce que c'est une injustice et un manque de charité; exiger l'exécution d'un contrat onéreux dont les stipulations sont fixées par l'usage ou la loi ne saurait être une faute. Nous aurions aimé à voir M. le chanoine Allègre sortir de sa prudente réserve et ne pas incliner seulement à voir dans la perception de l'intérêt admise par l'Église, une sorte de tolérance autorisée par un « lucrum cessans » mais une véritable obligation émanant d'un contrat spécial et que la morale ne désapprouve ni dans sa forme, ni dans son but.

G. PÉRIES.

SCIENCES ET ARTS

Les Deux Maîtres de l'enfance ; le Prêtre et l'Instituteur, par l'abbé AUGUSTIN SICARD. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Clergé et l'Enseignement secondaire spécial, par l'abbé G. SECRÉTAIN. Ouvrage approuvé par Mgr l'évêque d'Angers. Tours, Cattier ; Paris, Larcher, 1888, in-12 de x-291 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Réforme de l'Instruction nationale et le Surmenage intellectuel, par ÉMILE RAUNIÉ. Avant-propos de Jules Simon. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de LI-468 p. — Prix : 3 fr. 50.

Alors même qu'on ne connaîtrait pas les deux précédents ouvrages de M. l'abbé Sicard, couronnés l'un et l'autre par l'Académie française, on aurait vite fait, en parcourant celui-ci, de se rendre compte qu'on a affaire à un des écrivains catholiques les plus compétents en tout ce qui concerne l'histoire et la théorie de l'éducation. Le plan de son nouveau livre est logiquement tracé et toutes les parties en sont traitées avec la même exactitude, la même science, le même désir de porter la lumière dans les esprits, sur une des plus graves questions qui aient été soulevées dans notre temps. Il ira directement à l'âme de tous ceux qui prennent le parti de l'enfance dans la guerre sacrilège entreprise depuis quelques années pour lui ravir l'idée religieuse. Pour défendre la cause de l'éducation chrétienne, M. l'abbé Sicard montre avec précision, avec un esprit philosophique remarquable, avec une grande vigueur de style, d'une part l'admirable puissance de la religion pour la formation de l'intelligence, de la conscience, de la volonté

et du cœur; d'autre part, la radicale impuissance de l'éducation sans Dieu, à ce quadruple point de vue. Tel est l'objet des deux premières parties du livre. L'argumentation de l'auteur est serrée, elle est très attachante aussi, par ce qu'en lisant ces pages, on sent, à n'en pouvoir douter, qu'elles sont inspirées par une conviction profonde, mais par une conviction d'un ordre plus élevé que celle qui résulte uniquement des déductions rationnelles, et aussi par un ardent amour de ces jeunes âmes qu'on veut priver de la vérité. Dans une troisième partie, l'auteur fait appel aux leçons de l'expérience. Il montre chez tous les peuples et à toutes les époques, la religion présidant à l'éducation de l'enfance jusqu'au jour où Rousseau et les philosophes du dix-huitième siècle veulent la bannir des écoles et du foyer. Il raconte le gigantesque effort des hommes de la Révolution pour faire passer cette théorie dans les faits et l'échec final de leur tentative; avec Napoléon la religion rentre à l'école; les lois de 1833 et de 1850 l'y maintiennent, et tandis que chez nous, la guerre lui est de nouveau déclarée sur le terrain de l'éducation, presque tous les gouvernements des deux mondes recourent à son influence civilisatrice ou reviennent à elle, après avoir expérimenté le lamentable système appliqué dans notre pays. On devine les conclusions de M. l'abbé Sicard; il les formule nettement et avec l'autorité de la vérité remise en lumière et démontrée par d'invincibles arguments. Mais son livre est beaucoup plus qu'une excellente dissertation de philosophie et d'histoire, c'est un courageux appel à l'énergie et au dévouement de tous les hommes de cœur. Cet appel sera entendu. Comme le dit fort bien l'auteur : « En Belgique, le parti qui avait attenté à l'enfance a péri par l'enfance. C'est le sort qui l'attend tôt ou tard dans notre pays. Dieu y aidera. » Oui, mais à condition que nous y aiderons nous-mêmes.

— L'enseignement secondaire spécial fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps; les études classiques sont fort battues en brèche aujourd'hui par les utilitaires, la culture désintéressée des lettres compte un nombre chaque jour plus restreint de défenseurs résolus. M. l'abbé Secrétain constate le fait et se demande si cette situation ne crée pas aux catholiques de nouveaux devoirs. Sa réponse est celle-ci : le clergé peut et doit entrer résolument dans le mouvement et se livrer, dans une large mesure, à l'enseignement nouveau. Telle est la thèse qu'il a voulu démontrer dans son volume. Il l'a démontrée en effet, et même surabondamment, en ce sens qu'on a pu lui reprocher, non sans raison, de se rallier avec un empressement quelque peu excessif aux théories nouvelles. En étudiant son livre de près on peut en effet constater qu'il fait son deuil assez légèrement de la situation effacée faite aux lettres anciennes par les pédagogues officiels, et il ne serait pas difficile d'y relever çà et là des phrases qui tendraient à jeter la défaveur sur l'en-

seignement classique. Quoi qu'il en soit, son travail mérite d'être lu, car il est plein d'aperçus nouveaux qu'il est bon de connaître et de discuter. La partie historique de son étude et celle où il met en parallèle l'enseignement réel en Allemagne et l'enseignement spécial en France offrent un intérêt tout particulier en raison des faits trop peu connus qu'on y trouve réunis et démontrés. Enfin, M. l'abbé Secrétain traitant, après tant d'autres, la grave question de l'internat, trouve moyen de sortir des banalités débitées à ce propos dans ces derniers temps. Il ne craint pas de faire l'éloge d'un système aujourd'hui fort décrié, mais il le fait avec mesure, en homme familiarisé avec l'internat chrétien, dont les règlements et les procédés d'éducation ne ressemblent en rien, Dieu merci, à ceux de l'internat universitaire. Aussi les résultats obtenus sont-ils tout à fait différents. Je ne crois pas pourtant que l'auteur arrive à convaincre tout le monde. Qui peut y prétendre d'ailleurs? Dans le cas où son ouvrage serait dans le cas d'être réimprimé, il y aurait lieu de le remanier au point de vue de la composition. L'ordre y manque un peu; les redites n'y sont pas rares. C'est plutôt un recueil d'articles écrits à des dates différentes qu'une œuvre fondue d'un seul jet.

— Il faut croire que l'enseignement public est bien malade dans notre pays; c'est, de toutes parts, un concert unanime de récriminations et de plaintes, et nous assistons journellement à des consultations de médecins plus ou moins compétents qui apportent dans la discussion des projets de réforme encyclopédiques et des systèmes nouveaux, faits de toutes pièces. Telle est la première impression que j'ai ressentie en lisant le volume plein de choses que M. Émile Raunié vient de consacrer à la *Réforme de l'instruction nationale*. D'après lui et la plupart des auteurs qu'il cite, il semble que tout soit à refaire. On a porté le budget de l'instruction publique de quarante-six millions (chiffre de 1870) à cent cinquante millions « et il est *permis d'espérer* qu'il ne s'arrêtera pas à ce chiffre. » Et quel a été le résultat de ces sacrifices hors de toute proportion avec nos ressources? M. Raunié va nous le dire : « Il paraît hors de discussion que notre système d'enseignement ne se trouve aujourd'hui en harmonie ni avec les besoins intellectuels et moraux de la nation, ni avec les exigences de la société moderne ; qu'il est incomplet dans son ensemble, inefficace sinon dangereux dans ses moyens d'action, funeste dans ses conséquences. » Voilà je ne sais combien de milliards bien employés!

Pour démontrer sa thèse, l'auteur étudie successivement l'*Internat* qui fait de nos lycées des « casernes et des prisons ; » l'*Hygiène scolaire* totalement négligée dans la plupart des établissements officiels; le *Surmenage intellectuel,* conséquence des programmes dilatés au delà de toute limite raisonnable et dont les conséquences fatales sont « le

dégoût de l'étude, l'affaiblissement de l'esprit et de la volonté ; » le *Baccalauréat,* « fléau des bonnes études ; » les *Réformes universitaires de 1852 à 1886,* réformes pour la plupart mal conçues, mal coordonnées, mal exécutées. Vient enfin un long chapitre de cent cinquante pages, logiquement divisé en paragraphes où se trouvent discutées les graves questions de la *Collation des bourses ;* de l'*Éducation personnelle ;* des *Examens* qui devraient être « la preuve d'études bien faites » et qui sont « devenues ordinairement, la constatation d'études superficielles, hâtives, improvisées, qui n'ont demandé aucun effort profitable et qui ne laissent derrière elles aucun résultat sérieux. » L'auteur formule ensuite ses critiques et son plan de réforme pour l'enseignement *primaire,* l'enseignement *technique*, l'enseignement *classique* et l'enseignement *supérieur.* La place me manque pour les exposer en détail et à plus forte raison pour les discuter. On peut du reste voir aux pages 463 et 464 un tableau synoptique exposant clairement le système proposé. Il suffira de dire que l'auteur entre dans le vif des problèmes, qu'il donne le pour et le contre avec une remarquable sincérité, qu'il connaît à fond la plupart des livres et articles de revues publiés depuis plusieurs années sur la réforme de l'enseignement. Il les cite constamment et ses premiers chapitres ne sont guère qu'un enchaînement d'extraits, bien choisis il est vrai et presque toujours intéressants. La dernière partie de son livre est beaucoup plus personnelle. Mais je ne comprends guère qu'un esprit aussi libre et aussi éclairé ait cru devoir mettre ses idées sous le patronage des pédagogues de la Révolution. « Ces principes, dit-il, les législateurs de la Constituante et de la Convention ont eu le mérite de les poser nettement, avec une intelligence très haute et très juste des besoins sociaux ; le temps seul leur a manqué pour les mettre en pratique. » Cette appréciation me paraît tout à fait inexacte. A la vérité, on trouve un certain nombre d'idées justes dans les plans de Talleyrand et de Condorcet, plans écartés du reste, sans discussion, par les « législateurs de la Convention, » mais il n'est rien de plus incohérent, de plus chimérique, de de plus contraire aux saines idées en matière d'enseignement que les lois votées de 1792 à l'an IV. Et si le mouvement de réformes qui s'accentuait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle a misérablement avorté, si en l'an X et en 1808, une réaction sans mesure s'est produite, il en faut chercher la raison dans les exagérations insensées de la pédagogie révolutionnaire. M. Raunié fera donc bien de chercher pour ses projets des patrons moins indignes d'eux.

Je ferai remarquer encore que l'auteur ne semble guère connaître, en fait de pédagogues contemporains, que les universitaires. Il y a parmi les catholiques et les membres de l'enseignement libre des auteurs auxquels il aurait pu emprunter des considérations utiles et des

idées justes. On aimerait trouver, dans son œuvre, auprès du nom de Victor de Laprade, ceux de Mgr Dupanloup, du P. Lescœur et bien d'autres encore. De même la pratique de nos établissements aurait pu fournir des indications précieuses. J'aurais enfin plus d'une rectification de détail à présenter. Je n'insiste pas, sûr que les lecteurs sérieux auxquels s'adresse ce livre important le sauront faire tout aussi bien que moi. L'ouvrage de M. Raunié ne saurait échapper à leur attention et je souhaite qu'ils s'y arrêtent. — Je me reprocherais de ne pas signaler le spirituel et profond discours de M. Jules Simon que l'auteur a obtenu d'imprimer en tête de son livre. ERNEST ALLAIN.

Au ministère de l'instruction publique. *Discours, allocutions, circulaires*, par E. SPULLER. Paris, Hachette, 1888, in-12 de XVII-354 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Cousin fut le premier ministre de l'instruction publique qui publia en volume séparé les actes de son administration; MM. Fortoul et Duruy ont imité cet exemple, et M. Spuller le suit aujourd'hui, mais à sa manière; car, là où ses prédécesseurs réunissaient des documents officiels, des lois, des ordonnances, des arrêtés, des instructions, M. Spuller ne réunit que des discours; on ne peut en effet compter, comme acte administratif, une circulaire sur les congrès d'instituteurs, simple dissertation sans conclusion pratique; moins encore deux discours parlementaires, l'un sur les traitements de l'enseignement primaire, question restée en suspens, l'autre sur le transfert qui avait été déjà décidé par décret, des Facultés de Douai à Lille, mesure, celle-là, vraiment révolutionnaire, puisque du même coup elle détruit l'ancienne Université de Douai, et menace la jeune Université libre de Lille. Le volume est donc tout entier de pure éloquence, mais quel fleuve de paroles que ce M. Spuller! Avant lui, les ministres de l'instruction publique, gens occupés d'affaires, ne parvenaient guère à prononcer plus de quatre ou cinq discours par an. En cinq mois, du 5 juin au 8 novembre 1887, M. Spuller en a prononcé trente-quatre; en un an de ministère, il aurait pu arriver à la centaine. C'est que M. Spuller parle de tout et partout ; toutes les occasions lui sont bonnes : distributions de prix, réunions de professeurs, enterrements, banquets, érections de statues, inaugurations de lycées de garçons ou de lycées de filles, d'écoles normales ; il s'en va, pérorant de ville en ville, à Rouen, à Chartres, à Saint-Quentin, à Grenoble, à Dijon, à Digne, à Lille, et jusqu'à Chamonix. Pour se donner tant de mal, qu'avait-il donc tant à dire ? Rien de neuf; si l'on met de côté les compliments, presque aussi obligatoires que laïques, aux auditeurs, aux professeurs, aux autorités, on ne trouve dans les trente-quatre discours

que des variations sur ce thème universitaire bien connu, qui se résume en trois mots : « Obligation, Gratuité, Laïcité, » sorte de trilogie où l'opportunisme a développé depuis dix ans les trois propositions suivantes : 1° Il faut que l'enseignement soit obligatoire, parce que la République, en sa qualité de gouvernement de liberté, doit forcer tous les citoyens à faire ce que, sous les gouvernements de tyrannie, ils étaient libres de faire ou de ne pas faire; 2° Une école qui coûtait trois à quatre mille francs d'entretien annuel, devient gratuite du moment où elle en coûte douze ou quinze ; 3° — Enfin, et ceci a dû réduire au silence tous les chrétiens — le respect dû à la liberté de conscience exige que désormais les Français ne reçoivent plus d'autres enseignements que ceux qu'il plaira aux ministres républicains de leur faire donner. Ces raisonnements sont bien rebattus et peu solides; mais là n'est point, hâtons-nous de le dire, le mérite du volume : ce mérite est tout littéraire; le fond est très léger, mais l'orateur se ratrappe sur la forme.

M. Spuller est un classique, au moins d'intention. En un temps de littérature fantaisiste, il aime le beau style, se plaît à trouver le mot juste et à conduire gravement, à travers les difficultés de la syntaxe, une période longue, savante et harmonieuse. Je gagerais qu'il a gardé du collège quelques cahiers d'expressions. Sans doute ce style étudié sent l'effort; on y a comme un arrière-goût de traduction d'une langue étrangère, mais aussi quel travail! Et dire qu'en cinq mois, M. Spuller a pu composer trente-quatre discours dans ce genre difficile! Rude labeur qui à lui seul démontrerait la sincérité des convictions de l'auteur. Pour se donner tant de mal à mettre ses opinions en belle prose, il faut y croire véritablement. Cette bonne foi portera bonheur à l'auteur. Depuis un an, depuis que ces trente-quatre discours ont été écrits, M. Spuller (et plusieurs de ses amis ont imité cet exemple) paraît être revenu de bien des illusions. En cherchant à se rendre un compte exact de ses idées sur l'enseignement, en étudiant les faits en dehors des statistiques officielles, en s'efforçant de donner au fond même des choses la rectitude et la précision qu'il semblait jusqu'ici réserver exclusivement à la forme, M. Spuller reviendra de ses ardeurs laïcisantes et reconnaîtra sans peine les effroyables erreurs dont fourmille la fameuse trilogie. SCHWARTZ.

La Photographie, *traité théorique et pratique*, par A. DAVANNE. Tome II. Paris, Gauthier-Villars, 1888, gr. in-8 de XIII-573 p. — Prix : 16 fr.

Le premier volume de cet ouvrage, paru en 1886, traitait des généralités de la photographie et de l'obtention du négatif. Le second, qui vient d'être publié, est divisé en trois parties : le *positif* (épreuves aux sels d'argent, de platine, de fer, de chrome, épreuves par impressions

photo-mécaniques); *divers* (les couleurs en photographie, stéréoscopie, agrandissements, projections, réductions; *notions élémentaires de chimie* (définitions, nomenclature, vocabulaire). Le livre de M. A. Davanne est un des plus complets que nous connaissions. Tout scientifique, il permet, grâce au vocabulaire de chimie qui y a été joint, de se rendre compte des propriétés des corps les plus connus et de leur rôle chimique en photographie. Il met aussi au courant des recherches faites au sujet de la photographie des couleurs, problème si attrayant et qu'on peut regarder comme résolu scientifiquement. Citons encore les chapitres traitant des épreuves positives directes de la stéréoscopie, des agrandissements et des projections. Ce dernier est particulièrement intéressant, car les projections lumineuses, comme nous le dit l'auteur, sont maintenant un accompagnement presque indispensable des conférences scientifiques; les perfectionnements apportés aux appareils les ont même appropriées pour l'usage du salon de famille; elles sont à la portée de tous. Deux belles épreuves et de nombreuses figures ornent ce remarquable ouvrage.

Ch. d'A.

BELLES-LETTRES

Les Origines de notre langue et l'Esprit de la langue française, par H. Hardy. Paris, Delagrave, 1888, in-8 de 589 p. en 2 vol. — Prix : 1 fr. 15 le vol.

Études lexicographiques sur l'ancienne langue française à propos du dictionnaire de M. Godefroy, par le Dr A. Millet. Paris, E. Lechevalier, 1888, in-8 de 70 p. — Prix : 2 fr. 50.

Mémoires et Documents scolaires, publiés par le Musée pédagogique. Fascicule no 73. **La Question de la réforme orthographique,** par Arsène Darmesteter. Paris, Delagrave et Hachette, 1888, in-8 de 24 p. — Prix : 0 fr. 50.

1. — M. Hardy, en publiant *les Origines de notre langue,* s'est proposé d'étudier dans le premier de ces volumes, intitulé : « la lettre, le mécanisme, l'anatomie de notre langue, la métamorphose du latin en gallo-romain et en français; » et dans le second, « l'esprit, » c'est-à-dire « l'histoire philosophique de ses développements par les idées et les passions de chaque âge jusqu'à l'aube du dix-septième siècle » (p. i). « Ce livre, dit-il ailleurs (p. vi), est une philosophie, je veux dire une vérité absolue. » « Si mon livre ne vaut pas mieux que beaucoup d'autres, il aura du moins le mérite d'être différent, et l'on pourra dire de lui et à sa louange ce qu'on dit par mépris de tant de choses : Ceci ne ressemble à rien (p. iii). » Par ces extraits, le lecteur peut juger ce qu'est l'ouvrage de M. Hardy. Le premier volume est composé de douze chapitres et d'un épilogue. Une dissection philosophique de la langue française où l'on rencontre l'esprit gaulois, les langues germaines et

les dialectes celtiques, et qui se termine par un hommage rendu à notre langue, ouvre le volume. Puis l'auteur passe à l'alphabet sanscrit, à l'alphabet français, à l'alphabet composé, voyelles, consonnes, lettres initiales, préfixes et suffixes, désinences constitutives. Puis c'est l'âge des mots, la variabilité de l'orthographe, les noms propres, la langue liturgique de l'Église, l'accent tonique qui le préoccupent. Son épilogue est formé de citations destinées « à ceux qui réfléchissent et qui veulent s'instruire, les seuls dont il s'occupe » (p. 235). Le second volume est supérieur au premier. M. Hardy saute bien à pieds joints dans toutes les plates-bandes pour y cueillir des fleurs. Mais au moins, il nous en offre quelques-unes. Il prend notre langue à l'époque gauloise, il parle de ses premiers monuments, de son extension en Angleterre, il compare la langue d'oc et la langue d'oil. Puis, à partir du treizième siècle jusqu'au dix-septième, il consacre un chapitre à chacun : étudiant les manifestations diverses de la langue, éloquence sacrée, scolastique, judiciaire, farces, etc.; et les hommes qui l'ont maniée. Malheureusement, à côté de bonnes œuvres il y en a de mauvaises ; on y trouve de l'ignorance, du manque de goût, et malgré l'apparence d'ordre, un désordre profond. En vérité, M. Hardy avait bien raison de le dire au commencement de son livre : « Ceci ne ressemble à rien. »

2. — Les *Études lexicographiques* de M. Millet sont un ouvrage d'une tout autre sorte. C'est un critique au courant des bonnes méthodes qui sait bien ce qu'aurait dû dire M. Godefroy. Il est même dur pour celui-ci. Mais son livret n'en restera pas moins un appendice nécessaire pour le *Dictionnaire de l'ancienne langue française*.

3. — M. A. Darmesteter, de regrettée mémoire, nous a donné quelques observations fort justes sur la réforme orthographique. « Prudence, tact, et mesure » (p. 15), voilà sa devise. Simplification de l'alphabet, en remplaçant les signes les moins usités par leurs équivalents plus connus : et suppression des lettres inutiles; tel est son but. Pour moyen le dictionnaire de l'Académie et le temps. Avantages scientifiques : la tradition linguistique sera conservée et non plus déformée, et les enfants et les étrangers ne perdront plus un temps précieux à l'étude si aride de l'orthographe. B.-A.

Histoire de la poésie lyrique grecque, par E. NAGEOTTE, professeur de littérature ancienne à la Faculté de Besançon. Paris, Garnier, 1888, in-12 de 323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici, en plus de trois cents pages assez compactes, le premier volume d'une histoire de la poésie lyrique chez les Grecs. C'est une tâche en apparence singulièrement laborieuse que de parler avec un pareil luxe de détails d'une période littéraire qui eut, sans nul doute,

une merveilleuse fécondité, mais où la main du temps a fait d'irréparables ravages. Dans cet intervalle de cinq cents ans qui va des renommées légendaires de Linus et d'Orphée jusqu'aux grands poètes contemporains des guerres médiques, que de noms à citer, que de titres et de fragments à recueillir, depuis la chanson rustique jusqu'à l'ode triomphale! Malheureusement ce que dit M. Nageotte d'Alcée s'applique à peu d'exceptions près à tous ses rivaux : « De toutes ces œuvres qui ravissaient les esprits délicats de la Grèce et de Rome, il ne reste qu'une pincée de cendres poétiques. Mais l'étincelle y vit encore et jaillit sous le doigt qui les remue. »

Malgré tout, fort de ses méditations personnelles, de la connaissance des travaux importants, anciens et récents, de l'érudition étrangère, usant des voies plus larges que l'archéologie contemporaine nous ouvre sur les destinées de l'art et de la poésie antiques, l'auteur s'est mis à l'œuvre et nous a donné un livre de mérite. Le lettré l'accueillera pour les notions biographiques et les nombreuses citations qu'il renferme; l'homme du monde se sentira attiré par un style agréable qui fuit et la correction sévère et la solennité du genre académique : les termes vifs n'en sont pas exclus, les anecdotes sont contées d'une plume légère, les tableaux esquissés par un pinceau qui se dispense volontiers des demi-teintes. Quelques rapprochements discrets mettent en scène nos lyriques modernes, surtout ceux qui, comme André Chénier, chantent « la lèvre encore humide de l'ivresse qu'ils viennent de puiser à la coupe antique. »

La disposition des matières pourrait prêter à certaines critiques : mais le sujet est réellement abordé sous toutes ses faces. Nous voyons l'ode, interprète par excellence du sentiment religieux, d'abord confinée dans le sanctuaire, puis se sécularisant, tantôt pour traduire les conseils avisés du moraliste ou les maximes de l'homme d'État, tantôt pour se renfermer dans le cercle plus étroit, mais plus touchant, des passions et des déceptions du cœur.

La musique dans l'ancienne Grèce était la condition nécessaire, la parure obligée de toutes les fêtes : néanmoins M. Nageotte glisse rapidement sur les formes variées de l'harmonie et du rythme pour insister de préférence sur les poètes et leurs poésies. « Nous avons voulu, dit-il au début de son livre, faire les portraits des auteurs, tout en faisant l'histoire du genre. » Ainsi apparaissent devant nous, pour ne citer que les noms les plus remarquables, Archiloque, dans la curieuse complexité de sa nature, tour à tour affectueux ou terrible, philosophe ou débauché; Solon, qui fait de l'élégie le plus sûr auxiliaire de ses desseins politiques; Théognis, dont la muse a une évidente vocation pédagogique; Sappho, dont l'imagination n'est jamais plus à l'aise que dans la région du délicat et du gracieux; Stésichore enfin,

dans la poitrine duquel, disait-on, était revenue habiter l'âme d'Homère; allusion aux vieilles légendes mythologiques auxquelles il emprunte ses inspirations préférées. M. Nageotte plaide ingénieusement la cause de ces réputations un peu ignorées : « D'autres poètes auront une voix plus sonore, un champ d'idées plus vaste : mais s'il y a sur le Parnasse des chênes à tête haute, ce n'est pas une raison pour dédaigner, comme le dirait Hésiode, la mauve et l'asphodèle. »

En quittant son livre, je lui ferai un reproche qu'il prendra peut-être comme un éloge : c'est d'être trop resté sous le charme en le rédigeant. Pour parler avec lui, je n'ignore pas que « la nature fine et tout en dehors du Grec excelle à dégager des choses le rayon, la fleur; » mais ce n'est pas un motif pour fermer volontairement les yeux sur tout ce qui manque en sérieux moral, en vertus domestiques, à cette civilisation d'un éclat extérieur si radieux. C. Huit.

Histoire de la Légende de Faust, par Ernest Faligan, docteur en médecine et docteur ès lettres des Facultés de Paris. Paris, Hachette, 1888, in-8 de xxxii-475 p. — Prix : 9 fr.

Le Dr. Faust et son démon familier Méphistophélès ont pris une telle place dans la littérature de notre siècle que l'histoire de leur légende devait tenter les recherches des savants. L'Allemagne, en particulier, ne pouvait laisser échapper une telle occasion de disserter sur des points obscurs et de jeter quelque ombre sur ceux qui, à première vue, semblaient parfaitement clairs. Tout ce qu'il y avait à dire, voire même quelque chose de plus, a donc été dit et redit. Mais si les matériaux de l'excellent livre de M. Faligan ne sont pas neufs, ils n'étaient pas à la portée de tout le monde. Il a même fallu, pour les disposer en un tout sagement coordonné, une patience et une érudition peu communes. C'est un triomphe pour la critique française. Je souhaite seulement que les Allemands jaloux n'y voient pas un empiètement sur leur domaine, et que le public français n'y découvre pas comme un arrière-goût de terroir.

Les deux héros de la légende se sont prêtés à de multiples métamorphoses. Tandis que Faust est devenu une sorte de personnification de l'humanité elle-même dans sa lutte entre les convoitises sensuelles et les aspirations vers l'idéal, et tandis que son ancien comparse Méphistophélès, dont le scepticisme tout moderne trouve en nous un écho complaisant, prend peu à peu le premier rôle, le Faust de la légende était avant tout l'« archimagicien » et Méphistophélès n'était qu'un vulgaire diable du moyen âge. Si l'on remonte de la légende à l'histoire, l'importance du diable se trouve encore diminuée, et Faust n'est plus qu'un escroc de bas étage, un charlatan vagabond, partout méprisé, chassé de partout.

Après avoir, dans une savante introduction, défini son sujet et déterminé au moyen du pacte satanique écrit et de l'inspiration protestante la place à part qu'occupe la légende de Faust au milieu des traditions analogues de tous les temps et de tous les pays, M. Faligan s'occupe d'abord de ce Faust historique. Il colligé les textes contemporains, pèse les témoignages et arrive à cette double conclusion, que l'existence de Faust ne peut être mise en doute, et que « maître Georgius Sabellicus, Faustus junior, » « Georgius Faustus Helmitheus Hedebergensis, » le « Johannes Faustus ex Simmern » des registres de Heidelberg (je ne sais pourquoi M. Faligan n'aspire pas le *h* allemand) ne sont qu'un seul et même personnage, avec lequel il ne faut confondre ni l'imprimeur Fust, ni le Jean Faust, de Mölberger. Les lieux et dates de la naissance et de la mort restent d'ailleurs incertains. M. Faligan donne ensuite la traduction intégrale de l'*Histoire du Dr. Jean Faust*, publiée par l'imprimeur Jean Spies, en 1587, le plus ancien monument connu de la légende. Cette priorité constitue son principal mérite, car le cours de scolastique apocryphe et encyclopédique, professé par le diable, n'est que médiocrement instructif, tandis que les aventures et les sortilèges du docteur ne valent pas nos féeries ou les tours de nos prestidigitateurs. La magie blanche a gagné de notre temps tout ce qu'a perdu la magie noire. Ces merveilles n'étaient même pas nouvelles alors, et elles se donnent parfois le tort de se répéter. Les défauts du livre de Spies ne s'en retrouvent pas moins, et amplifiés, dans celui de Widman ; puis, ils sont quelque peu atténués dans l'abrégé de Pfitzer, réduit encore par « un croyant chrétien. » Cependant le livre populaire était traduit en différents dialectes, en français, en anglais. Vinrent ensuite les contrefaçons : *La Vie de Christophe Wagner* et la *Seconde Relation du Dr. Faust.*

Sur tous ces ouvrages, les renseignements bibliographiques abondent, exacts et complets ; leurs textes sont en outre analysés, commentés, comparés les uns aux autres, et les moindres variations du récit primitif sont minutieusement notées. Ils s'éloignent de plus en plus de la donnée première de la légende et perdent bientôt toute valeur ; « le niveau tombe si bas qu'on eût pu difficilement l'abaisser encore, et peut-être, ajoute malicieusement l'auteur, les imitateurs se sont-ils arrêtés parce qu'ils désespéraient d'y parvenir. » Ayant analysé le drame de Marlowe en même temps que les versions anglaises du récit, M. Faligan n'a plus guère à s'occuper dans l'étude qu'il entreprend ensuite sur les formes dramatiques de la légende que de pièces du théâtre des marionnettes, rares, incomplètes, remaniées, d'une authenticité douteuse. Les autres semblent irrémédiablement perdues : c'est à peine si l'on connaît leurs titres et leurs canevas par quelques programmes de spectacle ou par des appréciations des con-

temporains. Les monuments lyriques de la légende de Faust manquent encore davantage, ce qui peut étonner au pays du lied et de la ballade. Cependant, M. Faligan veut bien nous donner, en regard de la traduction, le texte de plusieurs lieder. Je regrette qu'il n'ait pas cru devoir user du même procédé dans les autres parties de l'ouvrage, et j'avoue que, pour faire place à quelques fragments de haut allemand, j'aurais volontiers retranché un peu des discussions purement bibliographiques. Une notice sur les peintures et gravures se rapportant à la légende, une description sommaire des livres de magie attribués à Faust, un index bibliographique de 138 numéros, des notes, des additions et corrections, des errata, complètent cette volumineuse monographie. Mais si volumineuse qu'elle paraisse, elle n'est pas grossie à plaisir. M. Faligan ne fait pas l'école buissonnière, il va droit son chemin, sans distraction : il veut ignorer les légendes voisines comme les œuvres littéraires nées de la légende, et ne se permet aucune digression. Gretchen, la Gretchen devenue aussi inséparable de Faust que Méphistophélès, n'est nommée, je crois, qu'une seule fois, par hasard, dans une citation. On serait même tenté de trouver sa méthode trop sévère et de lui reprocher comme une lacune l'exclusion systématique des agréments les plus naturels, s'il ne nous prévenait qu'il n'y a pas renoncé pour toujours. « Pour épuiser le sujet, dit-il, il faudrait suivre ces légendes à pacte écrit et formel jusqu'à notre époque, étudier ensuite la phase littéraire de la Légende de Faust, et rapprocher de cette grande tradition et de ses congénères un certain nombre de traditions sataniques s'y rattachant par beaucoup de points et si visiblement semblables que nombre d'anecdotes ont passé de ces légendes dans celle de Faust. Telles sont, pour citer seulement les plus célèbres, les Légendes de Virgile l'Enchanteur, de Merlin, de Robert-le-Diable et de Don Juan. Nous nous proposons de compléter plus tard, par ces différentes études, l'Histoire de la Légende de Faust. » Enregistrons cette promesse et attendons. EMM. DE SAINT-ALBIN.

La Vie et les Œuvres de Frédéric Ozanam, par CH. HUIT, professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris, avec une lettre de Mgr l'évêque d'Autun, de l'Académie française. Lyon, Vitte et Perrussel, 1888, in-8 de XIII-392 p. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'est pas seulement une biographie d'Ozanam, c'est une étude de l'homme et de ses œuvres, de l'homme envisagé sous ses faces diverses, de ses œuvres étudiées dans leurs manifestations variées et multiples, où le cœur a autant de part que l'intelligence, où le dévouement se montre encore plus que la science et le travail. L'homme et sa vie privée, le savant et l'érudit, l'écrivain, le professeur, l'ami de la jeunesse, le promoteur et le fidèle des conférences de Notre-Dame et des Cercles catholiques, le fondateur et l'ardent propa-

gateur de la Société de Saint-Vincent de Paul, le publiciste, enfin le chrétien, voilà ce que M. Huit nous fait voir tour à tour dans Ozanam. Il analyse en quelque sorte les éléments dont s'est formée cette physionomie, l'une des plus sympathiques, à coup sûr, de notre temps, et crie à tous les jeunes catholiques qui croient et qui veulent faire passer leur foi dans leurs œuvres : Voilà votre modèle, imitez-le! Le livre de M. Huit est bien distribué, bien conduit, sobrement et élégamment écrit : comme le dit Mgr Perraud, il sera d'une très bienfaisante lecture. Nous le recommandons à la jeunesse, qui « y trouvera des leçons pratiques et les plus décisifs exemples de ce que peuvent, pour l'honneur de Dieu et la solide édification du prochain, des convictions fortifiées par l'étude, le courageux mépris des satisfactions vulgaires, l'amour ardent de la vérité et de la justice, et le dévouement surnaturel qui se traduit par la charité. » P. TALON.

Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte, publiées d'après les originaux et les meilleurs textes avec une introduction, des notes historiques et un index par TANCRÈDE MARTEL. Tomes III et IV. Paris, Savine, 1888, 2 vol. in-18 de 446 et 579 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Nous avons annoncé précédemment (t. LIII, p. 250), les deux premiers volumes de cette publication, que l'apparition des tomes III et IV vient compléter aujourd'hui. Nous avons indiqué la composition des volumes précédents : le tome III comprend quatre parties : 1° les *Conversations célèbres;* 2° les *Proclamations*, qui sont, de toute l'œuvre de Napoléon, la partie la plus célébrée et peut-être aussi la plus originale et la plus éloquente; 3° divers travaux de *Législation et de Politique* et notamment le très remarquable *Débat sur le divorce;* 4° enfin les *Mémoires militaires,* où, d'Ulm et d'Austerlitz à Waterloo, se trouvent racontées tant de merveilleuses campagnes. C'est dans cette partie aussi que se trouvent les belles études militaires qui ont pour titres : *Précis des guerres de César* et *Précis des guerres de Turenne.*

C'est dans le tome IV que s'achève la série des *Mémoires littéraires,* suivie par l'*Histoire des Campagnes de Syrie et d'Égypte,* par de curieux fragments de *Critique littéraire et artistique,* enfin par des *Morceaux philosophiques,* des *Questions de morale et d'histoire* et le *Testament de Napoléon,* qui, réunis sous le titre de *Morale et Philosophie,* terminent cet intéressant recueil.

Là s'arrêtent les *Œuvres littéraires de Napoléon Bonaparte :* l'éditeur les a fait suivre d'un appendice contenant divers documents biographiques, bibliographiques ou littéraires, destinés à éclairer l'œuvre tout entière, dans laquelle un index des noms cités aide d'ailleurs à se re trouver. Ces deux volumes contiennent, le premier un portrait, le deuxième un médaillon de Napoléon, l'un et l'autre dessinés par

Th. Bérengier. Inutile de rien ajouter à ces indications : une pareille publication se recommande d'elle-même. P. Talon.

Œuvres inédites de Victor Hugo. Théâtre en liberté. Paris, Charpentier, 1888, in-18 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Théâtre en liberté,* cet amalgame étrange, lyrique et philosophique, de scènes non jouables, a ouvert la publication des œuvres inédites de Victor Hugo. Il contient un *Prologue* dialogué, écrit à Hauteville-House, le 26 juillet 1869 ; *la Grand'Mère,* également datée de Guernesey et composée du 18 au 24 juin 1865 ; *l'Épée,* « drame en cinq scènes, » commencé le 21 janvier et terminé le 24 février 1869 ; *Mangeront-ils?* deux actes finis le 27 avril 1867; *Sur la lisière d'un bois,* scène à trois personnages, 16 juin 1873 ; *les Gueux,* scène à deux personnages, 10 septembre 1872 ; *Être aimé,* monologue d'un roi, 15 mars 1874; et *la Forêt mouillée,* achevée en mai 1854. Toutes ces pages sont en vers ; toutes ont l'allure fantastique et bizarre. Le prologue nous fait assister aux débats de la tragédie et de la comédie personnifiées, l'une et l'autre en présence de Jupiter, qui prétend doter chacune d'elles selon ses vœux. Il les gratifie tour à tour d'attributs distinctifs, dont la réunion constituera le drame moderne. *La Grand'Mère,* une idylle en pleine nature, malheureureusement déparée par un maniérisme excessif et par une singulière disproportion entre les préludes et le dénouement, s'annonce comme une protestation des sentiments instinctifs contre les conventions sociales, de l'amour spontané contre les distinctions des rangs. *L'Épée* est une légende de liberté, où le poète met en scène, ainsi que dans les *Burgraves,* l'aïeul, le père et le fils. Les deux actes de *Mangeront-ils?* se déroulent dans un décor vaste et pittoresque : un cloître en ruines au centre d'une forêt de l'île de Man, avec la mer au fond. Travaillés du délire poétique, les personnages y parlent longuement d'eux-mêmes, de leur situation, de la nature, de tout et de rien. Aïrolo, un bouffon ou un fou, qui pourrait expliquer en quatre mots ce qu'il est, emploie deux cents vers entrechoqués d'antithèses à se définir devant des gens mourant de faim. L'île enchantée de Zineb la sorcière et d'Aïrolo rappelle, par de certains aspects, l'île shakspearienne de la *Tempête. Sur la lisière d'un bois,* un dialogue entre Léo, le désir, et Léa, la beauté, avec les répons d'un satyre qui joue le rôle de l'écho moqueur, met en opposition vivante le rêve idéal et la conclusion toujours pareille dans les choses d'amour, les délices songés et le réveil fatal, les énivrements d'une minute d'extase et ses matérielles conséquences. Le dialogue des *Gueux* s'échange entre un marquis, Gédéon, et Mouffetard, un men-

diant philosophe. Ce marquis, que l'infini tourmente, veut savoir le fond des choses, et pour cela s'adresse à Mouffetard :

Je te vois là, rêvant,
Et tu dois être, étant si pauvre, très savant;
Parle! Que penses-tu de Dieu?

Sans plus d'embarras de parole, traitant fort cavalièrement la divinité, le ciel, le monde, la philosophie, la morale, Mouffetard reprend contre Dieu le vieil argument du mal, se joue de la question de l'âme et de l'immortalité, déclare qu'en finale une seule chose existe, le sexe, un seul prodige, l'amour ; qu'en dehors d'Ève, des marquises, de Javotte, Manon ou Lise, il n'y a rien de sérieux sur la terre, et qu'en somme l'art suprême est de s'abêtir et de jouir le plus possible :

Ah! n'ayons pas d'esprit; nous n'avons pas le temps.
Bornons-nous; et soyons des idiots contents.

Être aimé forme un monologue royal, rappelant les idées de la *Pitié suprême. La Forêt mouillée* est une féerie bizarrement capricieuse, tout entière écrite pour prouver l'irrésistible attrait de la femme, de la femelle. Cette dernière pièce a des passages d'un goût exécrable.

Le *Théâtre en liberté* appartient tout à fait à la décadence du génie de Victor Hugo. Il n'ajoutera rien à sa gloire. On n'y retrouve presque nulle part le grand poète des *Feuilles d'automne.* Plus d'entente de la raison, plus de scrupule du sens commun ni de l'exacte signification des termes. L'écrivain n'écoute que sa fantaisie, dût-elle le mener aux derniers confins de l'extravagance ; l'inspiration sincère est remplacée par d'insupportables poses; le fracas des mots recouvre mal l'absence de la pensée; et sous le faste d'un vain appareil scientifique ne se reconnaît que trop le vide de la doctrine. Incontestablement il y a là, disséminés, de très beaux vers, et de fiers élans, parce que Victor Hugo a imprimé sa marque dans ses plus faibles œuvres; mais le bon est le rare, et c'est le mauvais qui l'emporte.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

HISTOIRE

Orient and Occident : *a journey east from Lahore to Liverpool,* by major-general R. C. W. REVELEY MITFORD, with illustrations from sketches by the author. London, W. H. Allen and C°, in-16 de VII-359 p.

L'itinéraire du voyage suffirait à justifier l'intérêt et le charme du récit. Les Indes, la Chine, le Japon, la Californie, les États-Unis, le Canada, sont présentés au lecteur sans apprêt, sans ces conventions descriptives qui fatiguent l'esprit et ne servent ni à donner des idées nettes ni à fixer des impressions vraies. Le major-général R. Mitford raconte simplement ce qu'il a vu ; il parle des faits auxquels il a assisté, des observations recueillies, se conformant au programme de

narration que Shakespeare place dans la bouche de Menenius Agrippa :

I shall tell you
A pretty tale; it may be you have heard it,
But, since it serves my purpose, I will venture
To scale't a little more.

L'Inde est rapidement esquissée ; c'est à peine si l'auteur dresse son chevalet pour permettre d'admirer Lahore, Lucknow, Benarès, Calcutta, et les rives du Gange derrière lesquelles se profilent les sommets géants de l'Himalaya. Il s'embarque sur le *Taisang*, de la Compagnie Jardine Matheson, et s'amuse à converser avec un jeune marchand chinois qui lui fait cette jolie déclaration : « Autrefois, nous pratiquions le bouddhisme, mais depuis que nous sommes devenus civilisés, nous n'avons plus aucune religion » (p. 20) ; il s'arrête quelques heures à Penang et Singapore, ayant pourtant le loisir de signaler les luxueuses casernes de Tanglyn et le jardin botanique. A Hong Kong, le général Mitford fait une station plus longue ; il brosse un tableau minutieux et coloré de l'arrivée du steamer au wharf de West Point. Les jonques de toutes grandeurs et les sampans s'accrochant aux flancs du navire avant le stoppage de la machine, les passagers chinois dégringolant par grappes dans les embarcations en dépit des menaces des officiers du bord et des cris des matelots : tout cela est pris sur le vif et ne saurait manquer de rappeler des souvenirs personnels à tous ceux qui ont débarqué dans un port chinois ou simplement en baie d'Hà Long, dans le delta du Tonkin. Après avoir visité Hong Kong, escaladé *Victoria Peak* et scrupuleusement décrit une représentation au théâtre chinois, l'auteur se rend au Japon et ne consacre pas moins de huit chapitres à initier le lecteur aux mœurs et aux aspirations artistiques des sujets du Mikado. Il lui faut enfin dire adieu au pays des mousmés, et s'embarquer sur le *Celtic,* qui fait voile vers San-Francisco. Le pont du steamer est encombré par une double rangée de cercueils destinés à ramener en Chine les Célestes qui se laisseront mourir pendant la traversée ! Le voyage à travers le continent américain donne lieu à d'intéressants aperçus sur l'état social des États-Unis, et, quand l'officier général débarque à Liverpool, nous sommes tenté de lui exprimer toute notre gratitude pour avoir si habilement déroulé sous nos yeux, dans le cours de cet ouvrage, un des plus merveilleux panoramas du globe. ROGER LAMBELIN.

Captain Glazier and his Lake. *An Inquiry into the history and Progress of Exploration at the Head-Waters of the Mississippi suice the discovery of Lake Itasca*, par Henry D. HARROWER. NewYork & Chicago, Ivison, Blakeman, Taylor and Co, in-18 de 58 p.

Il y a quelques années, le monde géographique était mis en émoi

par les « découvertes » d'un certain « Capitaine » Willard Glazier, qui prétendait avoir trouvé les véritables sources du Mississippi, inconnues, disait-il, avant ses explorations mémorables. A coup sûr, la chose valait la peine d'être vérifiée, surtout après l'accueil sans réserve que reçut, dans une partie du public américain, l'annonce de ce haut fait. Les courtes remarques qu'adressèrent à cette occasion plusieurs géographes éminents des États-Unis à la presse spéciale semblaient devoir éclairer définitivement l'opinion sur les prétentions scientifiques de ce charlatan déguisé; il n'en fut rien cependant, et l'autobiographie, toute burlesque sous son apparence héroïque, que fit paraître bientôt après le « capitaine, » avec le pompeux titre de *Sword and Pen,* trouva grande faveur de l'autre côté de l'Atlantique. Aussi doit-on applaudir aux efforts des critiques qui, pièces en mains, sont venus démontrer l'absolue inanité des trouvailles de ce Christophe Colomb d'un nouveau genre. M. Harrower en particulier, dans l'excellent opuscule que nous avons sous nos yeux, établit d'une manière irréfutable le plagiat auquel s'est livré impudemment Glazier, en imprimant sans vergogne, comme étant de son crû, des pages entières de Schoolcraft, sauf à y tronquer les phrases d'une façon qui rend plus claire encore l'imposture; de plus, en reproduisant toute une série de cartes originales, montrant les progrès graduels de nos connaissances sur le tracé des cours d'eau de la région, il est facile à M. Harrower de faire voir que Nicollet (1836) et les arpenteurs du Land Office (1875) doivent seuls partager avec Schoolcraft l'honneur qu'a voulu s'arroger l'insolent « capitaine. » Ajoutons que les éditeurs de ce travail, MM. Ivison, Blakeman, Taylor and Co, dans une pensée des plus louables, ont équipé à leurs frais une brigade de « surveyors, » chargée d'aller lever en détail les abords du lac Itasca. Ainsi disparaîtront les derniers doutes qui pourraient encore planer, en dehors des cercles compétents, sur la question du tracé des premiers filets d'eau se rendant au Mississippi. E. M.

Histoire de la civilisation contemporaine en France, par ALF. RAMBAUD. Paris, Colin, 1888, in-12 de VIII-750 p. — Prix : 4 fr.

Cet ouvrage sert de complément à *l'Histoire de la civilisation française* du même auteur, dont j'ai rendu compte ici (t. L, p. 151). Conçu d'après le même plan, il se distingue par les mêmes qualités et il pèche par les mêmes défauts. C'est un immense répertoire de faits sociaux groupés d'une manière systématique et savante sous un certain nombre de rubriques ; on ne peut qu'y admirer la vaste érudition de l'auteur, l'art avec lequel il a su agencer un si grand nombre de matériaux hétérogènes, la précision et la clarté de son style. Le plan n'est

pas irréprochable : en partageant son exposé en trois livres dont chacun est consacré à une période différente (1789-1814 ; 1814-1848 ; 1848-1888) l'auteur s'est imposé la nécessité de refaire trois fois de suite le même tableau : procédé fatigant et peu philosophique, le sujet réclamant ici d'autres divisions que celles qui reposent sur la seule chronologie. Mais M. Rambaud semble avoir voulu se borner à faire l'inventaire du mobilier de la civilisation contemporaine ; il la fait consister, à peu près exclusivement, dans les manifestations extérieures de sa vie matérielle et intellectuelle ; il en ignore le côté moral, il ne se préoccupe guère de sa valeur intime, il semble croire qu'on a suffisamment fait connaître une société quand on a décrit ses institutions, ses machines et ses livres. Quant aux ressorts muets qui mettent en mouvement ce vaste corps, quant à leur énergie et à leurs ressources, il ne s'en informe pas : et pourtant, qui ne voit qu'en dernière analyse toute la vertu et aussi tout l'avenir d'une civilisation dépendent de la direction que lui impriment, dans les hautes régions de la volonté, les tendances bonnes ou mauvaises qui se partagent le cœur humain ? La pensée est donc absente de ce livre, qui ne se distingue d'un dictionnaire historique que par la forme, et qui n'est, en somme, qu'une riche compilation. Cela ne veut pas dire que M. Rambaud ne laisse pas percer en plus d'un endroit ses prédilections politiques et philosophiques : son livre est inspiré d'un bout à l'autre par une pensée révolutionnaire et rationaliste, et sa foi républicaine est si complète qu'elle donne par intervalles à ses paroles l'accent de l'ironie la plus amère, par exemple lorsqu'il écrit, p. 550 : « On peut affirmer que les ordres monastiques jouissent en France d'une liberté plus grande que dans la plupart des pays catholiques. »

Tel qu'il est, l'ouvrage est de ceux dont on peut difficilement se passer, quelque répugnance qu'on ait pour les principes qu'il professe. On y relèvera un certain nombre d'erreurs inévitables chez qui doit manier tant de matériaux hétérogènes, et, somme toute, peu nombreuses ; on y signalera également quelques lacunes, spécialement en ce qui touche aux choses catholiques, sur lesquelles il ne semble pas que M. Rambaud soit des mieux renseignés. De l'apologétique et de ses progrès dans notre siècle, il ne dit rien ; des princes de la chaire, pas grand'chose. Je ne me souviens pas d'avoir seulement rencontré les noms de Louis Veuillot et de Mgr Dupanloup dans son vaste répertoire, où figurent cependant bon nombre de *viri obscuri*, et j'ai constaté, cette fois encore, que les indications bibliographiques laissaient de côté certains ouvrages catholiques des plus importants.

GODEFROID KURTH.

Histoire de l'Église, par S. E. le cardinal Hergenröther. T. IV. Paris, V. Palmé, 1888, in-8 de 742 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome quatrième de l'*Histoire de l'Église* du cardinal Hergenröther, traduite par M. l'abbé Belet, comprend les temps écoulés depuis Grégoire VII jusqu'au commencement du seizième siècle. Il est divisé en deux périodes : l'une de Grégoire VII à Boniface VIII, où « tout ce qui s'est fait de grand à cette époque, dans la science et dans l'art, dans la vie politique et sociale comme dans la vie religieuse, porte la vive empreinte du christianisme; » l'autre de Boniface VIII à Léon X, époque qui montre l'affaiblissement de l'autorité pontificale, les progrès d'un pouvoir temporel, d'une société civile qui en prenant conscience de sa force la retourne contre l'Église, le déchaînement du génie révolutionnaire, partant la décadence des travaux scientifiques et le caractère plus général de l'hérésie qui pénètre plus avant dans les esprits.

Je l'ai déjà dit : ce qui caractérise l'*Histoire de l'Église* du cardinal Hergenröther, c'est qu'on y trouve moins le récit des faits, dont les principaux seuls sont indiqués, que l'indication des grands mouvements dans la politique, les idées et les institutions qui se développent : là on rencontre des résumés substantiels, des notions précises, des jugements toujours marqués au coin de l'esprit le plus droit. L'auteur ne s'égare pas dans des thèses plus que hasardées : il sait condamner, tout en l'expliquant, le népotisme d'un Sixte IV et la vie irrégulière, scandaleuse, d'un Alexandre VI.

L'appréciation du savant Préfet des Archives du Vatican vient donner raison à ceux qui, contre de téméraires assertions, défendaient, au sujet de ce pape, l'honneur même des études historiques. Les reproches que des journalistes adressaient alors à ceux qui combattaient des réhabilitations impossibles à accepter dans l'état actuel des connaissances, oseront-ils se produire contre un cardinal mis par Sa Sainteté Léon XIII, après la publication des ouvrages qui ont fait sa renommée, à la tête de ses Archives? En effet, si la traduction française vient de paraître, l'*Histoire de l'Église* date de plusieurs années. Aussi nous ferons à ce sujet une petite observation au savant traducteur : Pourquoi ne pas compléter les indications bibliographiques données par le cardinal à la fin de chaque section par les ouvrages parus depuis l'époque où il écrivait? Ainsi, pour Alexandre VI, on aurait pu indiquer les trois volumes du P. Léonetti comme partisan du système de réhabilitation que le cardinal déclare encore plus insoutenable que celui du P. Ollivier; pour l'inquisition, on aurait pu indiquer les publications de l'abbé Douais ; — pour le *Diarium* de Burkard, l'édition de M. Thuasne, etc. On doit désirer le prompt achèvement de la traduction de cet ouvrage. H. de L'É.

La Guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc et les Dominicains, par le R. P. Fr. Marie-Dominique Chapotin, des Frères-Prêcheurs. Évreux, imprimerie de l'« Eure; » Paris, 94, rue du Bac, 1888, in-8 de 190 p. —Prix : 2 fr. 25.

Les Héroïnes chrétiennes de la France. Jeanne d'Arc et les Vertus cardinales. Conférences aux femmes chrétiennes par l'abbé Le Nordez, ancien chapelain de Sainte-Geneviève, à Paris. Paris, René Haton, 1889, in-12 de 226 p. — Prix : 3 fr.

Ému d'accusations portées récemment contre l'ordre illustre dont il est un des fils les plus dévoués, et ajoutons les plus distingués, le R. P. Chapotin, des Frères-Prêcheurs, bien connu par son talent oratoire, mais qui aime aussi à consacrer ses rares loisirs aux études historiques, a pris la plume pour discuter et réfuter ces accusations. La thèse qu'il combat consiste à soutenir que Jeanne d'Arc, soutenue par les franciscains, partisans dévoués de la cause nationale représentée par les Armagnacs, a trouvé au contraire chez les dominicains, ralliés aux intérêts du parti bourguignon, qui fit alliance avec l'Angleterre, des adversaires constants. Élargissant le sujet propre de son ouvrage, le P. Chapotin a d'abord examiné avec étendue et avec de curieux et instructifs détails les relations traditionnelles de la Maison de France et de l'Ordre de Saint-Dominique. Il a ensuite discuté spécialement la question de savoir si Jean Petit, l'apologiste du meurtre de Louis d'Orléans par Jean-sans-Peur, appartenait à cet ordre, et, selon nous, il a démontré la négative. Il s'est attaché alors à prouver l'inexactitude de cette hypothèse que les dominicains se seraient faits les fauteurs et les soutiens systématiques de la cause bourguignonne et, au moins pour l'ensemble de l'ordre, il nous paraît avoir réussi à faire cette preuve. Après cela il a discuté la conduite de Martin Porée, ancien dominicain devenu évêque d'Arras, qui fut envoyé par Jean-sans-Peur, conjointement avec Pierre Cauchon, en ambassade auprès du concile de Constance pour soutenir l'appel interjeté devant le concile de la condamnation prononcée par l'évêque de Paris contre le livre de Jean Petit, et il s'est refusé à voir aucun lien entre cette ambassade et la condamnation prononcée dix-sept ans plus tard contre Jeanne d'Arc par Cauchon. Il a ensuite abordé l'examen des rapports constatés par l'histoire entre divers membres de l'Ordre de Saint-Dominique et les faits de la vie et du procès de Jeanne. Il a ainsi successivement étudié le caractère et la conduite de Séguin de Séguin (Seguinus Seguini), de Jean Graverend, de Jean Lemaître, de Raoul Le Sauvaige, de Jean Vallée, d'Isambard de la Pierre et de Martin Ladvenu, et enfin de Jean Bréhal. Puis, après un chapitre consacré à l'examen de diverses questions se rapportant à l'Ordre de Saint-Dominique et à ses relations avec les fils de saint François, l'auteur a conclu son travail en recherchant quel avait été le point de départ de la thèse, selon lui erronée, qu'il venait de discuter.

Comme nous l'avons déjà indiqué dans les lignes qui précèdent, nous croyons, à considérer l'ensemble du débat, que nous ne pourrions refuser sans injustice au P. Chapotin l'éloge d'avoir mené à bien la défense de son ordre contre la thèse soutenue par des esprits éminents, doués de hautes et rares qualités scientifiques et littéraires, mais qui semblent en cette circonstance s'être laissés entraîner par le côté spécieux d'inductions trop promptes et trop conjecturales un peu loin du terrain de la certitude historique. Nous ne dissimulerons pas d'ailleurs au P. Chapotin que si certaines parties (les plus importantes, il est vrai) de son travail nous paraissent très bien fondées et raisonnées d'une façon solide, il en est d'autres où nous aurions souhaité qu'il usât d'une méthode plus rigoureuse et où nous avons trouvé qu'il abondait un peu trop dans son propre sens et se contentait d'assez faibles arguments. C'est à tort, par exemple, qu'il révoque en doute (p. 100) la réalité d'un fait emprunté à un document perdu, parce que la mention s'en trouve seulement dans une analyse postérieure, mais dont il n'y a aucune raison sérieuse de soupçonner l'exactitude. — Dans l'affaire de Martin Porée, l'argument décisif a été fourni par le P. Chapotin, quand il a établi que l'évêque d'Arras n'a nullement agi au concile de Constance en qualité de dominicain. Il était donc inutile et il est excessif de consacrer plusieurs pages à l'apologie directe et personnelle de l'ambassadeur du duc de Bourgogne qui, en somme, toute part faite aux excuses tirées des circonstances, remplissait, en venant défendre le libelle de Jean Petit, une assez fâcheuse mission. Il y a du vrai dans les considérations développées aux pages 128 et suivantes, mais il serait dangereux d'insister beaucoup sur ce genre d'apologétique, car on arriverait, si l'on en faisait abus, à excuser bien des crimes historiques inexcusables, par ce fait que ceux qui les ont commis étaient exposés aux passions et aux erreurs de leur temps. Il suffisait d'invoquer en faveur de Jean Graverend les excuses que peut réellement comporter sa conduite, sans le présenter, par un excès évident d'apologétique « comme le type de l'homme qui cherche, au milieu de l'universelle confusion des droits prétendus, des revendications plus ou moins légitimes et plus ou moins sincères, des dévouements héroïques, des trahisons et des violences, où est la vérité, où est le droit, où est le devoir » (p. 140). — Ces excès et ces défauts procèdent chez le docte religieux d'un zèle ardent, d'ailleurs très naturel et très louable, pour la renommée de son ordre, et d'un peu d'inexpérience dans l'usage de la critique historique. Mais son travail témoigne d'un sens historique remarquable et de véritables aptitudes pour les recherches et les discussions de ce genre. Il est riche, en dehors même de la question débattue, en renseignements et en indications utiles, et témoigne d'un labeur étendu et sérieux et d'une érudition abon-

dante. Nous serions donc heureux de pouvoir annoncer que le P. Chapotin, comme délassement à ses labeurs apostoliques dans la chaire chrétienne, poursuivra et achèvera le travail général qu'il a entrepris et auquel il fait allusion dans les premières pages de l'étude spéciale dont nous venons de rendre compte. Ce travail a pour objet les annales de la province dominicaine de France.

— Le livre de M. l'abbé Le Nordez, lui aussi prédicateur justement goûté, sur *Jeanne d'Arc et les Vertus cardinales*, est analogue au livre de M. l'abbé Mourot, que nous avons récemment signalé à nos lecteurs; mais tandis que ce dernier a le caractère d'un exposé et d'une application didactique des principes de la théologie morale et ascétique, celui de M. l'abbé Le Nordez a surtout le caractère de la conférence et de l'exhortation oratoires. Il consiste en quatre discours adressés aux femmes chrétiennes et ayant pour sujets : *la Prudence dans Jeanne d'Arc, — la Justice dans Jeanne d'Arc, — la Force dans Jeanne d'Arc,— la Tempérance, ou Modération dans Jeanne d'Arc.* Nous avons déjà exprimé à propos du livre de M. l'abbé Mourot la crainte qui s'est présentée à notre pensée au point de vue historique, sur la façon dont des esprits insuffisamment initiés aux vraies méthodes pourraient vouloir remplir ces cadres bons en eux-mêmes. M. l'abbé Le Nordez nous paraît, comme son devancier, avoir assez bien évité ce péril et avoir fidèlement mis en lumière quelques-unes des vertus, vraiment chrétiennes et catholiques, de la sublime Française. Nous le félicitons en particulier de s'être fortement attaché à mettre en relief l'admirable bon sens qui s'unissait en elle aux qualités les plus hautes. Çà et là, nous avons noté quelques réserves de critique historique à faire. C'est aller bien loin, par exemple, que d'affirmer (p. 82) que « Jeanne n'avait point reçu à un degré suffisant cette culture de l'éducation sans laquelle la foi n'est point suffisamment éclairée » et d'en conclure (p. 84) « que quelques pages de catéchisme bien sues et bien comprises l'eussent bientôt tirée d'affaire. » Si Jeanne a dit à ses juges : « Je n'ai appris ma créance d'autre que de ma mère, » cette parole, qui pourrait bien se rapporter aux soupçons relatifs à sa prétendue magie, n'exclut point en réalité l'enseignement religieux qu'a dû lui donner, comme aux autres enfants du village, le curé de Domremy. Les déchirantes lamentations: « Hélas! se peut-il qu'on me traite si horriblement, etc., » sont à tort placées par M. l'abbé Le Nordez (p. 221) avant l'abjuration de Jeanne au cimetière Saint-Ouen. Leur place est au jour de son supplice. — Enfin, il nous est difficile de ne pas trouver un peu bizarre le rapprochement établi (p. 31) entre Jeanne d'Arc et Bossuet. Le seul rapprochement qui, en cette occurrence, se présente naturellement à la pensée, c'est que ce sont là deux sujets différemment admirables, qui ont l'un et l'autre exercé les belles qualités, mêlées de quelques dé-

fauts, dont est doué, comme orateur et comme écrivain, M. l'abbé Le Nordez.

Nous croyons être utile et agréable à nos lecteurs en profitant de cette occasion pour appeler leur attention sur un travail récemment publié par un jésuite allemand, le R. P. Duhr, dans un recueil périodique (*Stimmen aus Maria-Laach*, livraisons d'août et de septembre 1888). Dans cette intéressante étude intitulée : *Jeanne d'Arc jugée par les historiens de ce temps* (*Jeanne d'Arc im Urtheile der neuern Geschichtschreibung*), l'auteur passe en revue les jugements portés sur la vierge de Domremy par un très grand nombre d'écrivains, orthodoxes ou hétérodoxes, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, qui ont écrit son histoire ou y ont touché. Le P. Duhr, dans une note de cette étude, annonce qu'il abordera peut-être, au cours d'un travail ultérieur, la question sur l'étendue de la mission de Jeanne, qui a déjà donné lieu, comme on le sait, à des controverses remarquables. — Nous recevons à l'instant, après correction des épreuves de cet article, la livraison des *Stimmen* du 1er janvier 1889. Elle contient un nouveau travail du P. Duhr intitulé : *Sur une méprise de la Pucelle d'Orléans* (*Ueber eine irrung der Jungfrau von Orleans*). MARIUS SEPET.

Ambassade en Turquie de Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, 1605-1610, précédée de la *Vie du baron de Salignac,* par le comte THÉODORE DE GONTAUT-BIRON. Paris, H. Champion, 1887, in-8 de LXXVI-168 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage forme le seizième fascicule des publications des *Archives historiques de la Gascogne;* c'est assez dire que depuis cinq ans (1883) les membres de la Société, dont le siège est à Auch, ont rivalisé de zèle et de travail. Peu de provinces pourraient revendiquer un semblable honneur : et l'on doit ajouter encore que les documents mis au jour n'ont pas un intérêt purement local; mais ils se rapportent presque tous à l'histoire générale, ajoutant ainsi leur contribution au vaste monument que chacun voudrait élever à nos gloires nationales.

C'est au règne de Henri IV que nous ramènent la longue notice sur Jean de Gontaut, baron de Salignac, et les documents rèlatifs à son ambassade en Turquie au commencement du dix-septième siècle. Un descendant de ce personnage, M. le comte Théodore de Gontaut-Biron, s'est chargé de la préface et des commentaires. Les pièces sur lesquelles il s'appuie ont été rédigées par un certain Bordier, attaché à la personne de l'ambassadeur; elles forment, dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, un volume qui n'a pas moins de quinze cents pages in-folio. Le chroniqueur raconte tour à tour le voyage de Paris à Constantinople, les faits intéressants qui se passèrent pendant le séjour en Orient, enfin plusieurs voyages qui furent accomplis au dehors durant

ces cinq années. Tout cela peut à chaque instant être contrôlé et complété par la correspondance même du diplomate et les instructions que lui donnait la cour de France. Les détails sont nombreux et variés : impressions de voyage, description des lieux parcourus, études de mœurs, tableau des habitudes du divan, des réceptions faites à l'ambassadeur de France, de l'influence qu'il exerce sur la Porte, de ses occupations et de ses plaisirs à Constantinople, jusqu'au jour où, malade, il succombe presque subitement sous le coup de l'impression de douleur que lui fait éprouver la nouvelle de l'assassinat de son roi. C'est que le baron de Salignac était pour le Béarnais un ami de quarante ans, un de ces fidèles serviteurs qui se dévouent à leur maître en aveugles, quelle que soit sa fortune. En 1568, après la guerre qui suivit la paix de Longjumeau, Jean de Gontaut faisait déjà partie de cette phalange de jeunes gentilshommes gascons, attachés à Henri de Béarn, et entrant comme lui dans leurs quinze ans. Amené à la cour de Catherine de Médicis, il fait un instant campagne avec les catholiques au fameux siège de La Rochelle; mais il s'échappe plus tôt que le Béarnais, et lui entretient en Gascogne des partisans. Bientôt gouverneur du Périgord, il passe au service du duc d'Alençon, momentanément allié du roi de Navarre, et fait partie en 1580 de l'expédition des Pays-Bas. A la mort de l'héritier des Valois, il pousse son maître à se réconcilier avec Henri III ; mais le temps n'étant pas encore venu, il guerroye contre Mayenne et la Ligue. En 1587, il assiste, aux côtés du Béarnais, à la victoire de Coutras, et, l'année suivante, à l'escalade de Niort. L'entente faite avec le roi, après l'assassinat des Guises, il est à Saint-Cloud au moment de la mort de Henri III; et peu après il part comme secrétaire du vicomte de Turenne, chargé d'aller chercher en Allemagne, près des princes protestants, les contingents qui aideront Henri de Navarre à conquérir son royaume. Il revient près de lui au siège de Rouen ; et, fait maréchal de camp, le 17 janvier 1594, il accompagne le roi lors de son entrée dans Paris. Cette même année, il assiste à la victoire de Fontaine-Française, au siège de La Fère, à la prise d'Amiens. Il reste ensuite deux ans à la cour, avec sa femme, Marguerite de l'Hospital, convertis tous les deux au catholicisme, à l'exemple de Henri IV. Mais en 1603, il voyait son dévouement mis à une terrible épreuve par l'offre de l'ambassade de Constantinople que lui faisait le roi, désireux de relever dans les pays orientaux le prestige de la France, un peu compromis, par quelques fautes du prédécesseur, M. de Bréves. Il ne quitta qu'à grand'peine sa famille et son ami; et ses succès diplomatiques ne le consolèrent jamais de cette sorte d'exil. C'est une carrière qu'il faut commencer jeune : elle était rendue plus pénible encore à cette époque par les difficultés du voyage et la rareté des communications.

Les importants résultats politiques obtenus par le baron de Salignac

sont racontés par le recueil de M. de Gontaut-Biron dans le style même du temps, avec un charme véritable. Le fidèle Bordier s'étend longuement sur la mort de son chef, qui avait encore eu la force d'écrire au jeune Louis XIII, en apprenant la mort de Henri IV : « J'ai servy quarante-deux ans sans intermission le feu Roy vostre Père, sans que la contagion du siècle m'aye tant soit peu pu esbranler, non pas mesme à jeter les yeux sur un autre Maistre. » L'ambassadeur fut enterré dans l'église des Jésuites de Constantinople, qu'il avait hautement protégée au nom de la France : le P. de Canillac y prononça son oraison funèbre. Mais tous ces souvenirs, qui méritaient si bien de revivre, seraient singulièrement oubliés sans l'intéressant volume des archives de la Gascogne que nous venons de signaler.

G. BAGUENAULT DE PUCHESSE.

L'Administration des Menus. Journal de Papillon de la Ferté, *intendant et contrôleur de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre du Roi (1756-1780),* publié avec une introduction et des notes, par ERNEST BOYSSE. Paris, Ollendorff, 1887, in-8 de 455 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'était assurément pas une sinécure que l'administration des Menus, sorte de maîtrise des cérémonies de la Cour. Il fallait s'occuper de tout ce qui touchait à la personne du Roi et à la famille royale ; de sa toilette comme de ses plaisirs, des théâtres et du sacre, des manèges et des enterrements. Il fallait mettre d'accord, ce qui était difficile, les gentilshommes de la Chambre qui avaient la haute direction de toutes ces cérémonies, et se jalousaient les uns les autres ; il fallait faire vivre en paix, ce qui était plus difficile encore, les acteurs et les actrices, *genus irritabile;* il fallait satisfaire à la fois le contrôleur général, qui exigeait des économies, et les courtisans qui demandaient des dépenses. C'est à cette rude tâche que se consacra, pendant plus d'un quart de siècle, Papillon de la Ferté, dont M. E. Boysse publie aujourd'hui le journal inédit. Il a relaté, jour par jour, dans ces notes tous les tracas de sa longue administration, tous les conflits auxquels il a été mêlé, et dont, par son adresse, il a réussi à sortir indemne. M. le maréchal de Richelieu, par exemple, était en querelle à peu près perpétuelle avec M. le duc de Duras, et le pauvre La Ferté, placé entre les deux, sous l'autorité de l'un et de l'autre, avait grand'peine à ne pas mécontenter ces puissants protecteurs. Les acteurs étaient bien plus divisés encore, et il faut lire dans le « Journal » les détails de la retraite de Mlle Clairon, par exemple, ou de la dispute entre Mlle Vestris et Mlle Sainval, pour se rendre compte des trésors de diplomatie que devait dépenser l'intendant, afin de pacifier cette orageuse république. Puis toutes les exigences diverses pour organiser les spec-

tacles de la Cour, à Versailles, à Fontainebleau, à Marly; toutes les influences qui s'agitaient pour faire préférer telle pièce à telle autre, et tous les efforts du malheureux La Ferté pour concilier l'éclat des fêtes royales avec les intérêts de la caisse. Il faut convenir que, sous ce dernier rapport, ses efforts furent persévérants et souvent couronnés de succès. Ainsi, au moment de la naissance de Madame, fille de Louis XVI, l'opinion publique, toujours en garde contre les dépenses de la Coûr, avait prétendu que les réjouissances officielles avaient coûté plus de deux cent mille livres; Necker, alors contrôleur général, s'en était ému ; La Ferté put prouver, pièces en main, que la dépense n'avait pas excédé *quinze mille* livres : exemple frappant et qui montre bien avec quelle méfiance il faut accueillir les prétendues révélations des mémoires du temps sur les prodigalités royales. La Ferté, du reste, en matière d'économie, prêchait d'exemple, et sacrifiait, sans hésiter, ses propres avantages; lors du sacre de Louis XVI, il renonça au droit sur les ferrures, charpentes, etc., qui avait valu à l'un de ses prédécesseurs trois cent mille livres, et lorsque Necker voulut adopter, pour le paiement des dépenses arriérées des Menus, un règlement qui lésait les intérêts des créanciers, La Ferté abandonna une gratification de 80,000 livres, qui lui était due, pour la distribuer aux fournisseurs les plus obérés. Quels qu'aient pu être les défauts de caractère qu'on lui a reprochés, ce sont là des traits qu'il faut citer bien haut à son honneur.

M. E. Boysse a fait précéder ce Journal d'une introduction sur l'administration des Menus; c'est une très curieuse et très intéressante étude sur cette administration si multiple et si compliquée, et il faut ajouter même qu'elle est absolument indispensable pour l'intelligence des faits racontés par l'intendant général.

Maxime de la Rocheterie.

Histoire de la Société française pendant la Révolution, par Edmond et Jules de Goncourt. Paris, Quantin, 1889, grand in-4 raisin de 374 p. — Prix : 30 fr.

C'est un étrange tableau que celui de la société française pendant la Révolution : société détraquée et désemparée, troublée jusque dans ses plus intimes profondeurs, qui commence par l'idylle et finit par le drame. N'est-ce pas une idylle en effet que ce début de 1789, où tout le monde rêve de l'âge d'or, où l'on ne demande que des réformes et où l'on ne songe pas encore à la Révolution, ou du moins où ce mot est synonyme de réformes pacifiques? L'enthousiasme est indescriptible; on ne parle dans les salons que de liberté à l'anglaise, de constitution et d'états généraux; les femmes s'habillent à la Ré-

volution et combinent des systèmes de gouvernement, les hommes font des motions et vont au club ; les trois ordres semblent d'accord pour sacrifier leurs privilèges au bien de l'État. Mais que cet accord dure peu et que l'illusion s'évanouit vite! La discorde se met dans l'Assemblée, l'émeute descend dans la rue ; après la grande procession des états généraux, voici bientôt la prise de la Bastille, l'incendie des châteaux, les journées d'octobre. L'émigration commence, entraînant au-delà de la frontière les princes et les nobles menacés par la fureur populaire. Puis les événements se précipitent ; les passions s'irritent par la contradiction et la résistance ; la fuite de Varennes renverse à demi le trône déjà bien ébranlé par deux années d'émeutes, et le 10 août achève de le détruire. Du 10 août au 9 thermidor, la Terreur bat son plein. L'ancienne société disparaît, noyée dans le sang, mais elle disparaît fièrement, portant dans les prisons et jusque sur l'échafaud sa belle humeur et son grand air. La nouvelle société ne se dégage pas encore, elle reste affublée de la carmagnole et parle le langage du père Duchesne; ce n'est que sous le Directoire, et lorsqu'elle sera délivrée de l'oppression jacobine, qu'elle commencera à sortir du chaos.

On conçoit que le spectacle de cette société en formation ait séduit des curieux et des chercheurs comme MM. de Goncourt. Ils l'ont étudiée dans toutes ses manifestations, et leur livre en est l'image fidèle : il commence par les salons et finit par la guillotine. Ils ont tout fouillé, les mémoires, les journaux, les pamphlets du temps, les pièces officielles comme les archives secrètes. Peut-être même ont-ils eu trop de confiance dans des brochures qui sont plutôt des symptômes que des documents, et ont-ils accepté trop facilement comme vraies des allégations qui ne reposent pas sur des preuves. Peut-être aussi ont-ils trop tenu à tout dire; certaines peintures forceront à ne feuilleter le volume qu'avec une certaine réserve. Mais le tableau est tracé avec cette richesse de détails intimes, cette abondance de recherches, cet éclat de coloris qui sont dans leur tradition. Au tableau il fallait un cadre; la maison Quantin le lui a donné aussi brillant que possible. Le texte est accompagné d'innombrables illustrations qui l'expliquent en le commentant : gravures du temps, images populaires, portraits, scènes de genre, monuments de toute sorte reproduits en noir ou en couleur, en taille-douce ou en chromotypographie. Nous citerons en particulier la *Promenade publique*, de Debucourt, un canard colorié représentant la *Mort de Louis Capet, seizième du nom*, le *Retour des héroïnes parisiennes après l'expédition de Versailles*, *l'Assiette à la carmagnole*, etc. N'oublions pas non plus la couverture du volume, fac-similé d'un morceau de tenture patriotique conservé au musée Carnavalet.

M. de la Rochetterie.

Journal des Prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par Mme la duchesse DE DURAS, née NOAILLES. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-8 de 320 p. — Se vend au profit des pauvres. — Prix : 7 fr. 50.

On n'a point oublié le grand succès de la *Vie de Mme de Montagu*, dont une nouvelle édition vient de paraître. La famille de Noailles, dont les archives sont si riches, vient de les ouvrir de nouveau pour donner au public le *Journal* de la duchesse de Duras, cousine de Mme de Montagu. Fille du maréchal et de la maréchale de Mouchy, la duchesse de Duras s'était retirée avec eux au château de Mouchy lorsque la chute du trône avait rendu les efforts des royalistes inutiles et le séjour de Paris mortel pour les serviteurs de la dynastie déchue. Son fils avait émigré; elle vivait dans la solitude et le silence, ne s'occupant que de bonnes œuvres et tâchant de se faire oublier à la campagne. Mais son double nom de Noailles et de Duras ne pouvait pas la laisser passer inaperçue. Le 6 octobre 1793, elle fut arrêtée et emprisonnée à Beauvais, dans un ancien couvent. Quelques jours après, c'était le tour de ses parents; mais eux étaient conduits directement à Paris et incarcérés à la Force d'abord, puis au Luxembourg. Vainement Mme de Duras multiplia-t-elle les démarches pour être réunie à eux; elle ne put jamais l'obtenir; transférée le 20 octobre à Chantilly, elle y resta jusqu'au 5 avril 1794, où elle alla enfin à Paris, mais enfermée au Plessis, et non au Luxembourg; elle y demeura jusqu'après la chute de Robespierre.

Il paraît qu'il y a des gens qui regrettent cette sinistre époque; et nos ministres, en tournées d'inauguration de statues, ne cessent de se répandre en dithyrambes sur ces héros qui s'appelaient Danton, Robespierre et Marat. Que ceux qui se soucient de l'histoire et non de la légende lisent le *Journal* de Mme de Duras; ils y verront ce que pesaient la liberté et la vie humaines sous le règne de ces grands triumvirs. On arrête en masse, sur la dénonciation du premier venu, sur le moindre soupçon, sur la simple constatation d'un nom; on entasse les prisonniers dans des chambres étroites ou des cachots infects, sans lumière et sans air; on leur donne une nourriture gâtée qu'on leur fait payer fort cher; on ne leur laisse pour coucher que de mauvais grabats; on se fait comme un méchant plaisir de séparer les mères des enfants et en revanche de confondre ensemble ce que la plus élémentaire honnêteté eût fait un devoir de séparer : des courtisanes avec de pures jeunes filles, des femmes du monde avec des hommes grossiers, des religieuses avec des soldats. « C'était, dit Mme de Duras, une calamité particulière à notre prison, que le mélange des deux sexes dans le même logement. »

Du Plessis ou du Luxembourg, on passait à la Conciergerie, « l'antichambre de l'échafaud » comme on l'appelait. C'est là que le 22 juillet

furent transférées la maréchale de Noailles, la duchesse d'Ayen et sa fille, cette héroïque vicomtesse de Noailles, dont on connaissait déjà la touchante figure et dont ce volume contient plusieurs lettres admirables. On avait lu, dans la vie de Mme de Montagu l'émouvant récit de leur exécution fait par leur consolateur de la dernière heure, le Père Carrichon; on est heureux de le retrouver ici avec de nouveaux détails. Ce fut Mme de Duras qui annonça à sa cousine, Mme de la Fayette, enfermée avec elle, la triste nouvelle. « Quel douloureux service, dit-elle, à lui rendre en reconnaissance des siens dans la même circonstance! » Un mois auparavant, en effet, c'était Mme de la Fayette qui avait appris à sa cousine la mort du maréchal et de la maréchale de Mouchy. Leur grand âge même n'avait pu fléchir Fouquier-Tinville et ses juges : traduits devant le tribunal révolutionnaire et naturellement condamnés, les deux vieillards entendirent la sentence avec calme, et marchèrent au supplice avec sérénité : « A seize ans, se contenta de dire le maréchal, j'ai monté à la tranchée pour mon oi ; à quatre-vingts ans je monte à l'échafaud pour mon Dieu. »

Quant à Mme de Duras, elle échappa à la mort, et fut rendue à la liberté le 19 octobre; ce ne fut que quelques années plus tard, et pour l'instruction de son fils, qu'elle se décida à rédiger ses souvenirs. Son *Journal,* écrit sans apprêt et sans phrases, mais dans ce style large et facile qui caractérisait toutes les grandes dames du dix-huitième siècle, n'était point destiné à la publicité ; il voit le jour pour la première fois, et nous en remercions sa famille, car c'est une lecture fortifiante et saine, non moins qu'instructive, et nous connaissons peu de livres de piété plus édifiants que ces simples notes.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

En Colonne, *Souvenirs d'Extrême Orient*, par L. HUGUET. Paris, C. Marpon et Flammarion, 1888, gr. in-18 de 228 p., aquarelles de Marie Traverse, gravure de Michelet et Sonnet. — Prix : 5 fr.

On a beaucoup écrit sur le Tonkin, et pourtant l'écrivain qui, lorsque les passions politiques seront calmées, essaiera de fixer sur les tablettes de l'histoire, la conquête française de cette colonie lointaine, trouvera bien peu de documents sérieux à consulter. Ce modeste récit d'un officier du corps expéditionnaire est peut-être la première publication donnant des notions exactes sur des choses vues, des aperçus précis sur des régions parcourues, et enfin une idée générale sur la façon dont on combat les Chinois et les rebelles annamites. Un long séjour au Tonkin, de 1885 à 1887, m'a permis de contrôler personnellement plusieurs opérations militaires... *quorum pars parva fui.*

Les étapes de Lang-Son sont décrites avec une scrupuleuse exactitude et encadrent fort bien les récits des différents combats qui livrèrent à la division le chemin de la forteresse chinoise. Malgré la rapidité avec laquelle furent abordées les positions où s'étaient retranchés les Célestes, les pertes furent sensibles. La journée du 12 février nous coûta une dizaine d'officiers et près de deux cents hommes hors de combat. M. Huguet n'eut pas la douleur de parcourir quelques semaines plus tard, dans le désordre d'une retraite encore inexpliquée, cette route de Lang-Son à Chu; il appartenait à la 1re brigade (Giovaninelli) qui reçut l'ordre de partir précipitamment par Bac-Lé pour aller débloquer Tuyen Quan. L'opération fut vivement menée; le combat d'Hoa-Moc permit de tendre la main aux défenseurs de la place et à leur chef le commandant Dominé, mais le résultat ne fut atteint qu'au prix d'une sanglante affaire. Le chiffre des tués et blessés s'éleva à quatre cent cinquante. Après avoir rendu fidèlement l'impression que causa à Hà Noi la nouvelle de la retraite de Lang Son, l'auteur nous transporte dans le nord de l'Annam, au cœur de cette province de Hà Tinh, où nous allions nous trouver en face des partisans du régent Thon Ta Thu Yet et du roi Ham Nghi. Les rebelles sont mal organisés, armés de fusils à mèche, de piques et de flèches, mais un souffle patriotique les anime; ils attaquent nos convois, battent l'estrade toutes les nuits autour de nos postes; en plaine, dans les rizières, il se sauvent sous les gerbes de plomb de nos fusils et se débandent, mais ils se reforment dans la montagne, établissent des fortins en bambous habilement dissimulés dans les hautes herbes, surprennent les détachements qui s'engagent à leur poursuite par des sentiers difficiles traversés de profonds arroyos. C'est dans des expéditions de ce genre que le capitaine Hugot, le lieutenant Camus sont mortellement frappés, et je ne parle pas de ceux qu'un accès de fièvre des bois emporte en quelques heures. Enfin, un heureux coup de main du lieutenant Bulleux permet de s'emparer de Nghe On, grand mandarin qui était le chef suprême de la rébellion dans les provinces du nord, et une colonne habilement dirigée par le commandant Anglade sur les rives du Song Ca, décourage les bandes annamites et amène une pacification momentanée. Là s'arrête l'auteur de *En colonne*, et c'est à regret que nous fermons son livre. Au milieu de ces teintes vigoureusement colorées, harmonieusement et exactement combinées, il y a bien quelques nuances qui choquent; nous tenons à les noter. D'abord, l'auteur, qui appartient à l'infanterie de marine, exalte avec trop de partialité les troupes de cette arme et ses chefs, notamment le général Brière de l'Isle. Il ne rend pas suffisamment justice aux Tirailleurs tonkinois qui, dès qu'ils furent sérieusement organisés, montrèrent une solidité au moins égale à celle des soldats

européens. Il croit à tort que l'antagonisme entre les indigènes chrétiens et païens découle uniquement de la différence des religions, tandis que les persécutions contre les *Ké có dao* ont toujours coïncidé avec les assauts donnés par la civilisation européenne à la puissance annamite. Les massacres de chrétiens ont été la conséquence fatale des succès de nos soldats. ROGER LAMBELIN.

L'Agiotage sous la troisième République, 1870-1887, par AUGUSTE CHIRAC, 2e édition. Paris, Albert Savine, 1888, 2 vol. in-12 de 360 et 360 p. — Prix : 7 fr.

Les journaux ont annoncé que le gouvernement avait ordonné des poursuites contre cet ouvrage. Cela aura pour résultat de le faire circuler davantage, et comme les hommes politiques du parti républicain en font les principaux frais, nous ne voyons pas ce qu'il y aura gagné. Imitant le procédé de Drumont, M. Chirac fait suivre son ouvrage d'une table analytique contenant deux mille noms, ce qui en facilitera l'étude au point de vue des personnalités. Nous ne le suivrons pas, bien entendu, sur ce terrain : nous constaterons seulement qu'il commet au moins un certain nombre d'erreurs, par exemple quand il prétend (t. II, p. 4), que le duc de Broglie était, en 1882, membre du conseil d'administration de l'*Union générale*.

La thèse de l'auteur est nettement socialiste. Il veut, dans ces volumes, flétrir la spéculation, c'est-à-dire les opérations qui portent sur *la plus-value* qu'une terre, un capital, une valeur de bourse, peut acquérir d'une époque à une autre ; mais il condamne comme un crime social le fait d'être propriétaire à titre héréditaire (t. I, p. 28). Constamment il confond les entreprises industrielles sérieuses, comme un chemin de fer, mines, usines, avec l'agiotage. Il se permet d'insulter des hommes vénérables entre tous, comme M. Chagot, et dénonce toutes les compagnies de chemin de fer et de mines, comme majorant fictivement leur capital, alors que beaucoup d'entre elles ont dévoré des capitaux définitivement perdus pour leurs propriétaires. Quoiqu'après le rôle qu'a joué M. A. Chirac dans les affaires de Numa Gilly il n'y ait pas à discuter sérieusement avec lui, nous devons signaler la caractéristique de ce livre. Si l'auteur est de bonne foi, il est le premier le jouet des formules qu'il a inventées. Non seulement les formules en matière économique ne sauraient tenir lieu de l'observation directe des faits contemporains et des leçons non moins sûres de l'histoire ; mais la plupart des formules de M. Chirac sont incomplètes et partant fausses, si nous en jugeons par le résumé qu'il nous donne (t. II, p. 281 et suiv.) du procédé dont il est l'inventeur, la *Sociométrie*. Ainsi, par exemple, il prétend dans des tableaux graphiques — son ouvrage ne compte pas moins de 14 planches — donner la proportion

exacte, année par année, des *possédants,* des *prolétaires* et des *dénués.* Pour cela il déduit le nombre des *possédants* du rapport des déclarations de succession au chiffre des décès. Il faudrait avant tout déduire du chiffre des décès ceux relatifs aux enfants ayant des parents. Ceux-là n'ont pas de succession, M. Chirac en fait des *dénués.* Cette rectification faite, la proportion des *possédants* est sensiblement plus forte ; mais qu'est-ce que possèdent ces possédants et comment le chiffre de capitaux que M. A. Chirac détermine imperturbablement pour chaque année se répartit-il entre eux : voilà les questions capitales auxquelles il ne répond pas. Il met au compte de la majoration par la spéculation, l'augmentation du chiffre des capitaux possédés depuis 1840, sans tenir compte : 1° de l'élévation du taux de capitalisation qui provient de la baisse du taux de l'intérêt, phénomène essentiellement favorable aux prolétaires; 2° de la diminution du pouvoir d'acquisition de l'argent, phénomène qui a sa contre-partie dans l'élévation des salaires et surtout de l'augmentation très réelle de la richesse que le développement de l'industrie et du commerce a apporté au pays et qui n'a pas encore été complètement détruit par la République. Nous ne pouvons discuter ici les conclusions de cet ouvrage. Il suffit d'en avoir montré le vice de méthode. Nous relèverons seulement une assertion qui revient à chaque page; c'est que les guerres sont délibérément voulues par les classes dirigeantes, pour diminuer le nombre des prolétaires à leur charge. La plupart des guerres sont assez condamnables, sans qu'on y ajoute encore ce motif odieux. Voilà comment les socialistes poussent au crime par leurs affirmations passionnées.

Malgré tout ce qu'il y a de mauvais dans ce livre, il mérite d'être conservé dans les bibliothèques comme enregistrant année par année les principales entreprises financières, les mouvements de la spéculation et leurs coïncidences quand ce n'est pas leur rapport avec les événements politiques. X. X.

Les Populations agricoles de la France. *Maine, Anjou, Touraine, Poitou, Flandre, Artois, Picardie, Ile de France. Passé et Présent,* par H. Baudrillart, membre de l'Institut. Paris, Guillaumin, 1888, in-8 de XII-643 p. — Prix : 10 fr.

Depuis de longues années, M. Baudrillart poursuit avec une infatigable persévérance l'enquête qui lui a été confiée par l'Académie des sciences morales et politiques sur l'état intellectuel, moral et matériel de nos paysans. Il a parcouru en tous sens vingt-cinq départements des régions de l'Ouest et du Nord et nous a donné en deux volumes le résultat de ses investigations. Le premier, paru chez Hachette en 1885, avait trait à la Normandie et à la Bretagne; il a été fort remarqué à cette époque et son autorité est toujours fort considérable. Le second

n'offre pas un moindre intérêt et, comme son aîné, il abonde en renseignements précieux et fournit des chiffres éloquents.

Tous les esprits sérieux sont à bon droit préoccupés de la situation agricole de notre pays. La gravité de la crise des intérêts matériels ne saurait être niée ; la crise morale qui agite, depuis quelques années, nos populations, est malheureusement trop manifeste aussi. Par suite, on ne saurait trop lire et trop méditer le beau livre de M. Baudrillart, où toutes les questions relatives à la production et aux procédés de culture de notre sol sont l'objet d'un examen approfondi, aussi bien que l'état d'esprit et la moralité des travailleurs ruraux.

L'Académie a eu la main heureuse quand elle a choisi M. Baudrillart pour le charger de cette vaste enquête sur les populations agricoles de la France. Il n'est pas nécessaire d'aller fort avant dans la lecture de son ouvrage pour s'apercevoir de la justesse de son coup d'œil, de la modération de ses jugements, de son zèle très sincère pour le progrès moral qu'il estime être une des conditions indispensables du progrès matériel, de ses sympathies très vraies pour les gens de la campagne. D'autre part, le savant économiste ne laisse rien à l'imagination et à la fantaisie. Sa méthode est la bonne : faire œuvre absolument personnelle et, pour cela, voyager beaucoup à pied ou dans les carrioles des paysans, étudier dans chaque région un grand nombre d'exploitations d'étendue diverse, faire causer les cultivateurs, consulter aussi les notables et les gens d'affaires en état d'être bien renseignés, compléter enfin les informations recueillies par l'étude des documents statistiques et des ouvrages spéciaux publiés sur chaque province. C'est le système d'Arthur Young, largement perfectionné ; aussi, n'en déplaise au trop modeste auteur, son ouvrage est-il infiniment plus instructif et complet que celui de son célèbre devancier. Il est plus impartial aussi.

On remarquera que l'auteur « restitue à nos départements leurs noms de vieilles provinces qui désignent plus exactement des unités morales et économiques. Les départements n'en figurent pas moins à leur place, ainsi que les circonscriptions moins étendues qu'ils comprennent. » C'est que, malgré la parfaite cohésion et la belle unité de la France, il reste entre les diverses provinces des différences assez tranchées dans les mœurs, le caractère, les habitudes de culture, pour qu'il y ait avantage, dans une enquête comme celle-ci, à tenir compte de l'ancienne division territoriale. Ces différences étaient plus considérables autrefois et, comme M. Baudrillart a pensé très justement qu'il convenait de rapprocher le présent du passé, ce groupement des départements par région l'aidait singulièrement dans l'accomplissement de sa tâche.

Dans cette comparaison entre l'état de choses antérieur à la Révolu-

tion et la situation actuelle, il fallait se garder de sacrifier le passé au présent ou réciproquement. L'auteur s'y est constamment employé. Il a su voir dans le passé autre chose que les misères et les abus; il n'a pas dissimulé les nôtres « et tout en montrant les améliorations, il n'a eu que trop souvent à signaler ce qui manque à nos populations agricoles et à énoncer des vérités sévères. » Connaître les deux périodes est la première condition pour les apprécier sainement. Or M. Baudrillart est bien renseigné sur l'une et l'autre. Je ne voudrais pas affirmer qu'il n'éprouve pas une sympathie beaucoup plus vive pour la France contemporaine que pour la France de nos pères, mais cette sympathie ne lui ôte pas sa liberté d'esprit et le désir manifeste de l'impartialité.

Disons un mot maintenant des questions traitées à propos de chaque province. L'auteur donne d'abord une description fidèle et vivante des conditions physiques de la région; il nous renseigne ensuite sur les aptitudes natives et le tempérament des habitants, leurs mœurs et leurs coutumes, l'état de l'instruction primaire et de l'enseignement agricole, le mouvement de la population, la condition de la famille; puis sur la valeur et la division des terres, le fermage et le métayage, la résidence et l'absentéisme des propriétaires, la situation des ouvriers ruraux au point de vue des salaires, de la nourriture et de l'habitation. Le cadre est vaste; il est bien rempli et presque toujours, sur chacune de ces graves questions, les réponses sont complètes et concluantes. Elles sont présentées sous une forme constamment intéressante et toujours accessible. Les chiffres ne manquent pas; mais il y a autre chose dans l'œuvre de M. Baudrillart que de sèches nomenclatures : c'est un livre à lire et non un procès-verbal à consulter.

Le tableau tracé par l'auteur présente un ensemble consolant de points lumineux, mais que d'ombres inquiétantes aussi! Il ne faut pas se le dissimuler, si, au point de vue strictement agricole, nous avons à nous féliciter de certains progrès, au point de vue de la moralité et du sentiment religieux, nous devons constater une évidente décadence. La question de la dépopulation, très sérieusement traitée à plusieurs reprises par M. Baudrillart, est terriblement inquiétante. Jamais un peuple ne foule aux pieds, impunément, les lois divines et naturelles. Nous en sommes là pourtant, tandis que chez nos voisins, qui les respectent, la natalité est énorme et augmente sensiblement leur force d'expansion. Qu'on lise, sur ce point, le livre si remarquable et si inquiétant de M. Grad (*le Peuple allemand*) et qu'on le rapproche de celui de M. Baudrillart. L'un et l'autre poussent un cri d'alarme. Puisse-t-il être entendu!

Ne comptons pas d'ailleurs outre mesure sur les déductions scientifiques et les exhortations, pour éloquentes qu'elles soient, des écono-

mistes. Quand il s'agit de persuader aux hommes l'accomplissement des grands devoirs, de ceux dont la pratique ne va pas sans le sacrifice, c'est avant tout au sentiment religieux et à la crainte de Dieu qu'il faut faire appel. De là résulte pour tous les chrétiens et tous les Français soucieux de l'indépendance de la patrie, le strict devoir de travailler à restaurer dans les âmes le respect de la loi divine.

ERNEST ALLAIN.

Geschichte der Wohlthätigkeitsanstalten in Belgien von Karl dem Grossen bis zum sechszehnten Jahrhundert von Dr. ALBERDINGK THIJM, Professor an der Universität Loewen. Fribourg en Brisgau, Herder, 1887, in-8 de 207 p. — Prix : 5 fr.

Le remarquable mémoire de M. Alberdingk Thijm, couronné en 1882 par l'Académie royale de Belgique, n'était accessible jusqu'à présent qu'à la classe peu nombreuse des lecteurs qui savent le néerlandais. On vient de rendre aux autres le service de le traduire en allemand, faisant ainsi à l'ouvrage un honneur mérité, car c'est une étude approfondie et originale, puisée aux meilleures sources, pleine de renseignements curieux et inédits sur l'un des sujets les plus attachants qu'offre l'histoire de la civilisation au moyen âge. Le livre n'est pas des plus faciles à résumer, non seulement à cause de l'extraordinaire abondance des détails qu'il renferme, mais aussi parce que l'exposition a le défaut de n'être pas assez synthétique, et d'éparpiller les renseignements au lieu de les grouper. Disons seulement qu'il n'est aucune des questions relatives à l'organisation de la bienfaisance qui n'y soit touchée et souvent éclairée de lumières nouvelles; signalons surtout les pages pleines d'intérêt consacrées à l'analyse des réglements des hospices et hôpitaux, dont les plus anciens, ceux de Saint-Jean de Bruges, remontent à 1188, et à l'étude de la vie quotidienne des établissements charitables, qui est si intéressante en présence des tentatives faites aujourd'hui pour garder les bienfaits de l'institution tout en en modifiant l'esprit. La monographie de M. Alberdingk Thijm est donc une contribution de premier ordre à l'étude d'un sujet que l'historiographie allemande a souvent abordé, et qui a été traité en son ensemble dans le magistral ouvrage de M. Ratzinger : *Geschichte der christlichen Armenpflege* (Fribourg en Brisgau, 1884, 2e édition).

Dans le compte rendu que j'ai fait en 1884 du mémoire de M. A. Thijm pour le *Literarische Rundschau*, je signalais un certain nombre d'inexactitudes ou d'erreurs. Toutes n'ont pas disparu de la traduction allemande, et je ne sais vraiment pas pourquoi, par exemple, on s'obstine à y laisser Floreffe sur la Meuse (lisez : la Sambre) p. 74, et pourquoi on continue à parler des terreurs de l'an mil comme d'un fait historique, alors que, depuis le travail de Dom Plaine dans la *Revue des ques-*

tions historiques (janvier 1873), les conclusions du savant religieux ont été adoptées successivement par M. Raoul Rosières dans la *Revue politique et littéraire,* par M. von Eicken dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte,* par M. Orsi dans la *Rivista storica italiana,* et par M. Jules Roy dans son livre intitulé : *L'An mil,* sans qu'un seul érudit se soit jamais avisé de rompre une lance en faveur de la thèse démodée, si chère aux ennemis de l'Église. La légende des terreurs de l'an mil est définitivement bannie du domaine de l'histoire, et ce n'est pas dans un aussi bon ouvrage que celui-ci qu'elle devrait trouver son dernier asile.

GODEFROID KURTH.

BULLETIN

Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique, par MAURICE BLOCK et divers collaborateurs. Paris, Guillaumin, 1888, in-18 de 1182 p. — Prix : 9 fr.

La publication de l'*Annuaire de l'Économie politique* est arrivée à sa quarante-cinquième année. Le volume de 1888 ne le cède en rien, ni comme nombre ni comme intérêt des documents réunis, à ceux qui l'ont précédé. Les collaborateurs de ce recueil ont conservé les mêmes divisions que par le passé. Les pièces et renseignements toujours officiels sont groupés en grandes catégories suivant qu'ils s'appliquent, à la France en général, à Paris, aux colonies ou aux pays étrangers. Une cinquième partie réunit divers sujets variés, tels que les résumés des travaux de l'Académie des sciences morales, de la Société d'économie politique, une revue financière de l'année et quelques autres encore.

Il serait difficile de trouver un document important sur une des matières de l'économie politique, de la statistique ou des finances, qui n'y soit reproduit en extrait et le plus souvent in extenso. On a ainsi sous la main quantités de renseignements précis qu'on ne pourrait retrouver au bout de quelque temps qu'avec de difficiles et fort longues recherches.

G. DE S.

Éléments et Méta-Éléments. Mémoire lu à la Societé chimique de Londres par WILLIAM CROOKES, F. R. S., traduit avec l'autorisation spéciale de l'auteur, par WILLY LEWY, ingénieur civil, membre de la Société chimique de Paris. Paris, Gauthier-Villars, 1888, in-18 de 37 p. — Prix : 1 fr.

Un chimiste anglais, excentrique à ses heures, essaie d'appliquer la théorie chère à son compatriote Darwin, même à la constitution intime de la matière. D'après lui, les corps simples ne sont pas tous, à proprement parler, des « éléments » : il en est un certain nombre qui diffèrent tellement peu entre eux qu'ils ne se distinguent que par de simples nuances. De telle manière que si l'on considère seulement ceux des corps simples à qui leurs caractères bien tranchés donnent le droit d'être, d'une manière certaine, taxés d' « éléments, » on s'aperçoit que les autres représentent toutes les nuances intermédiaires de l'un à l'autre : ainsi l'ensemble des premiers avec les seconds pourrait être considéré, à quelque chose près, comme une série continue. L'auteur appelle « méta-éléments » ces corps simples inter-

médiaires. Appuyé sur des expériences d'ailleurs fort dignes d'attention, il pense que les atômes composant chacun de ces méta-éléments se ressemblent tous entre eux incomparablement plus qu'avec ceux du corps le plus voisin, tout en n'étant cependant pas identiques. Par suite de cette non-homogénéité, une sorte de sélection peut s'opérer entre les atomes, ce qui permettrait sans doute à un méta-élément de passer de son identité à celle de son voisin le plus proche (?). L'auteur part d'expériences qui seraient à discuter. Puis, les tenant pour exactes, il accorde, dans ses inductions, une assez belle part à son imagination. Il se transporte par la pensée à l'époque du chaos universel et y voit les atomes se grouper par voie de sélection suivant leurs affinités naturelles, reconnaissant d'ailleurs que ce phénomène, point de départ de la formation de l'univers, ne peut naître et se développer que sous l'impulsion de ce qu'il appelle une Force directrice, et que nous appelerions, nous, le Créateur ou la Providence. Ce qu'il y a d'important dans cette brochure, ce sont les très curieuses expériences que l'auteur a exécutées et qu'il décrit. Elles pourraient être le point de départ d'un pas en avant dans la science de la constitution de la matière.

J. D'E.

Guide de l'amateur photographe, par C. KLARY. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1888, in-12 de 274 p. — Prix : 3 fr. 50 (*Collection d'ouvrages utiles.*)

Ce *Guide*, comme le dit l'auteur dans son introduction, est débarrassé de toute théorie scientifique : il a pour but de fournir à l'amateur les moyens d'employer avec succès ses instruments et ses produits chimiques. Il est divisé en trois parties. La première contient l'histoire de la photographie et l'examen des procédés produisant des épreuves inaltérables, ainsi que des applications diverses de la photographie. La deuxième commence par une étude sur le gélatino-bromure d'argent, suivie de l'analyse des opérations habituelles de la photographie; il eût été, selon nous, plus rationnel de commencer par cette analyse après l'historique de la première partie. La troisième partie est consacrée à la photographie artistique, chose si souvent négligée dans les manuels de photographie, et cependant si importante; car, ainsi que nous le dit l'auteur, la photographie ne doit pas être la copie brutale et prosaïque d'une chose quelconque. L'ouvrage de M. Klary est fait à un point de vue tout particulier, et sera d'un intérêt spécial pour les amateurs « artistes. »

CH. D'A.

Les Secrets de la science et de l'industrie, *recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière,* par le professeur A. HÉRAUD. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-16 cartonné de VIII-366 p. — Prix : 4 fr.

Les Secrets de l'économie domestique à la ville et à la campagne, *recettes, formules et procédés d'une utilité générale et d'une application journalière,* par le professeur A. HÉRAUD. Paris, J.-B. Baillière, 1888, in-16 cartonné de VII-388 p. — Prix : 4 fr.

Charmants volumes : beau papier, gravures nombreuses et judicieusement choisies, joli cartonnage en percaline ; voilà pour la forme. Comme fond, *les Secrets de la science et de l'industrie* contiennent des notions usuelles sur l'électricité, les machines, les métaux, le bois, les tissus, la teinture, les produits chimiques, l'orfèvrerie, la verrerie, les arts décoratifs, les arts graphiques. Quant aux *Secrets de l'économie domestique à la ville et à la cam-*

pagne, ils embrassent tout ce qui concerne la maison, le chauffage, la ventilation, les meubles, le linge et les vêtements, la toilette, l'entretien, le nettoyage, la préparation des objets domestiques, les chevaux et les voitures, les animaux nuisibles, les animaux et plantes d'appartement, la serre et le jardin. Tels sont les programmes de ces deux ouvrages primitivement fusionnés qui renferment, placés dans l'ordre alphabétique, ce qui permet de les retrouver facilement, une foule de petits renseignements fort utiles, mais d'une application pas toujours facile, il faut le reconnaître. Néanmoins, tels quels, ces recueils peuvent certainement rendre des services à tous ceux qui n'ont pas à leur disposition d'ouvrages plus étendus et par cela même plus coûteux. D. M.

Comédies de paravent, par HENRY GRÉVILLE. 3e éd. Paris, Plon et Nourrit, 1888, in-12 de xv-246 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface où l'auteur parle de soi, de ses succès, de la fidélité de ses lecteurs, avec une évidente satisfaction, sont promis au public bien des romans encore de la même main, bien d'autres pièces de théâtre, fruit des loisirs du même cerveau. Ce recueil ne nous est donc offert que pour nous donner patience. Il se compose de courtes pièces, bonnes à jouer en petit comité, et ainsi dénommées : *A la campagne, Cassandre pendu, Ma tante, l'Oiseau, les Cloches cassées, Annette, Étourdie*. C'est une réunion de saynètes assez agréables, auxquelles la juste critique reprocherait quelques fadeurs, la répétition trop fréquente du trait comique une fois trouvé, l'insignifiance de certaines données (telle la paysannerie d'*Annette*), et la monotonie d'un dénouement sans autre raison ni fin que le mariage ; mais qui, par la convenance du style, la parfaite morale des sujets, la facilité d'adaptation des scènes, sont susceptibles de plaire aux acteurs improvisés et au public des salons. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Rézinsec et Strophazur. *Théâtre lyrico-naturaliste,* par LÉON DUROCHER. Paris, A. Dupret, 1888, in-12 de 266 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a là deux parties distinctes : une interminable préface, ayant pour objet de suivre à travers les littératures (et cela avec une science critique assez superficielle) les variations du mélange lyrico-fantaisiste dans la comédie proprement dite ; et de pièces ou monologues, servant d'application nouvelle aux principes développés. Dans ces différentes scènes, rimées avec aisance, M. Durocher s'ingénie, soit à exprimer des choses banales ou grossières sous une forme ultra-lyrique, soit à mêler le style du « Parnasse » à celui des estaminets. De là des contrastes d'un effet sûr, mais d'un goût trop contestable. FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Révolution et Évolution : *Le Centenaire de 1789 et les Conservateurs catholiques,* par G. DE PASCAL, avec une lettre de M. le Mis de la Tour du Pin Chambly. Paris, Saudax, 1888, in-8 de 96 p. — Prix : 0 fr. 75.

Voici un écrit qui est beaucoup plus qu'un écrit de circonstance, Théologien consommé, économiste distingué, esprit éminent qui voit clair et de haut, l'auteur s'est mis en face du problème révolutionnaire. Il a scruté les causes de ce bouleversement dont Joseph de Maistre a dit : « Ce n'est pas un événement, c'est une époque ; » il a passé au crible de la raison et de la foi « les faux dogmes de 1789 ; » il a sondé les plaies qu'ils ont faites, et, pour chacune de ces blessures, il a indiqué le remède approprié. En moins

de cent pages, contenant plus d'idées que de mots, sans être jamais obscur, le P. de Pascal a tracé la synthèse du moyen âge, de l'áncien régime, des réformes si importantes et si oubliées qui ont rempli les quinze premières années de Louis XVI, enfin de la Révolution elle-même et des moyens de guérir les maux qu'elle a produits. Il dépeint ainsi l'état de choses créé par la Révolution : « C'est une anarchie morale, politique et sociale, tempérée par le despotisme d'une hiérarchie bureaucratique, aux mains tantôt d'un César de passage, tantôt d'une assemblée confuse et irresponsable. » D'où vient cette situation intolérable et qui ne peut durer? De la rupture violente avec les principes chrétiens et avec la tradition historique de notre pays. Voilà le double lien qu'il faut rattacher. Comment? Avec l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers, dont il est un des membres les plus autorisés. Le P. de Pascal propose tout un plan de restauration religieuse, scolaire, familiale, gouvernementale, judiciaire, financière, militaire, charitable, industrielle, commerciale; et il termine son étude aussi attachante qu'instructive par la reproduction du plan général de la campagne provoquée par l'Œuvre des Cercles à l'occasion du centenaire de 1789. M[is] DE M.

Journal d'un volontaire de 1791, par LOUIS BONNEVILLE DE MARSANGY. Paris, Perrin, 1888, in-12 de 240 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans l'été 1791, un jeune homme de vingt ans, originaire d'une petite ville de Seine-et-Marne, Denis Belot, s'engage, sur l'appel de l'Assemblée nationale. Il part pour l'armée de la Fayette , assiste aux débuts de la campagne et s'enferme ensuite dans la place de Thionville, à l'héroïque défense de laquelle il prend une part énergique. Il fait ensuite partie de l'armée de la Moselle et combat successivement sous Houchard et sous Hoche. Sa carrière militaire est courte et aucun fait d'armes extraordinaire ne le distingue de la masse des vaillants soldats qui défendirent alors avec tant d'éclat le sol français contre l'Europe coalisée. Mais il a pendant ces trois années régulièrement raconté à son père ce qu'il a vu des opérations auxquelles il a été mêlé. C'est ce journal ou plutôt cette correspondance que M. Bonneville de Marsangy publie aujourd'hui. Cette correspondance n'a rien de bien saillant; mais elle est sincère, pleine de patriotisme et d'enthousiasme; c'est un document de plus pour l'histoire de cette époque troublée dont elle est un tableau exact et un écho fidèle, car elle en a aussi la phraséologie et les illusions. M. R.

L'Église Saint-Thomas d'Aquin pendant la Révolution, 1791-1802, d'après des documents inédits, par VICTOR PIERRE. Paris, Retaux-Bray, 1887, in-8 de VI-68 p. — Prix : 1 fr. 50.

Une victime du vandalisme révolutionnaire : *Frère Jean-André, peintre des Jacobins de la rue du Bac.* Vannes, Lafolye, 1888, in-8 de 29 p.

Dans le grand drame de la persécution religieuse pendant la Révolution, M. Victor Pierre, qui en connaît si bien les détails, a choisi un épisode curieux : l'histoire de l'église Saint-Thomas d'Aquin pendant cette période terrible. L'église Saint-Thomas d'Aquin, on le sait, n'était point paroisse avant 1789 ; c'était la chapelle du noviciat général des dominicains de Paris, ou des jacobins, comme on les nommait d'après leur premier couvent de la rue Saint-Jacques. Ce noviciat était florissant ; il fut supprimé, comme toutes les autres communautés religieuses, en 1790; quand on

demanda aux religieux ce qu'ils voulaient faire, deux seulement demandèrent à rentrer dans leurs familles; les autres déclarèrent vouloir rester dans leur maison. On ne les y laissa pas; en 1791, leur chapelle fut érigée en paroisse sous le nom de Saint-Thomas d'Aquin; les tableaux, les livres, les papiers, tout fut enlevé, et en 1792, les religieux durent partir eux-mêmes. Le premier curé constitutionnel fut Minée, bientôt élu évêque de Nantes, où il apostasia et se maria; le second fut Latyl, guillotiné sous la Terreur; le troisième, Laurens, déporté sous le Directoire; leur serment schismatique ne les avait pas sauvés. Tour à tour fermée et rouverte, servant à la fois aux constitutionnels et aux théophilanthropes, dépouillée de ses richesses, mal entretenue, le toit à demi effondré et les murs suintant l'eau, la pauvre église ne sortit vraiment de ses ruines qu'après le concordat, lorsque le cardinal de Belloy y eut nommé curé l'abbé de la Lande. Mais dans quel état elle se trouvait! Des admirables peintures dont le frère André l'avait couverte, il ne restait plus que de rares tableaux; les autres, près de deux cents, avaient été enlevés lors de l'inventaire et transportés au musée des Petits-Augustins, où ils furent détruits, on ne sait comment, peut-être dans ces *auto da fé* patriotiques où l'on brûlait officiellement les toiles qui rappelaient la superstition. Et c'est à ce titre que M. Pierre a pu nommer justement le frère André une « victime du vandalisme révolutionnaire. » Son œuvre si considérable a péri dans la tourmente; son renom même a presque disparu; M. Charles Blanc, dans son histoire des peintres, ne le nomme pas; la biographie de Michaud lui consacre quelques lignes à peine. Et cependant il a été l'élève de Jouvenet, l'émule de Rigaud, et Lenoir, qui reçut le dépôt de ses toiles enlevées aux Jacobins, écrit que plusieurs auraient pu figurer « à côté de celles des grands peintres italiens. » Aujourd'hui, des trois ou quatre cents tableaux qu'il a produits pendant sa longue carrière, — car il a commencé à dix-sept ans et n'est mort qu'à quatre vingt-onze ans, — à peine en retrouve-t-on une vingtaine, disséminés de tous les côtés. Voilà ce qu'ont fait ces grands amis des lumières, ces grands adversaires des abus et des superstitions.

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Trois Carnot, *Histoire de cent ans,* par MAURICE DREYFOUS. Ouvrage illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. Paris, M. Dreyfous, 1888, gr. in-8 de 295 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Qu'on fasse la biographie de Lazare Carnot (le premier des trois), cela se comprend. Sa vie est passée dans le domaine de l'histoire; on peut le juger, apprécier ses talents et ses qualités, blâmer les fautes qu'il a commises. Mais raconter la vie d'Hippolyte Carnot, dont la tombe est à peine fermée, et celle de M. Sadi Carnot, le quatrième président de la troisième république, présentait des écueils qu'il est facile d'apercevoir sans être grand clerc et qu'il était impossible d'éviter. Les événements politiques auxquels ces deux derniers ont été mêlés sont encore trop récents pour qu'on puisse apprécier avec justesse le rôle qu'ils y ont joué et s'abstenir de toute partialité. Pour ces raisons, M. Dreyfous aurait mieux fait de s'en tenir à la vie de Lazare Carnot, auquel il pouvait très bien, sans crainte d'être accusé de prolixité, consacrer un volume entier. Nous n'entrerons pas dans l'examen minutieux de ce volume: son caractère général est celui d'un panégyrique; ajoutons cependant, pour être juste, qu'il contient des détails biographiques très intéressants, puisés dans des papiers de famille et donnés pour la première fois. L'illustration est composée de

nombreuses gravures, les unes vraiment bonnes, les autres médiocres ; les premières d'ailleurs sont celles qui présentent le plus d'intérêt : ce sont des reproductions de portraits de divers membres de la famille Carnot et surtout des trois héros du livre, des vues de Presles, de Nolay et de la maison patrimoniale des Carnot, des fac-similés d'autographes, etc... Les gravures représentant des scènes historiques sont généralement médiocres. Un appendice consacré à la famille Carnot avant 1789, avec la généalogie de ses membres connus et ses « armoiries de bourgeois vivant noblement, » termine le volume. L. L.

L'Œuvre de M. Thiers, extraits précédés d'une notice biographique par G. Robertet, ancien professeur de l'Université. Paris, Jouvet, s. d., (1888), in-12 de 650 p. — Prix : 3 fr.

Après une notice biographique très élogieuse et la reproduction des considérations sur l'histoire et la manière de l'écrire mises par M. Thiers en tête d'un des volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire,* l'auteur a choisi dans cette histoire et celle de la Révolution une série d'épisodes qui, reliés entre eux par une courte notice, rappellent les principaux faits de cette époque. Des extraits de l'histoire de Law, du Livre de la propriété et des six discours de M. Thiers sur l'Algérie, les fortifications de Paris, les libertés nécessaires, les principes de 89, la politique étrangère en 1868, la déclaration de guerre à la Prusse en 1870, complètent ce volume où une carte d'Europe aide le lecteur à suivre le récit. Ces pages peuvent donner une idée du talent de narration de M. Thiers. H. de l'É.

L'Amiral Courbet d'après ses lettres, par Félix Julien. Paris, Victor Palmé, 1888, in-12 de 314 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Félix Julien, ancien officier de marine, est un écrivain de haute valeur ; il y a déjà longtemps que nous lui devons un chef-d'œuvre : *les Harmonies de la mer.* Il lui appartenait bien de faire connaître au public l'amiral Courbet, considéré surtout comme héros chrétien. Ce n'est pas encore une biographie complète, l'auteur le déclare lui-même dans sa préface : « C'est une étude, un simple essai, ajoute-t-il modestement, sur le caractère et la vie politique de l'amiral Courbet. » M. Julien a fait œuvre d'historien impartial en mettant cette grande figure dans son vrai jour. D'autre part, les lettres publiées dans quelques journaux et choisies, pour le besoin d'une cause, parmi les plus acerbes, n'avaient montré que les côtés irritables de ce noble caractère habituellement doux, énergique autant que discipliné. D'autre part, les livres très consciencieux, d'ailleurs, de MM. Ganneron et Loir, avaient laissé dans l'ombre certains traits essentiels sans lesquels le portrait de Courbet ne pouvait être complètement ressemblant.

M. Julien a pris le bon moyen pour retoucher ces esquisses imparfaites : il a réuni le plus de lettres possibles, adressées à la famille et aux amis, et les a commentées avec impartialité. Ses jugements sont d'une inflexible rigueur ; il poursuit les responsabilités et les flagelle impitoyablement. Naturellement, il profite de l'occasion pour faire ressortir les services rendus par les missionnaires catholiques et démontre clairement que la possession du Tonkin aurait coûté à la France bien moins d'hommes et d'argent si nos gouvernants avaient eu le simple bon sens de les utiliser. Le style de l'auteur est remarquablement élégant et s'élève parfois à une grande hauteur ; il ne fallait pas moins pour affronter le voisinage des lettres de

Courbet dont plusieurs sont des merveilles de finesse et d'entrain. On ne saurait trop recommander à tous, grands et petits, hommes du monde et gens du peuple, la lecture de ce livre très attachant, instructif et édifiant : c'est une œuvre de haute justice et un important document historique.

COMTE DE BIZEMONT.

L'Escadre de l'amiral Courbet. *Notes et Souvenirs,* par MAURICE LOIR, lieutenant de vaisseau à bord de la « Triomphante. » Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1886. 4ᵉ édition, in-12 de 362 p., avec un portrait et 10 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un bon livre, un livre intéressant, un livre qui réconforte. Après les faiblesses et les misères de l' « année terrible, » le récit des premières campagnes où le drapeau national se déploie à nouveau sur nos troupes victorieuses, a quelque chose de particulièrement attachant. Et puis, ce héros victorieux, celui de Kelung et de Foutchéou, est un héros chrétien dont la vie, en même temps qu'une consolation, est un exemple. Bien que le travail de M. Maurice Loir ait un aspect un peu technique, il demeure à la portée de toutes les intelligences. C'est un ouvrage à vulgariser, et que nous voudrions voir nos bibliothèques populaires répandre le plus largement possible.

ARTHUR DE GANNIERS.

Rome et Berlin. — *Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique au printemps de 18...,* par CHARLES ROPE, ancien officier de marine, avec cartes, plans et croquis. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1888, in-8 de 290 p. — Prix : 5 fr.

La marine, — il y a de fortes raisons pour le croire, — jouera dans la prochaine guerre un rôle important, car l'on a trop critiqué l'inertie des flottes en 1870 pour qu'elles ne veuillent prendre, au jour du règlement des comptes, une éclatante revanche. Dans cet ordre d'idées, on lira avec fruit l'interessant travail que M. Rope, un officier de marine, a consacré aux futures *Opérations sur les côtes de la Méditerranée et de la Baltique au printemps de 188...* Cette dernière ligne est un sous-titre ; l'ouvrage intitulé : *Rome et Berlin* est une fantaisie dans le genre de la *Bataille de Dorkins,* mais une fantaisie écrite avec bon sens, sans chauvinisme, de nombreux documents sous les yeux, une fantaisie qui pourrait, sans grand effort, se changer demain en réalité.

Après nous avoir donné un tableau très instructif des diverses flottes européennes au printemps de 1888, M. Rope commence ainsi son chapitre II : « Le 30 mars 188..., l'Allemagne refusant d'accepter la médiation du roi de Suède dans l'incident de Momény ; le 31, l'avant-garde du 15ᵉ corps allemand occupait Frouard... la guerre était virtuellement déclarée... L'Italie se rangeant, par un manifeste lancé le 1ᵉʳ avril, du côté de nos ennemis...» Ces quelques lignes sont les données fantaisistes du livre, mais sur ce thème, l'auteur a greffé une étude technique réelle du plus haut intérêt, en examinant avec compétence quelle pourrait être la lutte maritime entre la France, l'Allemagne et l'Italie, si la guerre éclatait demain. Inutile d'insister sur l'intérêt qui s'attache, dans les circonstances actuelles, à un livre de ce genre : c'est évidemment de l'histoire antidatée, mais c'est de l'histoire : cet ouvrage est digne, à ce titre, de toute l'attention des militaires, des hommes d'État, de quiconque a souci de la liberté et de l'autonomie de la patrie.

ARTHUR DE GANNIERS.

CHRONIQUE

Nécrologie. — C'est avec un profond regret que le *Polybiblion* enregistre la perte que la cause de la vérité, que la science et les lettres viennent de faire en la personne du comte Riant, membre de l'Institut. Nous donnerons dans notre prochaine livraison une notice sur sa vie et sur ses travaux. Mais nous n'avons pas voulu différer d'un moment l'hommage que nous devions à un ami qui fut, on peut le dire, le véritable fondateur de ce recueil, dont il traça le plan, et à l'exécution duquel il travailla activement. Sa santé si débile l'avait éloigné de la France, mais il nous était resté fidèle; son souvenir demeura toujours vivant parmi nous et sa mémoire y sera pieusement conservée.

— On annonce la mort : de M. Bailleul, avocat à la Cour d'appel de Paris, fondateur du *Journal des notaires ;* — de M. François Bazin, ancien professeur spécial de géographie aux écoles municipales Colbert et Turgot, né à Paris en 1830, auteur d'ouvrages sur la géographie, mort à l'âge de 58 ans ; — de M. Henri Bettencourt, ancien juge de paix à Lillebonne, très honnête homme doublé d'un savant, l'un des premiers rédacteurs du *Correspondant,* mort à Rouen au commencement de novembre ; — de Mlle Mathilde Bourdon, collaboratrice au *Journal des Demoiselles,* et auteur de nombreux romans ; — de M. de Choudens, éditeur, mort à Paris, le 15 novembre ; — de M. Léo Delcer, rédacteur en chef du *Progrès de la Charente-Inférieure,* mort le 9 décembre, à l'âge de 35 ans ; — de M. le vicomte Dugon, mort le 6 décembre, à son château de Maidières (Isère), à l'âge de 58 ans ; — de M. l'abbé Paul-Alexandre de Geslin de Kersolon, né à Rennes en 1817, collaborateur aux journaux *l'Ouvrier* et *le Clocher,* et auteur de nombreux ouvrages qu'il signait du pseudonyme de Jean Loyseau, mort le 28 novembre, à l'âge de 72 ans ; — de M. Girard, ancien directeur du *Courrier de Saint-Nazaire;* — de M. Onfroy, procureur de la République, à Château-Gontier ; — de M. le docteur Georges Poinsot, ancien professeur agrégé à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur d'un grand nombre de mémoires, mort à l'âge de 39 ans ; — du R. P. Ambroise Rubillon du Lattay, mort à Paris à l'âge de 85 ans ; — du R. P. Théodore, né à Aix le 9 novembre 1828, littérateur et théologien distingué, mort à Cauterets le 21 août, à l'âge de 60 ans.

— A l'étranger, on signale la mort : du Dr Bogdanovski, professeur de chirurgie à l'université de Saint-Pétersbourg, mort le 22 octobre ; — de M. William-Richard Fisher, avocat et érudit, dont l'ouvrage le plus connu, *The Law of Morgage and other securities upon Property,* avait obtenu en 1883 les honneurs d'une quatrième édition, mort le 17 novembre à Guilford, à l'âge de 64 ans ; — du mathématicien anglais Earnshaw, auteur d'un *Traité de dynamique* estimé, mort vers le milieu de décembre ; — du Dr Heinrich-Wilhelm-Theodor Gutzeit, professeur de chimie à l'Université d'Iéna, où il est mort dans sa 41e année, le 16 novembre ; — du Dr Adalb. Horawitz, de l'Université de Vienne, mort à 49 ans ; — du Dr Karl Lucae, professeur de langue et littérature allemandes à l'Université de Marburg, mort dans cette ville le 30 novembre, à l'âge de 56 ans ; — de M. William Maccall, connu surtout par son travail sur les *Elements of individualism,* mort dans les derniers jours de novembre ; — du poète Montgomerie Ranking, secrétaire du *Royal Archæological Institute,* mort à 47 ans, le 1er décembre ; — de M. John Hicks Nankidell, homéopathe et philologue, mort à Fernhurst

le 12 décembre ; — de M. Gustave OPPELT, bibliothécaire à Bruxelles, mort dans sa 78e année, le 18 novembre ; — de M. Fr.-A. PALEY, helléniste distingué ; — de M. Rafael-Nathan RABINOWITZ, dont on cite les *Variæ lectiones in Mischnam et in Talmud Babylonicum,* mort à Kiew, au commencement de décembre ; — du Dr Ernst-Ludwig WEBER, auteur de plusieurs publications pour la jeunesse, mort à Dresde le 21 novembre.

CONGRÈS. — *El Movimiento catolico :* tel est le titre d'une revue bi-hebdomadaire, qui vient d'être fondée à Madrid pour servir d'organe au congrès catholique. La première livraison renferme, en vingt-cinq articles, le règlement dudit congrès dont le caractère nettement catholique et religieux est affirmé en toutes lettres comme il convenait de le faire, puisqu'il s'agit de célébrer le centenaire de l'unité catholique de l'Espagne (art. 1). En conséquence, non seulement la présidence du comité central et des comités particuliers appartiendra à des évêques, mais encore tous les mémoires qu'on voudra lire et tous les discours qu'on voudra prononcer, devront être préalablement soumis à un tribunal institué à l'effet d'empêcher qu'aucune proposition contraire aux enseignements de l'Église ne s'y soit glissée d'une manière ou d'une autre (art. 21). Le programme des questions à débattre est d'ailleurs très étendu, et ouvre une vaste carrière aux philosophes comme aux théologiens, aux historiens comme aux économistes, aux archéologues comme aux philologues. Nous signalerons comme étant de nature à intéresser plus spécialement nos lecteurs :

1° L'enseignement à ses divers degrés... peut-il être neutre et laïque ? 2° Le travail... Conflits trop fréquents. Comment les éviter ? 3° L'âme humaine, ses facultés... son libre arbitre; 4° L'homme préhistorique et le transformisme; 5° La cosmogonie de Moïse, et le progrès des sciences; 6° L'archéologie dans ses relations avec le dogme, la morale et la liturgie, etc., etc. L'ouverture solennelle du congrès est fixée au 24 avril de l'année prochaine 1889.

Nous dirons enfin que, pour être membre du Congrès, il suffit d'en faire la demande personnelle au comité central, ou à l'évêché de Madrid, en s'engageant à payer une cotisation de 10 francs.

PALÉOGRAPHIE. — Le savant professeur Paoli, dont nous faisions connaître à nos lecteurs le programme remarquable (*Polybiblion,* t. LIII, p. 454), vient de publier dans la *Nuova antologia,* volume XVIII, fascicule du 16 novembre 1888, une étude sur l'*Histoire du papier d'après les travaux récents (La Storia della carta secondo gli ultimi studi,* Roma, 1888, in-8 de 19 p.). C'est une analyse des travaux de Briquet, Wiesner et Karabacek, sur lesquels nous avons appelé l'attention dans un rapport au Congrès bibliographique. M. Paoli n'a pas laissé d'y ajouter quelques documents nouveaux et de finir magistralement par une remarque philosophique, qui assigne le papyrus à l'antiquité, le parchemin au moyen âge, le papier à l'époque moderne, comme les caractéristiques des trois époques de l'art d'écrire.

INSTITUT. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — L'Académie a procédé, le 14 décembre, à l'élection d'un membre en remplacement de M. Bergaigne. Au premier tour de scrutin, l'abbé Duchesne a obtenu 15 voix, M. Clermont-Ganneau 14, M. de Lasteyrie 8. Au second tour de scrutin, M. l'abbé Duchesne a été élu par 21 voix contre 16 à M. Clermont-Ganneau.

Académie des sciences. — Le 17 décembre, l'Académie a procédé à l'élection

d'un membre titulaire dans la section de chimie, en remplacement de M. Debray. M. Schutzenberger a été élu par 53 voix contre 55 votants.

— L'Académie a tenu sa séance annuelle le 24 décembre, sous la présidence de M. Janssen. Après le discours du président, M. J. Bertrand, secrétaire perpétuel, a prononcé l'éloge de M. Yvon Villarceaux.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a tenu, le 1er décembre, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Gréard. Après le discours du président, M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Henri Martin. Voici la liste des prix décernés :

Prix du budget (sections d'économie politique et d'histoire) : Récompense de 1,500 fr. à M. J.-B. Paquier.

Prix Gegner (philosophie) : M. Picavet.

Prix Léon Faucher (économie, statistique et finances) : M. Daniel Zolla.

Prix Wolowski (économie et législation) : 3,000 fr. à MM. Lyon-Caen et Renault; 1,000 fr. à M. André Weiss; 500 fr. à MM. Ernest Lehr et Edmond Villey.

Prix Rossi (économie, statistique et finances) : M. Léon Smith ; mention honorable : M. G. Chastin.

Prix Beaujour : 5,000 fr. à M. Hubert Valleroux ; 3,000 fr. à M. L. Lallemand ; 3,000 fr. à M. E. Chevallier ; 1,000 fr. à Mme Clémence Roger ; mentions honorables : MM. Antony Rouilliet et G. Saunois de Chevert.

Prix Bordin (morale) : 1,000 fr. à M. Ch. Bertheau ; 1,000 fr. à MM. E. Muller et E. Cacheux ; 500 fr. à M. A. Rouilliet.

Prix Bordin (législation et jurisprudence) : Récompense de 1,000 fr. à M. Imbart Latour.

Prix Bordin (économie, statistique et finances) : Récompenses de 1,000 fr. chacune à MM. J. de Reinach et L. Poinsard.

Prix Halphen : 1,500 fr. à M. A. Vessiot ; 1,200 fr. à Mlle Élise Lecquin.

Prix Crouzet (philosophie) : Récompenses de 2,500 fr. chacune à MM. E. Mettmann et Léon Jouvin ; mentions honorables à MM. H. Lauret et L. Lescœur.

Prix Jean Reynaud : M. Fustel de Coulanges.

Prix Audiffret : 5,000 fr. à M. A. Chuquet ; 2,500 fr. à M. l'abbé Rambaud ; 1,000 fr. à M. A. Martin ; récompenses de 500 fr. chacune à MM. Duverger, A. Raffalowitch et Vignon.

Prix Ernest Thorel , Récompense de 1,000 fr. à M. E. Anthoine.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Dans la séance du 30 novembre, M. de Vogüé a entretenu l'Académie des nouvelles fouilles exécutées à Carthage par le P. Delattre. — Le 7 décembre, M. Jos. Flach a fait une communication sur deux manuscrits de la bibliothèque du comte d'Ashburnham rentrés récemment à la Bibliothèque nationale. — Le 14 décembre, M. Aloïs Heiss a lu une notice sur les portraits de Gonsalve de Cordoue et la date de sa naissance. M. Salomon Reinach a communiqué un travail sur le musée d'armes en pierre et d'os de grands animaux fossiles, réunis par Auguste, à Capri. M. Philippe Berger a donné lecture d'une note sur l'inscription bilingue de Malte, qui a fourni la clef de l'écriture phénicienne. — Le 28 décembre, M. d'Hervey de Saint-Denis a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Paul Riant, récemment décédé.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 8 décembre, M. A. Desjardins a lu un mémoire intitulé : *Les Otages dans le droit des gens au* XVIe *siècle.* — Le 15 décembre, M. Cour-

celle-Seneuil lit un mémoire intitulé : *Théorie du mandat législatif.* — Le 22 décembre, M. Levasseur a communiqué une étude sur le mouvement de la population en France au XVIIIe siècle. M. Charles Huit a lu un mémoire sur *le Banquet* de Platon.

PARIS. — La nouvelle année amène des changements dans la *Revue des questions historiques.* Cet excellent recueil quitte la maison Palmé pour venir s'installer tout près du *Polybiblion,* dans les bureaux mêmes de la Société bibliographique. La rédaction de la chronique, dont notre éminent collaborateur M. le comte de l'Épinois avait consenti à se charger depuis plus de deux ans, est reprise par l'ancien chroniqueur, M. Marius Sepet, dont il serait superflu de faire l'éloge aux lecteurs du *Polybiblion.* Le numéro du 1er janvier contient un article sur *Saint Bernard et le Schisme d'Anaclet II* en Italie, par M. l'abbé Vacandard, dont les travaux sur cette période sont bien connus ; une étude sur les *Entreprises en Italie du duc Louis d'Orléans,* par M. le comte A. de Circourt, suite du travail qu'il avait déjà donné à la *Revue* en juillet 1887 ; un travail de M. Lud. Sciout sur les *Rapports entre la République française et la République de Gênes de 1794 à 1799;* des recherches de M. l'abbé Batiffol sur *la Vaticane depuis Paul III ;* ses « mélanges » contiennent un fragment de l'ouvrage de M. Paul Gaulot, que nous avons annoncé déjà (t. LIII, p. 376) à nos lecteurs ; sur la captivité du Temple ; — une étude de notre collaborateur M. A. de Ganniers sur la campagne de 1814 ; — l'examen par un autre collaborateur du *Polybiblion,* M. Georges Gandy, des *Mémoires et Correspondances du comte de Villèle;* — enfin un travail de M. le baron d'Avril, que nos lecteurs connaissent bien aussi, sur *la Geste du Cid.* — Annonçons en même temps que la table des tomes XXI à XL paraîtra prochainement chez l'ancien éditeur de la *Revue,* M. Victor Palmé.

— Beaucoup de lecteurs comprendront-ils les *Quelques pensées* de M. Paul Bonnard (Paris, Jouaust, in-32 de 55 p. Prix : 2 fr.)? Elles sont du genre de celles de Mme la marquise de Blocqueville, annoncées du reste sur la couverture. A peine, parmi tant de pensées bien catholiques, y en a-t-il une seule (p. 45) qui ne soit pas orthodoxe. Les dernières sont très belles, très « vraies » (p. 50).

— On annonce pour paraître en avril, à la librairie Poussielgue, une *Histoire de saint Vincent de Paul* due à la plume du regretté Mgr Bougaud, évêque de Laval; ainsi qu'une édition des *Sermons et Discours* du prélat.

— Dans la collection des *Voyages dans tous les mondes,* vient de paraître la *Découverte des sources du Sénégal et de la Gambie en 1818,* précédée d'un récit inédit du naufrage de la *Méduse* par G. Mollien.

— MM. de Champeaux et Gauchery ont repris dans les numéros 9-10 de la Gazette archéologique leur travail interrompu depuis l'an dernier, sur *les travaux d'architecture et de sculpture exécutés pour Jean de France, duc de Berry.* Le présent article est consacré au tombeau de Jean, qui ne fut exécuté qu'au milieu du XVe siècle. Le texte est accompagné d'une planche reproduisant trois des statuettes qui ornaient cette sépulture.

— M. E. Rolland, dans ses *Variétés bibliographiques,* dont nous avons déjà parlé à nos lecteurs (t. LIII, p. 470), annonce qu'il prépare et va bientôt publier le sixième volume de son *Recueil de chansons populaires,* entièrement consacré à sainte Marie-Madeleine. M. Rolland fait appel aux personnes qui connaissent des chansons et prières relatives à cette sainte et les prie de les lui communiquer, même incomplètes, avec ou sans mélodie. Nous transmettons ce vœu à nos lecteurs, qui pourront peut-être contribuer à grossir ce volume.

ANJOU. — M. l'abbé Boulay vient d'extraire du *Journal de Botanique* sa *Notice sur les plantes fossiles de Saint-Saturnin* (*Maine-et-Loire*). Une planche accompagne la description des plantes fossiles trouvées par M. l'abbé Huy dans ses explorations. Ce travail permet d'ajouter dix-sept espèces nouvelles à la flore connue des grès tertiaires de l'ouest.

GUYENNE. — M. Ch. Braquehaye, directeur de l'école municipale des beaux-arts de Bordeaux, commence la publication d'une série de dissertations et de documents sur l'histoire des arts en Guyenne (*Les Artistes du duc d'Épernon*, 1er fascicule. Bordeaux, Féret, in-8 de 164 p. avec 16 pl. hors texte). C'est une série de mémoires lus aux réunions des sociétés des beaux-arts de la Sorbonne, et à la Société archéologique de Bordeaux, sur le château de Cadillac; la chapelle funéraire du duc d'Épernon à l'église collégiale Saint-Blaise; son mausolée et la Renommée dont il était surmonté, aujourd'hui conservé au Louvre; la colonne funéraire de Henri III à Saint-Denis; les sculpteurs, architectes, tapissiers, etc., employés par le duc. Nous reviendrons sur ce travail quand il sera complété par les documents, inédits jusqu'ici, annoncés par M. Braquehaye. Les conditions matérielles de la publication sont excellentes.

ILE DE FRANCE. — M. A. de Dion vient d'extraire des *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet* le travail qu'il y avait inséré sur *le Prieuré Saint-Laurent de Montfort l'Amaury* (Rambouillet imp. Donchin, in-8 de 133 p.). En trente pages, M. A. de Dion esquisse l'histoire du prieuré depuis sa fondation par Simon de Montfort au XIe siècle, non seulement jusqu'à l'union définitive avec l'archevêché de Paris, en 1665, mais même jusqu'à l'époque de la Révolution. Les cent pages qui terminent le volume sont remplies par les pièces justificatives. Nous signalerons entre autres documents curieux : la liste des revenus du prieuré de Montfort en 1294 (pièce n° 13) ; l'inventaire des biens du même prieuré fait le 3 décembre 1297 (n° 14) ; l'inventaire dressé le 31 décembre 1650 des reliques et ornements (n° 57). Une photographie jointe au volume représente le cimetière de Montfort. Nous regrettons simplement que les pièces n'aient pas toujours été copiées très correctement.

LANGUEDOC. — M. l'abbé Henri, aumônier du lycée de Montpellier, publie un important ouvrage sur *François Bosquet*, intendant de Guyenne et de Languedoc, évêque de Lodève et de Montpellier. Cette étude consciencieuse sur une curieuse administration civile et religieuse au XVIIe siècle avait été conseillée à l'auteur par feu M. Germain, de l'Institut, qui a laissé de si profonds souvenirs à Nîmes et à Montpellier, où il est mort. Avec l'aide de M. Tamizey de Larroque, M. l'abbé Henry a fait un livre neuf et vraiment intéressant.

LIMOUSIN. — La Société archéologique et historique du Limousin a fait tirer à part une communication qui lui a été adressée par M. le chevalier Bertolotti, archiviste de l'État à Mantoue, l'un des plus heureux chercheurs d'outre-monts et aussi un des plus libéraux (*Lettres inédites de Marc-Antoine Muret et documents le concernant, transcrits aux archives de Mantoue et de Rome*. Limoges, veuve Ducourtieux, in-8 de 16 p.). Cette intéressante brochure comprend quelques lettres écrites au duc de Mantoue par le célèbre humaniste et relatives à la composition d'hymnes sacrées dont il avait été chargé par ce prince, le testament de Muret et celui de son neveu, etc. Ces documents sont précédés d'une notice instructive due à l'érudit archiviste.

— Le même M. Bertolotti a donné à la Société archéologique et histo-

rique du Limousin des *Lettres inédites de Muret et Documents le concernant*, qui ont été l'objet d'un tirage à part (Limoges Vᵉ Decourtieux, in-8 de 16 p.). Les plus intéressants de ces documents sont le testament du célèbre érudit et de son héritier, retrouvés aux archives de Rome. Mais pourquoi persister à dire *Marc-Antoine Muret*, quand toutes les lettres françaises du personnage dont M. de Nolhac a publié le recueil dans les *Mélanges Graux*, en 1884, sont signées *Marc-Antoine de Muret*?

LORRAINE. — L'Académie de Stanislas vient de distribuer ses *Mémoires* pour l'année 1887. (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de CXXXI-253 p.). On y trouve les pièces lues dans la séance annuelle (rapport sur les prix de vertu, deux discours de réception avec la réponse du président, et le compte rendu du secrétaire) et plusieurs mémoires intéressants, parmi lesquels il convient de signaler celui de M. Maggiolo, *les Monastères de l'ordre de Saint-Benoît en Lorraine et dans les Trois Évêchés de Metz, Toul et Verdun avant 1789*; une *Note* de M. d'Arbois de Jubainville, sur *le Nom de Nancy et l'Étymologie de divers autres noms de lieu du département de Meurthe-et-Moselle*; une savante dissertation de M. X. Mossmann sur *les Colonges lorraines en Alsace*.

MAINE. — M. André Joubert, l'infatigable érudit, vient de publier une petite brochure : *Les Prisons du Roi à Château-Gontier aux* XVIIᵉ *et* XVIIIᵉ *siècles* (Mamers, G. Fleury et Dangin, gr. in-8 de 35 p.). C'est une analyse assez minutieuse des registres d'écrou. Les documents inédits auxquels a puisé M. Joubert lui ont fourni des renseignements curieux sur le régime des prisons pendant deux siècles : visites des prisons, traitement des prisonniers, leur efforts pour s'évader, troubles et désordres dans les prisons, qui se trouvaient en si méchant état que plusieurs fois on vit les prisonniers défoncer le plafond pour tomber dans la chambre du geôlier et l'égorger et que sans cesse pareil accident était à craindre.

NORMANDIE. — M. L.-A. Fournier, de la Société libre de l'Eure, a publié un ouvrage sous les auspices de cette Société (section de Bernay) : *Histoire du canton de Thiberville* (Bernay, Vᵛᵉ Lefèvre, in-8 de 102 p.).

— Signalons également une publication de M. Duchemin : *Notice historique sur Vascœuil et le Prieuré de l'Isle-Dieu* (Gisors, imp. de l'*Écho républicain*, in-18 de 158 p.).

— Plusieurs articles d'histoire normande ont paru dans *la Normandie littéraire* : *La Marine normande au commencement du* XVIIᵉ *siècle*, par M. Alphonse Martin ; *Un manuscrit du* XVIIᵉ *siècle sur une question de discipline ecclésiastique à l'abbaye de Saint-Michel du Tréport*, par Mᵐᵉ Oursel.

— M. le docteur Panel a publié : *Préoccupations municipales pour l'hygiène et la santé publique à Rouen ; résumé historique de 1389 à 1870* (Rouen, imp. Lecerf, in-8 de 84 p.).

— Dans son *Bulletin* du 1ᵉʳ décembre, la Société de l'histoire de Normandie donne une très curieuse lettre de Mˡˡᵉ de Scudéry sur *le Coche de Paris à Rouen, en 1644*.

— Viennent de paraître également : *Notes historiques et statistiques sur les communes des environs d'Elbeuf*; VII. *Saint-Aubin-Jouxte-Boulleng*, par M. H. Saint-Denis, précédé de *Recherches sur l'âge de pierre à Saint-Aubin*, par M. J. Drouet (Elbeuf, imp. Saint-Denis, in-18 de 480 p.); — *Notice biographique sur Alexandre Malbranche, pharmacien des hôpitaux, secrétaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, ancien président de la Société des Amis des sciences naturelles de Rouen, membre-correspondant de plusieurs sociétés savantes;* et *Liste de ses travaux scientifiques* (Rouen, imp. Lecerf, in-8 de 22 p.).

— Les sociétés de bibliophiles, dont le siège est à Rouen, ont délivré à leurs membres, la Société des bibliophiles normands : 1° *Documents relatifs au séjour du roi Henri IV à Rouen, en 1603,* publiés par M. Ch. de Beaurepaire ; 2° *Vers latins et français sur la mort de Charles II de Bourbon, cardinal-archevêque de Rouen (1594),* publiés par M. A. Bligny ; — et la Société rouennaise de bibliophiles : *Statuts de la Charité de Saint-Cosne, Saint-Damien et Saint-Lambert, en l'église de Saint-Denis de Rouen (1358),* édités par M. Ch. de Beaurepaire.

— Ont paru en décembre deux volumes publiés par la Société de l'histoire de Normandie : *Procès-verbaux des états de Normandie sous le règne de Henri III,* édités par M. Ch. de Beaurepaire, t. II (in-8, 402 p. Rouen, imp. Cagniard), et *Histoire de l'abbaye du Tréport, par Dom Coquelin,* publiée par Ch. Lormier, tome II (in-8, 403 p. Rouen, imp. Leprêtre).

— MM. Tardif viennent de faire paraître à Rennes, chez Le Roy, un petit volume in-16 de 178 pages, consacré à une charmante station balnéaire de la Manche, qui a une certaine place dans les fastes religieux de notre pays : *Saint-Pair sur la mer et les Saints vénérés dans l'église de cette paroisse.* Ce titre révèle l'intérêt hagiographique du volume travaillé avec grand soin, imprimé avec goût, et dont la couverture présente une vue très nette de Saint-Pair, de la châsse de saint Gaud et du Mont Saint-Michel, le grand monument qui domine la baie de Granville.

— M. le comte G. de Contades vient de publier sur *La Chaux* des *Notes et Souvenirs* (Paris, Champion, petit in-4 de 55 p.). La Chaux est une petite commune du canton de Carrouges, dans l'arrondissement d'Alençon (Orne). M. de Contades lui a consacré une étude littéraire et historique, pareille à celles de *Rannes* et autres villages du même département. M. Appert y a joint une note importante sur *le Fief de La Chaux et les Familles Le Verrier.* Enfin grâce à MM. Challemel et Loriot, on trouve quatre pièces de vers et plusieurs dessins lithographiés dans le présent opuscule.

— Le *Portrait de Jean Hennuyer, évêque de Lisieux (1561-1578),* auquel M. V.-E. Veuclin vient de consacrer une plaquette de quatre pages (Bernay, imp. Veuclin, in-8), est le tableau peint vers 1572, après que le prélat eut sauvé de la Saint-Barthélemy les protestants de son diocèse. Les deux pièces publiées par l'érudit nous apprennent que le 12 septembre 1793, les conseils généraux du directoire, du district et de la commune décidèrent, à la requête des amis de la liberté, de transporter dans la salle des séances de ces derniers « l'image de cet homme vertueux, » qu'ils considéraient comme « un dépôt sacré que des hommes libres méritaient seuls de posséder. »

— Citons encore : *Notice sur les États gaulois et leurs chefs-lieux compris dans le territoire de la Seconde Lyonnaise ou ancienne province de Normandie,* par M. l'abbé Marais (in-8, 14 p. Alençon, imp. Lepage). — *Notice sur la vie du Père Astier, prêtre de la congrégation du Sacré-Cœur, premier supérieur du grand séminaire de Séez après la Révolution* (Séez, Montauzé, in-8, 20 p.).

— M. P. Le Verdier, reçu à l'Académie de Rouen, a lu une étude intéressante sur *Jean Sireude,* huissier au Parlement de Normandie, auteur de poésies publiées au XVIe siècle.

PÉRIGORD. — Les « Per le nozze » viennent de s'enrichir d'un nouveau bijou. M. Tamizey de Larroque publie un *Sermon inédit d'une fille du roi Henri IV, imprimé pour le mariage de Me Madeleine Delpit et de M. René Delpit* (Saint-Étienne, Ch. Boy, in-8 de v-22 p.), qui ne sera pas mis en vente. L'inépuisable érudit a trouvé là un morceau curieux. Combien parmi ses

lectrices, croiront que ce discours atteste « l'âge d'or de notre littérature ? » Mais l'attention et surtout la préface, un vrai madrigal, auront été sans doute du goût de la jeune mariée.

PROVENCE. — Le mois prochain, sera inauguré dans le local des cours annexes à la Faculté des sciences de Marseille, un cours de langue provençale. C'est M. Constans, de l'Aveyron, qui en a été chargé. Le docte professeur doit cette désignation à ses travaux spéciaux et à son titre de professeur de la Faculté des lettres d'Aix. Mais les amis de la langue provençale regrettent que le cours ne soit pas professé par un félibre, Provençal de naissance et d'éducation, qui eût fait de cet enseignement un cours très suivi.

— M. Bizos, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, qui va publier un volume sur *Ronsard* dans la collection Lecène et Oudin, met en préparation un autre volume sur *André Chénier.*

— Le volume sur *Corneille,* de la collection du *Grand Siècle,* va paraître, le mois prochain, chez Vitte et Perrussel, à Lyon.

— M. Guibal, professeur d'histoire à la Faculté des lettres d'Aix, publiera bientôt un nouvel ouvrage sur Mirabeau.

— A ce propos, disons qu'on parle, encore un peu mystérieusement, de la découverte d'une liasse importante, contenant un grand nombre de lettres inédites et inconnues de Mirabeau avant 89. Cette découverte, faite dans les Basses-Alpes par un érudit, donnerait lieu à une publication très intéressante, appelée à jeter un jour tout nouveau sur le passé du tribun.

— L'ouvrage de M. l'abbé Gambert sur *les Poètes de la foi* paraîtra en février 1889.

— Sous presse : *L'Oraison funèbre du premier président Henri de Forbin d'Oppède* prononcée le 20 novembre 1671 par le P. Pierre Daverdy, S. J., publiée avec une introduction et des notes par M. l'abbé A.-J. Rance, correspondant du ministère. Cette publication formera une forte brochure in-8. (Marseille, Imprimerie marseillaise.)

— On annonce comme très prochaine la publication de *l'Histoire de l'Université d'Aix,* par M. Belin, recteur de l'Académie. Il a retrouvé aux archives des Bouches-du-Rhône de nombreux documents non encore classés. Les archives de la Faculté de droit d'Aix, les archives de la ville et les manuscrits de la bibliothèque Mejanes, lui ont fourni de curieux renseignements sur l'organisation de cette vieille institution. Cet ouvrage comblera une lacune.

ALSACE. — La maison Orell et Füssli, de Zurich, a récemment publié dans la collection déjà importante : *L'Europe illustrée,* un itinéraire (in-18 de 33 p.), lequel, émaillé de gravures et de vignettes d'un goût parfait, a pour titre : *Wesserling et la Vallée de Saint-Amarin en Alsace.* Guide très utile pour les touristes qui vont explorer cette pittoresque vallée dont l'histoire est esquissée brièvement dans les quatre pages finales. La deuxième couverture représente la carte de la région, complément indispensable de tout itinéraire.

ALLEMAGNE. — Nous devons signaler dans le dernier numéro de *l'Historische Zeitschrift,* de Sybel, la publication par M. Max Lehmann du journal du baron de Stein pendant le congrès de Vienne.

— Depuis le 1er avril dernier, les Drs C. Gutberlet et Jos. Pohle publient, avec l'appui de la *Görresgesellschaft,* une revue philosophique. On sait assez quel excellent esprit anime la *Görresgesellschaft,* et aussi quelle est la valeur des deux hommes qui ont pris la direction du *Philosophisches Jahrbuch,* pour qu'il soit superflu de recommander ce recueil.

ANGLETERRE. — La bibliothèque de Cambridge vient de recevoir deux donations considérables : les livres de logique du Dr Venn, comprenant un millier de volumes, collection unique en son genre ; — et les livres et manuscrits orientaux composant la bibliothèque du Dr George Percy Badger.

— Une histoire de l'*English Bookselling*, par W. Roberts, directeur du *Bookworm*, va être publiée par MM. Sampson, Low et Cie. Depuis de longues années, M. Roberts étudie ce sujet ; son ouvrage donnera un supplément utile à l'œuvre de Curwen et contiendra beaucoup de renseignements inédits. Il y aura douze chapitres relatifs à « la librairie avant l'invention de l'imprimerie, » « l'aurore de la librairie anglaise, » « la librairie à l'époque de Shakespeare, » « la librairie au XVIIe siècle, » « le bouquinage à London bridge, dans Little Britain, Paternoster row, à St Paul's church yord et Westminster Hall. » Il y aura également des esquisses biographiques de Jacob Tonson, Bernard Lintot, Edmund Curll, John Dunton et Thomas Gury.

BELGIQUE. — Le 2 novembre, la Bibliothèque royale de Bruxelles a ouvert au public sa nouvelle salle de lecture des périodiques. L'ancienne était devenue trop petite. C'est en 1882 que l'administrateur, M. Alvin, eut l'heureuse pensée de faire des périodiques une section spéciale ayant salle, conservateur, employés et règlements distincts. Cette innovation a été conservée à peu près en entier. Le local actuel, éclairé au gaz pour les séances du soir, a 30 mètres de long, 9 de large et 5m30 de haut. Les travailleurs y trouvent à leur disposition 1,400 périodiques ; seulement il est à regretter qu'ils n'aient sous la main que l'année courante, et doivent se rendre dans un autre local pour consulter le reste. Si les collections complètes avaient pu être installées dans la salle même, il en serait résulté un grand avantage. Une chose non moins regrettable, c'est qu'il n'existe dans cette bibliothèque, pas plus qu'ailleurs, de catalogue idéologique des revues, pour guider les chercheurs dans ce vaste labyrinthe, et les dispenser de faire leurs explorations un peu trop au hasard. Le complément de cette installation serait le relevé alphabétique et par idées de tous les articles parus dans chaque publication. Quoi qu'il en soit, la Bibliothèque royale de Bruxelles, soucieuse des intérêts de la science, donne un exemple qui mériterait d'être suivi par toutes les bibliothèques.

— Vient de paraître le rapport du jury nommé pour juger le concours décennal des sciences philosophiques (Bruxelles, régie du Moniteur belge, in-8 de 36 p.). C'est à M. Tiberghien qu'a été décerné le prix.

ESPAGNE. — M. Juan Homs y Homs, avocat à Barcelone, a prononcé, le 12 mai 1888, à la séance d'ouverture de l'Académie de droit, un discours sur le *Concept de la juridiction administrative* (Barcelone, Ramirez).

— M. Francisco de P. Chabran, secrétaire du cercle volapukiste de Madrid, vient de faire paraître une synthèse grammaticale du volapük. Nous signalons à titre de curiosité cette plaquette de quatre pages (Madrid, tipogr. Alfr. Alonso).

— Nous sommes heureux de faire savoir à nos lecteurs que le *Diccionario de las ciencias ecclesiasticas*, dont la publication a été commencée en 1885, à Valence, sous la direction de deux théologiens et canonistes du plus grand mérite, MM. Niceto Perujo et Juan Perez Angulo, se continue avec succès, et a mérité tant l'approbation de la plupart des évêques et archevêques d'Espagne que les éloges des principaux corps savants du royaume. Le tome VII est actuellement sous presse, et les trois derniers le suivront de près, selon toute apparence. Cet ouvrage, sans être trop volumineux, offre

l'avantage d'être au courant de la science contemporaine, et de donner en particulier sur la littérature espagnole, si peu connue, tous les renseignements désirables. Chaque volume, de format in-4, impression serrée, atteint facilement 8 ou 900 pages, et se vend 11 fr.

—*Las Grandes Capitales.* Cette publication monumentale, due à la maison Cortezo, de Barcelone, et sur laquelle nous avons déjà appelé l'attention de nos lecteurs, n'est autre chose qu'une monographie largement conçue, à la fois historique, descriptive et artistique des quatre grandes capitales de l'Europe : Paris, Rome, Londres, Berlin. Elle vient d'être terminée, et se compose de quatre-vingt-huit livraisons. (Prix de chaque livraison, 1 fr. 25.)

— Signalons encore une importante publication : *Anales eclesiasticos y seculares de Sevilla.* (Madrid, Murillo, 3 vol. in-8.) D. Diego Ortiz de Zuniga est le premier auteur de cette histoire. Il la publia en 1677, et elle fut accueillie avec faveur du public. Aussi en souhaitait-on depuis longtemps une nouvelle édition. Celle qui vient de paraître a été faite aux frais de don Perez de Gusman, duc de T'Serclaes, et sous la direction de Justino Matuté y Gaviria, qui en est l'éditeur littéraire, et aussi le continuateur pour les années 1760-1800. Un autre continuateur, D. Antonio Espinosa, l'avait précédé au XVIIIe siècle pour les années 1671-1760.

ITALIE. — M. G. Mandalari, de la bibliothèque Victor-Emmanuel, a publié une étude sur *Fra Barlaamo Calabrese maestro del Petrarca* (Rome, tip. C. Verdesi, in-12 de 128 p.). Il n'y a pas grand'chose de nouveau sur Pétrarque et le travail renferme quelques inexactitudes de détail; mais on sera bien aise de posséder une étude biographique, écrite avec enthousiasme et d'une agréable lecture, sur un personnage considérable du XIVe siècle. Barlaam fut à la fois théologien, philosophe, poète, orateur et mathématicien, et son rôle dans les affaires du schisme d'Orient et dans les tentatives de réconciliation des deux Églises lui fait une place distinguée dans l'histoire de son temps.

— Une nouvelle revue mensuelle d'histoire, de littérature et d'art, vient de commencer sa publication à Modène; c'est la *Rassegna Emiliana,* dirigée par MM. Giovanni Marradi et Adolfo Venturi, et dont le cadre très large, comme on le voit, paraît devoir être dignement rempli. Les articles relatifs à l'histoire et à l'art de la province tiennent une grande place dans les numéros déjà parus.

— M. le comte Riant, dont la mort laisse tant de regrets, avait récemment publié un volume d'*Études sur l'histoire de l'église de Bethléem* (Gênes, imp. de l'Institut des sourds-muets, in-4 de XIV-258 p.). Ce premier volume, consacré à l'église de Saint-Ambroise de Varazze, divisé en treize chapitres, contient une histoire générale des églises de Bethléem de 1699 jusqu'à nos jours, la chronologie des évêques des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, et la démonstration de l'impossibilité que Varazze soit le siège des évêques aux XIIe et XIIIe siècles.

— M. Dante Catelacci vient de publier dans le 5e fascicule de l'*Archivio storico italiano,* le traité de paix conclu entre Florence et Pise, à Pescia, le 29 août 1364 (1365 en style pisan) et non, comme on l'avait écrit jusqu'ici, le 3 ou le 30 août. Par ce traité les Pisans restituaient à Florence Castelvecchio, Altopascio et Pietxabuona, et les châteaux de Sorano et de Lignano, et les Florentins, de leur côté, rendaient aux Pisans Ghizzanno, Peccioli, et l'île de Giglio.

POLOGNE. — En l'honneur du jubilé de l'empereur d'Autriche et de l'établissement du christianisme en Ruthénie, on a fait à Lemberg une expo-

sition bibliographique ruthénienne. On y trouve des manuscrits des XI[e] et XII[e] siècles.

— La bibliothèque Ossolinski à Léopol compte actuellement 84,990 œuvres imprimées, 1,775 atlas géographiques, 2,380 manuscrits, 2,776 autographes.

— Le catalogue des livres laissés par J.-J. Kraszewski ne remplit pas moins de 649 pages d'impression.

— Les archives de Kalisz contenant 4,000 volumes manuscrits, se trouvent à présent transportées à Varsovie, pour y être incorporées aux archives du royaume.

— On avait cru que la grande bibliothèque prise à Bude par le roi Mathias Corvin et reprise par les Turcs vingt ans après sa mort avait péri. Ç'aurait été d'autant plus regrettable qu'on y trouve beaucoup de matériaux servant à l'histoire polonaise. Le savant Vambéry vient de la découvrir à Constantinople. L'université de Varsovie a envoyé un délégué pour donner un inventaire de ce trésor.

— Sienkiewicz réussit merveilleusement dans le roman historique. *Par le feu et par le glaive* a eu déjà quatre éditions. Ce roman est traduit déjà en allemand, en bohémien et en français. Enfin on vient de traduire en volapuk un des écrits de l'auteur !

— La *Revue annuelle des écrits médicinaux* compte dix années d'existence. Le dixième volume, consacré à l'année 1886, contient XV-251 pages. Le nombre des auteurs cités s'élève à 131, celui des ouvrages est de 209. Les critiques émanent des meilleurs spécialistes.

RUSSIE. — L'Académie des sciences de Pétersbourg fait imprimer une chrestomathie persane du khan Mirza-Riza avec une transcription latine en regard, allant de gauche à droite, selon le mode d'écriture des Orientaux. Le même auteur avait déjà imprimé en Russie un alphabet latin-musulman.

ÉTATS-UNIS. — La maison Caspar, de Milwaukee, va bientôt mettre en vente un important volume : le *Caspar's Directory of the American Book, News and stationery Trade,* qui doit donner la liste des libraires, papetiers, etc., avec leurs adresses. Le prix sera de 40 francs.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *La Sainte Bible,* texte latin et trad. franç., commentée d'apr. la Vulgate et les textes originaux à l'usage des séminaires et du clergé, par L.-C. Fillion (les deux prem. fasc. du t. I : *La Genèse, l'Exode, le Lévitique* (in-8, Letouzey et Ané). — *Conférences sur la théologie de saint Thomas d'Aquin,* par le R. P. M. Lavy, t. I[er], *l'Être divin;* t. II, *la Vie divine* (2 vol. in-12, J. Gervais). — *Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes,* par l'abbé A.-R. Moulin (in-12, Delhomme et Briguet). — *L'Éternité, retraite de Notre-Dame,* par le R. P. Félix (in-12, Téqui). — *Du divin sacrifice et du prêtre qui le célèbre,* par L. Bacuez (in-12, Roger et Chernoviz). — *Exercices spirituels, Jésus-Christ dans sa vie militante,* par le P. Marin de Boylesve (in-18, Haton). — *Recueil de méditations tirées pour la plupart des meilleurs ascètes des siècles passés et ramenées au plan des exercices et à la méthode de saint Ignace,* par le P. Remy, t. I[er], *la Cène* (in-16, V[ve] Casterman). — *Les Fêtes chrétiennes, considérées dans leur objet, leur institution, leur utilité spirituelle,* par l'abbé Jamar, t. I[er] (in-8, Lethielleux). — *Recueil de prières et œuvres pies, enrichies d'indulgences par les Souverains Pontifes,* trad. de l'italien, par l'abbé J. Planchard (in-24, Lecoffre). — *La Douleur consolée,* par l'auteur de « Allons au ciel » (in-12, Delhomme et Briguet). — *Les Jeudis de mes filleuls, ou Histoire sainte racontée aux enfants,* par M[me] T. Josépha (in-8, Tolra). — *Allocutions pour les jeunes gens,* par P. Lallemand (in-16 carré, Retaux-Bray). — *Le*

Droit naturel, ou Philosophie du droit, par Ch.-J. Suliotis (in-8, Chevalier-Marescq). — *Éléments du droit romain à l'usage des Facultés de droit,* par G. May (in-8, Larose et Forcel). — *Le Droit public de l'Église,* traité du R. P. Liberatore, trad. de l'italien par M. A. Onclair (in-8, Retaux-Bray. — *Études sur l'histoire du droit,* par H. Sumner Maine, trad. de l'anglais (in-8, Thorin). — *Introduction au droit international privé, contenant une étude historique et critique de la théorie des statuts et des rapports de cette théorie avec le Code civil,* par A. Lainé, t. Ier (in-8, Pichon). — *Traité de droit commercial,* par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, t. Ier (in-8, Pichon). — *La Philosophie de Platon,* par A. Fouillée (2 vol. in-12, Hachette). — *Philosophie et Philosophes,* par E. Caro (in-12, Hachette). — *Études sur la raison,* par F. Cellarier (in-12, Alcan). — *Le Monde comme volonté et comme représentation,* par A. Schopenhauer, trad. par A. Burdeau, t. II (in-8, Alcan). — *Essai sur la liberté morale,* par E. Joyau (in-12, Alcan). — *Psychologie de l'attention,* par T. Ribot (in-12, Alcan). — *La Science et l'Enseignement,* par F. Horridge (in-12, Rousseau). — *Le Péril de la séparation de l'Église et de l'État,* par F. Butel (in-12, Letouzey et Ané). — *Liberté et Libéralisme, ou l'État chrétien,* par l'abbé Berseaux (in-8, Retaux-Bray). — *L'Ordre international,* par C. Périn (in-8, Lecoffre). — *Apprentis et Jeunes Ouvriers, essai sur la législation française du travail des enfants,* par L. Duval-Arnould (in-8, Pichon). — *Essai d'une théorie rationnelle des sociétés de secours mutuels,* par P. de Lafitte (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Inconscient, étude sur l'hypnotisme,* par le Dr Coste (in-12, J.-B. Baillière). — *L'Écriture et le Caractère,* par J. Crépieux-Jamin (in-8, Alcan). — *Les Parasites chez l'homme (Animaux et Végétaux),* par R. Moniez (in-12, J.-B. Baillière). — *Anatomie et Physiologie animales,* par E. Belzung (in-8, Alcan). — *Causeries scientifiques, découvertes et inventions, progrès de la science et de l'industrie,* par H. de Parville (in-12, Rothschild). — *Le Problème cosmologique, dissertation,* par D. Nys (in-8, Lethielleux). — *Cours d'analyse de l'École polytechnique,* par Ch. Sturm (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Manuel pratique de cristallographie,* par G. Wyrouboff (in-8, Gauthier-Villars). — *Calcul des probabilités,* par J. Bertrand (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours d'astronomie pratique, application à la géographie et à la navigation,* par E. Caspari, 2e partie (in-8, Gauthier-Villars). — *Notions de typographie à l'usage des écoles professionnelles,* par E. Desormes (in-8, École professionnelle Gutenberg). — *Manuel d'archéologie orientale,* par E. Babelon (petit in-8, Quantin). — *Études d'archéologie et d'art,* par O. Rayet (in-8, Firmin-Didot). — *L'Architecture grecque,* par V. Laloux (in-8, cart. Quantin). — *L'Art en Italie, au moyen âge et à la Renaissance,* biographies et esquisses, par Mgr S. Brunner, trad. par J.-T. de Belloc (in-8, Mame). — *Essai d'histoire de l'art,* par W. Lubke, trad. par C.-Ad. Koella (in-8, Firmin-Didot). — *Lettres adressées au baron François Gérard, peintre d'histoire, par les artistes et les personnages célèbres de son temps,* publiéos par le baron Gérard, son neveu, (2 vol. in-8, Quantin). — *La Photographie instantanée, son application aux arts et aux sciences,* par le Dr J.-M. Eder, trad. de l'allemand par O. Campo (in-8, Gauthier-Villars). — *Étude théorique et pratique du plain-chant,* par l'abbé J. Touzery (in-8, Gaume, à Paris, et Mazeyrie, à Tulle). — *Poètes lyriques français au* XIXe *siècle,* par G. Robertet (2 vol. in-16, Lemerre). — *Odes et ballades,* par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *L'Art d'être grand-père,* par V. Hugo (in-12, Hetzel et Quantin). — *La Ruche poétique, livre d'or,* par W. Moreau (in-8, Haton). — *La Violette,* poésies posthumes, par Mme V. Vallat, publiées par G. Vallat (in-16, Perrin). — *Hellas,* par P. Mariéton (in-12, Lemerre). — *La Représentation d'un mystère de saint Martin à Seurre, en 1496,* par E. Serrigny (in-8, Lamarche, à Dijon). — *Le Théâtre chez soi. Contes et Légendes en action,*

charades en trois parties, par J. Adenis (in-12, Hennuyer). — *Le Théâtre en famille,* par la comtesse de Houdetot (in-18, H. Gautier). — *La Rhétorique et son Histoire,* par A.-Ed. Chaignet (in-8, Bouillon et Vieweg). — *Nouvelles Études littéraires et artistiques,* par A. Barbier (in-12, Sauvaitre). — *Esquisses et Impressions,* par Paul Desjardins (in-12, Lecène et Oudin). — *La Chanson lemouzina, l'Épopée limouzine,* texte, traduction et notes, par J. Roux (in-8, A. Picard). — *Folck-lore brésilien,* par F.-J. de Santa-Anna-Néry, préface du prince R. Bonaparte (in-12, Perrin). — *Ceux de la Glèbe,* par Camille Lemonnier (in-12, Savine). — *La Vie,* par le comte L. Tolstoï, trad. du russe par Élizabeth Jardetzky (in-12, Savine). — *L'Usure,* par François de Nion (in-12, Savine). — *Puck,* par Ouida (2 vol. in-12, Savine). — *Un coin de province,* par Albert Cim (in-12, Savine). — *Les Messieurs Golovleff,* par Chtchédrine, trad. du russe, par Marina Polowsky et G. Debesse (in-12, Savine). — *Le Tourbier, mœurs picardes,* par Léon Duvauchet (in-12, Savine). — *L'Oiseau bleu,* par Guy-Valvor (in-12, Savine). — *Nu,* par J. Le Lorrain (in-12, Savine). — *Orties blanches,* par R. de Simard-Pitray (in-12, Lemerre). — *Les Propos d'un bourgeois de Paris. Les Reflets,* par J. Legoux (in-12, Ollendorff). — *Frédégonde,* par F. Dalm, trad. de Edm. de Perrot (in-12, Hinrichsen). — — *Les Gaîtés de l'année,* par Grosclaude, illustré par Job et Bac (3ᵉ année) (in-12, Quantin). — *Les Tribunaux comiques,* (4ᵉ série), par J. Moinaux (in-12, Chevalier-Marescq). — *Tragédie de village,* par Margaret. L. Woods, trad. de l'anglais par M. G. P. (in-12, Plon et Nourrit). — *En colonne, souvenirs d'Extrême Orient,* par L. Huguet (petit in-8, Marpon et Flammarion). — *Fables,* par H. Macqueron (in-12, Libr. des bibliophiles). — *La Montre de tante Marie,* par Mᵐᵉ de Stolz (in-12, Haton). — *Le Crime de Virieu-sur-Ourcques,* par le comte de Maricourt (in-12, H. Gautier). — *Les Grands Soucis du Dʳ Sidoine,* par A. de Lamothe (in-12, H. Gautier). — *Les Drames de l'Inde. De Delhi à Cawnpore,* par F. Maynard (in-12, H. Gautier). — *Le Notaire de Lozers,* par M. Cassan (in-12, H. Gautier). — *Paulus, ou les Premiers Temps du christianisme dans les Gaules,* par le chanoine Reymond (2 vol. in-12, Haton). — *Gabriel, ou la Fin de la piraterie sous l'empereur Constantin ,* par M.-J. Reymond (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Lady Hester,* par Mᵐᵉ Henri Langlois (in-12, Delhomme et Briguet). — *La Tour aux trésors,* par Mˡˡᵉ G. d'Éthampes (in-12, Delhomme et Briguet). — *Les Idées de Tante Vieillotte, journal d'une vieille femme,* par E. Meunier (in-12, Delhomme et Briguet). — *Rêveries et Réalités,* par Mᵐᵉ Hervé-Velasco (in-12, Delhomme et Briguet). — *Contes et Nouvelles,* par la baronne d'Égligny (in-18, Retaux-Bray). — *Salazie, ou le Piton d'Anchaine,* légende créole, par le Dʳ A. Vinson (in-12, Delagrave). — *Un voyage de Farfadets,* par M. Bertin (petit in-8, Mame). — *Géographie économique de la France,* par M. Dubois (in-12, Masson). — *Nouvelle Méthode pratique de la géographie. Texte-atlas,* par M. Dubail (cours supérieur) (in-4, G. Masson). — *L'Indo-Chine française, étude politique, économique et administrative sur la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin,* par J.-L. de Lanessan (in-8, Alcan). — *Madagascar,* par H. Le Charretier et G. Pellerin (in-12, Jouvet). — *De Paris au Cap Nord, de Bergen à Stockolm, voyage au pays des Fiords,* par Léon Dumuÿs (in-12, Herluison). — *La Nouvelle Grenade, aperçu général sur la Colombie,* par C.-P. Étienne (in-12, Fischbacher). — *Six Semaines aux mines d'or du Brésil,* par le Vᵗᵉ H. de Courcy (in-12, Sauvaitre). — *Vie de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, Docteur et Père de l'Église,* par l'abbé P. Barbier (in-12, Letouzey et Ané). — *La Rév. Mère de La Fare, supérieure du Saint-Sacrement de Bollène et fondatrice des maisons d'Avignon et de Carpentras (1730-1828),* par l'abbé L. Bouyac (in-8, Desclée, de Brouwer, à

Lille). — *Histoire du droit et des institutions de la France,* par E. Glasson, t. III, *Époque franque* (fin) (in-8, Pichon). — *L'Apogée de la monarchie française,* par A. Pellissier (in-8, Haton). — *Mediaeval France, from the reign of Hugues Capet to the beginning of the sixteenth Century,* by G. Masson (in-8, cart. T. Fisher Unwin, London). — *Charles VIII, la Guerre folle, le Mariage breton, 1485-1491,* par B. Zeller (in-16, Hachette). — *La Saintonge et les Seigneurs de Plassac, le duc d'Épernon, 1554-1642,* par le M[is] de Dampierre (in-8, A. Picard). — *Sully, Économies royales,* par J. Chailley (in-32, Guillaumin). — *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France, depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française.* — *Rome,* par G. Hanotaux (in-8, Alcan). — *Écrits inédits de Saint-Simon,* publiés sur les manuscrits conservés au dépôt des affaires étrangères, par P. Faugère (in-8, Hachette). — *Villars, d'après sa correspondance et des documents inédits,* par le marquis de Vogüé (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Dupleix, ou les Français anx Indes orientales,* par A. Clarin de La Rive (in-8, Desclée, de Brouwer, à Lille). — *Autour d'une Révolution (1788-1799),* par le comte d'Hérisson (in-12, Ollendorff). — *Les Représentants du peuple en mission et la Justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794),* par H. Wallon (in-8, Hachette). — *La Vendée angevine, les origines, l'insurrection (janvier 1789-31 mars 1793),* par C. Port (2 vol. in-8, Hachette). — *Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse, 1792-1797,* publiés sous les auspices de la commission des archives diplomatiques par M. J. Kaulek, t. III. *Septembre 1793-mars 1794* (in-8, Alcan). *Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes,* par M[me] la duchesse de Duras, née Noailles (in-8, Plon et Nourrit). — *Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu* (in-8, Plon et Nourrit). — *Études d'histoire militaire sur la Révolution et l'Empire,* par A. Duruy (in-12, Calmann Lévy). — *Documents militaires du lieutenant général de Campredon. Défense de Dantzig en 1813,* par C. Auriol (in-12, Plon et Nourrit). — *A Paris pendant le siège,* par un Anglais, trad. par F. Sanguier (in-12, Ollendorff). — *Mes Campagnes au Tong-King,* par A.-P. Maury (in-12, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Expulseurs et Expulsés,* par G. Fleurance (in-12, Letouzey et Ané). — *Une nation au pillage,* par A. Fresneau (in-12, H. Gautier). — *Les Chapitres cathédraux de France, notices, costumes, sceaux, armoiries,* par l'abbé C. Daux (in-8, Rousseau-Leroy à Amiens ; Roger et Chernoviz à Paris). — *Les Corporations de métiers, leur histoire, leur esprit, leur avenir,* par H. Blanc (in-12, Letouzey et Ané). — *Étude sur les droits de navigation de la Seine de Paris à la Roche-Guyon du XI[e] au XVIII[e] siècle,* par G. Guilmoto (in-8, A. Picard). — *François Bosquet, étude sur une administration civile et ecclésiastique au XVII[e] siècle,* par l'abbé Henry (in-8, Thorin). — *Histoire de la baronnie de Craon, de 1382 à 1626, d'après les archives inédites du chartrier de Thouars (fonds Craon)*, par A. Joubert (in-8, Germain et Grassin, à Angers, E. Lechevalier, à Paris). — *La Vie de nos ancêtres, d'après leurs livres de raison, ou les Nîmois dans la seconde moitié du XVII[e] siècle,* par le D[r] A. Puech (in-8, Grimaud, Gervais-Bedot et A. Catelan, éditeurs à Nîmes). — *Le Commerce rochelais au XVIII[e] siècle,* par E. Garnault (2 vol. in-8, typ. veuve Mareschal et E. Martin, à La Rochelle). — *Eintritt der Israëliten in die bürgerliche Gesellschaft des christlichen staaten,* par J. Lemann (in-8, Gangloff, à Mulhouse). — *Histoire de la participation de la France à l'établissement des États-Unis d'Amérique,* t. III, par H. Doniol (in-4, Alph. Picard). — *Les Banques d'émission en Europe,* t. I, par O. Noël (in-8, Berger-Levrault, à Nancy). — *Histoire résumée de l'Allemagne et de l'Empire germanique,* par J. Zeller (in-12, Perrin). — *L'Allemagne et la Réforme. II. L'Allemagne depuis le commencement de la guerre politique, civile et religieuse jus-*

qu'à la fin de la révolution sociale (1525), par J. Janssens, trad. par E. Paris (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Quinze premières Années du règne de la reine Victoria, souvenirs d'un témoin oculaire*, extraits du journal de Ch.-C.-F. Greville, traduits et annotés par Mlle M.-A. de Bovet (in-12, Firmin-Didot). — *Prologue d'un règne, la Jeunesse du roi Charles-Albert*, par le Mis Costa de Beauregard (in-8, Plon et Nourrit). — *Causes célèbres de l'Allemagne*, par J. Hoche (in-12, Savine). — *Causes célèbres de l'Angleterre*, par L. Grasilier (in-12, Savine). — *Le Vice-Roi, ou le Mexique en 1812*, par Ch. Sealsfield, trad. par G. Revilliod (2 vol. in-12, Fischbacher). — *Histoire de l'Université d'Ingolstadt*, par le P. Ch.-H. Verdière (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Généalogie de la maison de Saint-Chamond*, d'après un manuscrit inédit, publié, annoté et augmenté de pièces justificatives, par M. de Boissieu (in-8, Picard). — *Iconographie bretonne, liste des portraits, avec notes biographiques*, t. II, par le Mis des Granges de Surgères (in-8, Plihon et Hervé, à Rennes, et A. Picard). — *Schema des Realkatalogs der Königlichen Universitätsbibliothek zu Halle A. S.* (in-8, Harrassowitz, à Leipzig).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Le Bouddhisme. — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1888 (LXXXVIII, 340), M. Eugène Burnouf reprend la thèse qui fait du christianisme un dérivé du bouddhisme. Quelles sont les publications les plus récentes auxquelles on pourrait recourir pour réfuter ce sophisme?

Image attribuée à saint Luc. — Une inscription antérieure au VIIe siècle et publiée par M. de Rossi dans l'un de ses ouvrages, parlerait d'une des sept images attribuées à saint Luc. Dans quel ouvrage l'illustre archéologue a-t-il publié cette inscription?

Gilles de Caux. — Toutes les bibliographies normandes (*Frère, Le Breton, Oursel*) indiquent que Gilles de Caux, né aux Lignerits, en 1682, mort à Bayeux en 1783, auteur de *Maritis, Lysimachus, l'Horloge de sable*, etc., descend du grand Corneille. Sur quelles preuves repose cette assertion?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. LE ROY, imprimeur breveté, Rennes.

COMITÉ DE RÉDACTION

Président : M. le marquis DE BEAUCOURT;

Membres : MM. Anatole DE BARTHÉLEMY; J.-A. DE BERNON; comte DE PUYMAIGRE; Marius SEPET.

Administrateur délégué : M. le comte A. DE BOURMONT.

Secrétaire de la rédaction : M. E. LEDOS.

Les communications relatives à la rédaction doivent être adressées au Secrétaire de la rédaction.

Les communications relatives à l'administration doivent être adressées à l'Administrateur délégué.

PRIX D'ABONNEMENT

Partie littéraire : France, 15 fr. par an; pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique : France, 10 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux Parties réunies : France, 20 fr.; pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Le *Polybiblion* paraît tous les mois.

Une livraison prise séparément : littéraire, 1 fr. 50; — technique, 1 fr.; — les deux parties ensemble, 2 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier, et sont payables d'avance en un mandat sur la poste à l'ordre de l'Agent général de la Société bibliographique, M. A. VILLIN.

COLLECTIONS

Les années 1868-88 sont en vente, et forment cinquante-quatre volumes gr. in-8°, du prix de 7 fr. 50 chacun pour la partie littéraire et de 10 fr. pour la partie technique.

Le *Polybiblion, Revue bibliographique universelle*, est publié sous les auspices de la SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 150 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au Secrétaire de la Société 2 et 5, rue Saint-Simon (boulevard Saint-Germain).

5, RUE SAINT-SIMON, 5

Revue des questions historiques

Paraissant tous les trois mois par livraisons de 330 à 350 pages, et formant tous les ans deux volumes de 600 à 700 pages.

PRIX DE L'ABONNEMENT : FRANCE, **20** FR. — ÉTRANGER, **25** FR.

PRINCIPAUX ARTICLES PUBLIÉS EN 1888

Abbé DELARC : Le Pontificat d'Alexandre II. — Abbé VACANDARD : Saint Bernard et le schisme d'Anaclet II en France. — LECOY DE LA MARCHE : Louis XI et la succession de Provence. — Lud. SCIOUT : Le Directoire et la Maison de Savoie. — Abbé VACANDARD : L'Histoire de saint Bernard; critique des sources. — Marquis DE BEAUCOURT, Charles VII et la pacification de l'Église. — Cte ED. DE BARTHÉLEMY : Le Traité de Paris entre la France et l'Angleterre (1763). — L. DE LA SICOTIÈRE : Frotté au 18 fructidor. — Abbé J. P. P. MARTIN : Le Δια Τεσσαρων de Tatien. — Paul ALLARD : Dioclétien et les chrétiens avant l'établissement de la Tétrarchie. — Gaston DE BOURGE : Le Comte de Vergennes, ses débuts diplomatiques en Allemagne auprès de l'électeur de Trèves et de l'électeur de Hanovre. — J. VIARD : Un chapitre d'histoire administrative : les ressources extraordinaires de la royauté sous Philippe VI de Valois. — R. P. Ch. DE SMEDT : L'Organisation des églises chrétiennes jusqu'au milieu du troisième siècle. — Godefroid KURTH : Les Sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours. — Cte DE LA FERRIÈRE : L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne. — Victor PIERRE : Le Rétablissement du culte catholique en 1795 et en 1802.

Mélanges. — Paul ALLARD : l'Enseignement secondaire dans l'ancienne Rome. — L. LECESTRE : Un Mémoire inédit du cardinal de Richelieu contre Cinq-Mars. — E. CHARVÉRIAT : La Question de Wallenstein en 1886. — God. KURTH : Les États de la couronne d'Aragon. — Cte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan pour lui notifier sa déchéance. — Abbé DOUAIS : Le Pentateuque et la Critique rationaliste. — Paul FOURNIER : Les Origines de l'ancienne France, d'après un livre récent. — G. DIGARD : Un nouveau récit de l'attentat d'Anagni. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : La Correspondance de Catherine de Médicis. — J. ROMAN : Le Dauphiné à la veille de la Révolution. — Cte A. DE BOURMONT : L'Enseignement de l'histoire aux États-Unis. — LECOY DE LA MARCHE : Le Règne de Philippe le Hardi. — Comte DE MAS LATRIE, de l'Institut : Découvertes récentes en Chypre. — J. VAESEN : La représentation d'un mystère à Romans en 1509. — Baron D'AVRIL : L'Inde anglaise, d'après un livre récent. — DENYS D'AUSSY : L'Assistance publique dans les campagnes avant la Révolution. — JUST DE BERNON : La Démocratie à Florence. — G. BAGUENAULT DE PUCHESSE : Marie de Clèves, princesse de Condé (1569-1574). — Cte DE PUYMAIGRE : Les Mémoires du baron Hyde de Neuville.

Courriers anglais, allemand, du Nord, russe, etc.

Chronique, Revue des recueils périodiques, Bulletin bibliographique, etc. (compte rendu de cent quarante-trois publications historiques).

IMPRIMERIE POLYGLOTTE ALPH. LE ROY, IMPRIMEUR BREVETÉ, RENNES.